Université catholique de Louvain

École de criminologie

La proximité relationnelle entre les éducateurs de rue et leurs publics au sein des quartiers populaires de Bruxelles.

Promoteur :
Professeur F. Brion

Mémoire présenté
en vue de l'obtention
du diplôme de
Master en criminologie

par Valérie DE JAGER

Louvain-la-Neuve, janvier 2014

Remerciements

En préambule à ce mémoire, je tiens à exprimer ma gratitude envers ma promotrice, Mme Fabienne Brion, qui m'a donné la chance de réaliser un travail à la hauteur de ce que je suis capable de faire. Merci de m'avoir guidée sur le bon chemin grâce à ses commentaires avisés, et de m'avoir consacré le temps nécessaire à la bonne conduite de cet important travail de fin d'étude.

Mes remerciements s'adressent également aux éducateurs de rue des communes d'Anderlecht et de Forest qui ont gentiment accepté ma demande d'interview et m'ont consacré une partie de leur précieux temps.

Je tiens à exprimer un remerciement tout particulier à mes chères amies Sarah, Leila et Gloire pour le soutien et les encouragements qu'elles m'ont manifestés tout au long de ce travail, mais aussi tout au long de mes études. Comme Jean de la Fontaine l'a dit : « Un ami : rien n'est plus commun que le nom, mais rien n'est plus rare que la chose ».

Enfin, je souhaite remercier, du plus profond de mon cœur, mes parents et ma grand-mère, sans qui la réalisation de ce mémoire n'aurait pas été possible. Maman, Papa, Bonne-Maman, merci beaucoup d'avoir cru en moi et de ne pas m'avoir laissé tomber dans cette épreuve.

Table des matières

Table des matières……..4

1. INTRODUCTION……6

1.1 Choix de la question de recherche……..8

1.2 Mes hypothèses……8

1.3 Démarche poursuivie……...9

1.4 Choix des lectures……9

2. CADRE THEORIQUE……...10

2.1 Le travailleur de rue et son terrain……10

2.2 L'identité……..17

2.2.1 L'interactionnisme symbolique……..17

2.2.2 L'identité culturelle et l'appartenance……18

2.2.3 La migration et la double allégeance……..19

2.3 Le stigmate……21

2.3.1 La blessure morale, un manque de reconnaissance……...24

2.3.2 La carrière morale ou le cheminement interne du stigmate……..25

3. METHODOLOGIE……..28

3.1 L'entretien……28

3.2 Démarche poursuivie et choix des informateurs……...30

3.3 Le guide d'entretien……32

3.4 L'analyse de contenu : l'analyse thématique……33

4. ANALYSE DES ENTRETIENS……35

4.1 Entretien de Salim……35

4.2 Entretien de Sabria……..44

4.3 Entretien de Bilal……..53

4.4 Entretien de Marie……63

4.5 Analyse transversale des entretiens……72

4.6 Les limites……..82

5. CONCLUSION……83

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUE…….85

ANNEXES……88

Annexe 1 : Guide d'entretien……88

Annexe 2 : Grille d'analyse de l'ethnicité de Mr. U. Manço……90

Annexe 3 **:** Retranscription des entretiens……..91

Entretien Salim……..91

Entretien Sabria…….100

Entretien Bilal……110

Entretien Marie……..117

Annexe 4 : Grille d'analyse de Salim……127

Annexe 5 : Grille d'analyse de Sabria……132

Annexe 6 : Grille d'analyse de Bial……138

Annexe 7 : Grille d'analyse de Marie…….143

1. INTRODUCTION

Dans le cadre du Master en criminologie mené à l'Université Catholique de Louvain, je suis amenée à réaliser un mémoire afin de clôturer mes cinq années d'études. Nous avons tenté d'appréhender les phénomènes délinquants dans toutes leurs dimensions. Nous les avons saisis d'une manière critique et tenté de nous libérer du sens commun à propos de ce domaine si sensible dans nos vies.

La question des « jeunes à problèmes » dans les quartiers populaires de Bruxelles est relativement d'actualité ces dernières décennies et surtout dans ces temps de crise. C'est donc vers l'approche préventive que j'ai décidé de me pencher. Elle se concrétise au sein de ce qu'on appelle ici, en Belgique, « un contrat de sécurité et de prévention ». Cependant, venant d'une formation de sociologie anthropologie, j'ai eu à travailler précédemment avec des jeunes d'un quartier populaire de Bruxelles qui bénéficient de l'aide d'un éducateur de rue au travers d'un projet artistique original. J'ai personnellement constaté que cela est très épanouissant pour ces jeunes. Dès lors, il m'a paru intéressant de me tourner vers ces éducateurs de rues qui jouent un rôle si important dans le parcours de ces jeunes. Cependant, comme nous le fait remarquer A. Fontaine, « le travail de rue ne se limite pas à de l'intervention auprès des jeunes [c'est-à-dire qu'il est habilité à travailler également auprès d'un public élargi], mais une forte proportion de ces intervenants travaillent avec cette population » (Fontaine : 2010 ; p.137). Il s'agira donc autant de jeunes en difficulté, que d'adultes. Je tenterai de définir brièvement, dans le cadre théorique, en quoi consistent les contrats de sécurité et de prévention ainsi que le travail d'éducateur de rue afin de comprendre et saisir le sens de leur réalité dans la vie de quartier.

La question que je me je suis posée pour me lancer dans ce sujet qui m'intéresse est la suivante :

Dans quelle mesure l'appartenance ethnique de l'éducateur et le quartier (en tant que milieu de vie,) dont l'éducateur de rue est issu, jouent un rôle dans son travail avec son public ?

De cette question, j'ai tiré l'hypothèse qu' « un éducateur de rue appartenant à la même communauté culturelle que celle qui domine sur son lieu de travail, est plus susceptible

de travailler dans d'autres quartiers populaires multiculturels de Bruxelles. Par ce fait, il aura un lien de proximité plus fort avec ces jeunes. » Ne sachant pas encore quels éducateurs je comptais rencontrer, j'ai décidé d'élargir l'échantillon aussi bien à des éducateurs, qu'à des éducatrices. La variable sexe révélera, éventuellement, des résultats inattendus.

La méthodologie que j'adopterai est celle de l'entretien semi directif. En effet, j'ai trouvé que cette méthode (via la réalisation d'un guide d'entretien) est un moyen pertinent d'obtenir les discours à propos de l'expérience des éducateurs de rue, tout en balisant l'entretien sur les sujets qui m'importent pour ce travail.

Dans le premier temps de ce travail, je passerai en revue la littérature qui tourne autour du travail d'éducateur de rue. Mais avant cela, je ferai un très bref détour sur la notion de contrat de sécurité, dans laquelle le travail de rue est actuellement inscrit. Par après, j'éplucherai la littérature concernant les deux concepts phares de mon travail qui sont : l'identité et le stigmate. De ces concepts, découlent d'autres concepts qui font sens pour ce travail. Pour développer ces concepts, je me pencherai sur l'apport de différents auteurs traitant de ces sujets.
Dans un second temps, je développerai l'explication du dispositif méthodologique que constitue l'entretien. Par après, j'expliciterai la méthode de l'analyse thématique, qui m'a permis de faire ressortir les catégories principales de mes entretiens.
Dans un troisième temps, j'effectuerai l'analyse proprement dite. J'analyserai d'abord les entretiens un à un. Ensuite j'analyserai de manière transversale les entretiens afin de pouvoir monter en généralité. J'évoquerai également les limites de mon travail et les éventuelles poursuites ou approfondissements possibles.
Dans un quatrième et dernier temps, je conclurai en revenant sur les éléments importants qui ont pu être prélevés lors des analyses. Je reviendrai, finalement, sur mon hypothèse afin de la valider ou l'infirmer.

A présent, je vais présenter, de manière plus structurée, le déroulement de ma pensée qui m'a conduit à ma question de recherche et à mon hypothèse. J'exposerai également la démarche que j'ai poursuivie, ainsi que ma base théorique.

1.1 Choix de la question de recherche :

Comme je l'ai expliqué précédemment, j'ai décidé de me pencher sur ces travailleurs de rue qui ont pour terrain d'action le quartier et ses habitants. Le terme « éducateur de rue » renverrait à la caractéristique du lieu de socialisation dans les classes populaires (avoir un référent extérieur). En effet, la rue serait une 2ème famille pour les jeunes. Il y aurait d'abord une éducation provenant des parents à l'intérieur du foyer. A cela s'ajoute une éducation qui proviendrait d'un autre lieu investit par les jeunes : la rue. Suite à plusieurs discussions avec ma promotrice Mme F. Brion et d'autres étudiants du séminaire de mémoire, une optique m'a parue intéressante à aborder et a constitué ma question de recherche qui est la suivante :

Dans quelle mesure l'appartenance ethnique et le quartier (comme milieu de vie) dont l'éducateur de rue est issu, jouent un rôle dans son travail avec son public ?

Il serait dès lors intéressant d'étudier les effets de cette variable ainsi que de voir les avantages et/ou inconvénient que cela entraine dans le travail d'éducateur de rue. Observera-t-on des effets de « double allégeance » (être traitre à son milieu) ?

1.2 Mes hypothèses :

Mon hypothèse serait qu'un éducateur de rue issu de la même communauté culturelle que celle qui domine sur son lieu de travail, est plus susceptible de travailler dans d'autres quartiers populaires multiculturels de Bruxelles. Par ce fait, il aura un lien de proximité plus fort avec ces jeunes.

Cependant, je pourrais aussi me demander ce qu'il en est si l'éducateur était une éducatrice de rue issue/provenant de la communauté culturelle dominante. En effet, la variable sexe pourrait éventuellement jouer sur la proximité avec les jeunes. Sur ce point, j'émets l'hypothèse qu'une femme issue de l'immigration et qui est éducatrice de rue aura davantage de difficulté à acquérir une proximité auprès des jeunes.

1.3 Démarche poursuivie :

J'ai réalisé plusieurs lectures à propos des contrats de sécurité et du travail d'éducateur de rue. Mais il est à savoir que la littérature sur le domaine qui m'intéresse n'est pas très abondante. Dès lors, je me suis tournée vers les ouvrages qui se concentrent sur la réalité du terrain et des expériences des éducateurs de rue. De plus, durant mon parcours lors de mes études de criminologie, je me suis sentie davantage poussée vers le côté préventif, vers les sources de l'escalade criminelle que peut entreprendre certaines personnes. J'ai voulu m'intéresser vraiment au terrain et à ces personnes qui y travaillent afin de les valoriser et de mieux aider à comprendre leur réalité. J'ai, pour cela, repris contact avec un éducateur de rue que j'ai eu la chance de rencontrer. J'ai décidé d'utiliser la méthodologie de l'entretien semi directif avec eux, afin d'acquérir leurs discours sur leurs expériences de terrain.

Choix des lectures :

Mes lectures sont issues d'ouvrages de plateformes en ligne de périodiques électroniques afin d'avoir accès à des ouvrages davantage ciblés sur le sujet. J'ai lu, également, des ouvrages provenant de la bibliothèque de la Faculté de psychologie et sciences de l'éducation et de la Faculté des sciences économiques, sociales et politiques de l'Université Catholique de Louvain. Je me suis basée, aussi, sur le livre « Manuel de recherche en science sociale » de L. Van Campenhoudt et R. Quivy qui m'a servi de guide pour la partie méthodologie de ce mémoire.

2. CADRE THEORIQUE :

Avant de développer les concepts phares d'identité et de stigmatisation qui soutiennent mon travail, j'ai décidé d'expliciter ce qu'est le travail de rue afin de comprendre son fonctionnement et sa réalité.

2.1 Le travailleur de rue et son terrain :

A présent, je vais faire l'éclairage sur ce véritable métier qu'est « être éducateur de rue ». Pour ce faire, je me suis basée sur le *Guide international sur la méthodologie du travail de rue* (2008) réalisé par Edwin de Boevé et Maita Giraldi, ainsi que sur le texte *La place de l'action collective dans le travail social de rue* (2012) rédigé par Edwin de Boevé et Philippon Toussaint. Ces différents apports théoriques vont me permettre d'analyser les discours des interviewés et, de ce fait, de comprendre la portée de leur parole.

Premièrement, il est intéressant de noter qu'en français, un seul mot générique résume le travail fourni par les éducateurs : « le travail de rue ». Cependant plusieurs dénominations existent. Les anglophones utilisent plusieurs termes selon la situation (de Boevé & Giraldi ; 2008, p.7) :

- Le « travail de milieu/détaché » : afin d'expliquer qu'ils ne sont pas dépendants d'une organisation pour jeunes ou d'un organisme.

- Le « travail de proximité » : où les jeunes sont incorporés dans des organisations déjà préétablies.

- Le « travail de rue » : consiste en un travail pratiqué dans la rue ou les espaces publics. Ce terme global sera donc utilisé en dehors des pays anglophones.

Deuxièmement, un bref détour historique et politique me permet de comprendre la spécificité du travail de rue.
Ce n'est qu'à la fin des années 60 que le travail de rue a commencé à se développer en Europe, surtout à partir de mai 68. Au début, il s'agissait surtout d'actions dues à des personnes isolées. Maintenant, le travail de rue est beaucoup plus intéressant. Il conjugue une « action collective des travaux sociaux » (de Boevé & Giraldi ; 2008, p.8) et une volonté politique de réinvestir localement le social. Cependant un fossé a grandi,

au fil du temps, dû au « fonctionnarisme ou l'hyper-institutionnalisation » et a ainsi éloigné l'action sociale de la population en considérant l'individu comme un moyen. Maintenant, le travail de rue se concentre sur l'être humain qui devient de nouveau la priorité, via un travail en dehors des murs près des individus et ajusté aux soucis locaux.
La politique s'intéresse au travail de rue depuis des incidents violents qui se sont déroulés dans des banlieues de grandes villes européennes à partir des années 90. Une différence notoire est relevée entre la situation dans les pays du nord et celle des pays du sud. En effet, si au nord le financement suit le projet, les motifs de ces derniers ne sont pas souvent respectés. La visée sécuritaire à court terme est davantage avouée qu'une visée sociale à long terme. Dans les pays du sud, c'est l'inverse, le suivi financier n'est pas là.
Le fait d'avoir des politiques de développement semblables aplanit les différentes « identités culturelles » (de Boevé & Giraldi ; 2008, p.14). Tout le monde devient individualiste et renfermé sur soi-même et ne participe plus à la vie publique. De ce fait, il n'y a plus aucun dialogue entre les diverses communautés et les personnes. Ainsi, le rôle du travailleur de rue est d'aider la personne à long terme et construire, avec elle, un chemin vers l'émancipation.

Troisièmement, il est nécessaire de mettre au jour les raisons de l'existence du travail de rue. Le travail de rue, qui m'intéresse, s'adresse principalement aux enfants et aux adolescents appelés communément les jeunes. Cependant, il peut s'adresser également à un public adulte. Quel que soit le public concerné et ses traditions, le travail de rue peut être centré tant sur des besoins de base que sur des problèmes relationnels.
Au départ, ce travail consiste surtout à établir un rapprochement avec les jeunes qui sont exclus de la société. Cela se passe dans les lieux publics comme la rue, les centres commerciaux…car les jeunes se réunissent dans ces endroits (fédérateurs pour eux). La responsabilité des travailleurs est énorme car parfois, il est l'intervenant privilégié à avoir une liaison avec ces jeunes en marge de la société. « La prise de contact informelle et le partage d'expérience » (de Boevé & Giraldi ; 2008, p.9) sont autant de moyen de créer du lien (perçu comme amical) avec les jeunes. Cependant, bien que la relation tend à revêtir un aspect informel, il ne faut pas oublier que le travailleur de rue est avant tout un travailleur percevant un salaire.
Il s'agit donc d'une action professionnelle à long terme. Ce travail permet aux jeunes de mieux s'assumer et implique « la confiance, le respect et l'intégrité » (de Boevé &

Giraldi ; 2008, p.10) entre les protagonistes. Il permet de réduire les dérives pour ceux qui sont en rupture sociale.

Quatrièmement, en ce qui concerne les objectifs et les priorités du travail de rue, le but du travailleur de rue est de toucher des jeunes ayant besoin d'aide et qui ne savent pas être accessibles par les autres institutions présentes. Il est préférable de créer une relation le plus tôt possible avec ceux-ci et les aider dans leurs choix de vie (scolaire, professionnel, etc.). Le travailleur de rue doit aussi devancer les problèmes chez les jeunes en travaillant sur leur environnement ou immédiatement parmi le groupe. Enfin, tenir une cohérence dans les activités entreprises avec les jeunes ainsi que se tenir à des valeurs fortes, permettra à l'éducateur d'appuyer son rôle de personne de référence (ayant une certaine stabilité).

Les attentes du travailleur sont diverses. Il faut que la majorité de son temps de travail se passe dans la rue et, principalement, pour établir des contacts avec de nouveaux jeunes (se rendre disponible pour se faire connaitre) ; il faut que le changement social soit une de ses priorités ; il doit s'intéresser aux conditions de vie de ces jeunes tant familiales que sociales ; par sa position de témoin privilégié, il doit intéresser les autorités sur la situation, les besoins et les attentes des jeunes. Le travailleur de rue est là pour faire respecter les droits et les intérêts des jeunes.
Grâce à tout cela, le travailleur de rue sera peut-être une pièce dans la construction du jeune.
Il est à noter que les travailleurs de rue sont des témoins privilégiés de tout ce qui est « exclusion et violence » (de Boevé & Giraldi ; 2008, p.15). Les jeunes, soumis à ces actes, ont tendance à reproduire sur eux-mêmes ou sur autrui, ces situations. Dès lors, c'est très important d'intervenir aussi bien chez les jeunes que dans leur famille, et ce, le plus tôt possible afin de limiter les dégâts.

Cinquièmement, le travail de rue est également situé dans le temps et l'espace dont le maitre-mot est l'adaptation. J'expliquerai par la suite l'adaptation culturelle qui lui est également demandé.
Pour le travailleur de rue, le fait d'exercer son activité dans la rue, lui impose d'aller vers ou de laisser venir les autres et se joindre à eux dans leurs activités journalières. Cela se pratique donc de manière lente (laisser un temps d'adaptation), progressive, et

sans faire intrusion directement dans la vie des individus. La connaissance du quartier (aussi bien avec les pieds qu'avec le cœur), parfois en y habitant lui-même, de son ambiance et des codes qui sont en pratique, favorisent son intégration. Ce sont là des ressources importantes dont le travailleur de rue peut jouir afin de créer de la relation. Le fait de flâner, de « ne rien faire » (de Boevé & Giraldi ; 2008, p.16), soi-disant, permet aussi un accès à la vie sociale et intime de ces individus. Dès lors, cette méthodologie impose au travailleur une adaptation et une discrétion à toute épreuve.

Le travailleur de rue doit aussi s'intégrer de manière culturelle, sociale et tenir compte de l'histoire du milieu qu'il investi. Tout cela est essentiel afin de bien fixer sa stratégie d'intégration, mais tout en gardant sa propre identité et sa différence par rapport aux autres. « Il doit bien connaitre le milieu pour établir sa place et son rôle » (de Boevé & Giraldi ; 2008, p.17). Il finit par acquérir un certain rythme ou aussi nommé « une routine » (de Boevé & Giraldi ; 2008, p.17). Ainsi, par son intégration, il en arrive à faire partie du décor et à construire, avec son public, un stock de connaissances (d'expériences) commun en vue d'actions futures. Il peut même, parfois, avoir certains « relais » pour asseoir une meilleure intégration (par exemple : jeunes plus âgés, les grands-frères). Cela permet d'accroître voire de restaurer une solidarité de base.

Dans le travail de rue, le temps, les changements d'horaires ou d'itinéraires sont monnaie courante et tout à fait normaux. Tout est une question d'adaptation.

Sixièmement, bien que le *Guide international sur la méthodologie du travail de rue* insiste sur le fait qu'il n'y a pas de recette toute faite pour faire du travail de rue, il énonce certains standards universels.

En vue d'entrer en contact avec les individus, l'éducateur doit arriver à faire partie du décor afin que les gens prennent l'habitude de le voir. C'est un moment très important afin de pouvoir créer un lien « fragile » mais primordial pour favoriser l'écoute. Petit-à-petit, au fil des rencontres, les deux interlocuteurs finissent par formuler une « demande d'aide » (de Boevé & Giraldi ; 2008, p.19) qui sera, probablement, suivie d'une seconde. Dans ce cas, cette seconde demande apparaitra, sans doute, comme le véritable besoin, devant être décodé par le travailleur de rue. L'éducateur, alors, va l'écouter, poser des questions dans le but de cerner le problème et élaborer avec la personne un projet d'accompagnement adapté basé sur un « rapport de proximité et d'amour » (de Boevé & Giraldi ; 2008, p.20), exempt de tout jugement, de toute moralisation et en se basant uniquement sur la personne. Il va accompagner l'individu jusqu'où celle-ci le

désire (dans les limites du faisable) afin d'améliorer sa vie, parfois en naviguant de problème en problème. Les activités, qui sont partagées entre les jeunes et l'éducateur, peuvent avoir pour source décisionnelle le sujet lui-même ou le travailleur de rue.

De Boevé et Giraldi ont relevés, parmi plusieurs recueils d'expériences, différentes manière d'exercer un travail de rue :

- Se rendre accessible au sein du quartier : via une présence régulière, en engageant la conversation, en « étant » avec solidité dans un espace car « le plus important c'est d' « être » et non de « faire » » afin de permettre à l'autre d'approcher (de Boevé & Giraldi ; 2008, p.20).
- Etre une oreille attentive au sein du milieu d'habitation de l'individu : c'est-à-dire être à l'écoute dans son milieu naturel. Que ce soit un véhicule, un bâtiment, un lieu public etc., l'important est que cela enclenche la communication. De ce fait, c'est le sujet qui maitrise le lieu et le moment où il va partager des informations avec le travailleur. Le plus important, pour ce dernier, c'est d'écouter et d'avoir un cadre de travail solide malgré le relatif champ de liberté que fourni ce genre de travail. Dans ce cadre, l'éducateur tient davantage le rôle de médiateur solide entre l'extérieur et l'intérieur de milieu d'habitation que le rôle de proche (au sens amical ou familial du terme). A propos de la liberté dans le travail, l'éducateur doit jongler entre la spontanéité et la structuration dans sa manière de travailler.
- Fournir des informations : pour ce faire, il est nécessaire que l'éducateur ait une bonne connaissance du réseau de partenaires, du milieu sur lequel il travail et des personnes ressources installées dans le milieu. Tout comme pour les connaissances culturelles, ce sont autant des ressources qui pourront lui permettre de s'insérer dans le milieu, prendre contact avec différents services qui peuvent satisfaire aux besoins des sujets. Dans ce cadre, l'éducateur de rue se présente alors au public comme une personne de référence par ses relations dans le milieu institutionnel et en qui le public peut avoir confiance.
- Statut de médiateur : c'est-à-dire entre les individus ou ensemble d'individus par ses apports neufs au sein du milieu ainsi que par son

devoir d'apaiser les éventuels conflits existant entre des groupes via les activités proposées ou simplement la discussion.

- Appuyer la participation des individus difficilement accessibles par d'autres institutions : rendre audibles et visibles les voix des individus dont l'éducateur s'occupe. Par les diverses sorties et diverses manifestations, il permettra d'ouvrir le milieu du quartier au milieu institutionnel, mais aussi de sortir les individus des effets des discours stigmatisant.
- Ouvrir les horizons de vie des sujets : l'éducateur est aussi un accompagnateur dans le processus d'amélioration de la vie des sujets. En plus de la volonté de faire sortir les individus des discours prenants, l'éducateur de rue a une volonté de faire sortir littéralement les sujets du quartier de résidence afin de toucher à l'inconnu. Il sera un guide tout au long du chemin qui a pour destination l'autonomie de la personne. L'éducateur va amorcer l'action, il va accompagner le sujet et le laisser expérimenter de lui-même l'inconnu.
- Participer à la vie de la communauté : afin de s'intégrer davantage, l'éducateur doit aussi prendre en compte la ou les communautés qui habitent le quartier. Arriver à faire partie du décor en vivant au rythme de la vie de la communauté est un moyen de gagner la confiance et d'opérer un rapprochement avec les individus.

Par ces différents conseils méthodologiques, il ressort que le travailleur de rue doit faire preuve de stratégie et de tactique. Les stratégies sont les suivantes : être intéressé par les gens et leur biographie sans les juger : être présent et à l'écoute en vue de pouvoir les aider ; fournir un autre regard face à la stigmatisation ; être un point de rencontre pour différents groupes. Ensuite, les tactiques sont les suivantes: être à l'aise aussi bien dans le quartier que dans les différents services administratifs et être connu ; se tenir au courant de l'actualité sur et dans le quartier ; la discrétion et l'adaptation dans le travail en vue d'accroitre la confiance ; mener des actions visant une ouverture vers la nouveauté et l'autonomie.

Et enfin, septièmement, le travail de rue agit à différents niveaux qui sont liés entre eux de manière non linéaire.

- *L'optique individuelle* : l'éducateur est en relation avec un sujet, ils conviennent un schéma d'action et l'éducateur effectue un suivi en fonction du cas qui le préoccupe. Cette optique intervient souvent après les moments de flânage dans le quartier. Cependant, il faut toujours continuer à arpenter le quartier afin de promouvoir d'autres rencontres (se rendre disponible).
- *L'optique collective (ou de groupe)* : généralement, c'est dans cette optique que l'éducateur propose des activités (spontanées, balisées ou des projets) et développe des projets avec les jeunes. Ces activités peuvent être utile (éducative) ou dont le bénéfice est immédiat. L'action collective peut-être un moyen d'accéder à un suivi individuel si on la considère en tant que « prétexte à la rencontre » (de Boevé & Toussaint ; 2012, p.13). Elle permet de faire l'expérience de la vie en groupe et de la solidarité. Ces actions collectives sont aussi des moyens de « canaliser les énergies et de promouvoir un mode de vie sain » (de Boevé & Giraldi ; 2008, p.25). Les activités collectives permettent aux jeunes fragilisés d'exposer une autre image de leur personnalité ainsi que d'accroitre la confiance, le respect en eux (par exemple: lors de l'écriture de chansons de rap).
- *L'optique communautaire* : c'est dans cette optique que l'éducateur de rue doit user de son devoir de rendre audible et visible les voix des sujets dont il s'occupe. C'est une « vision holistique de la réalité » (de Boevé & Toussaint ; 2012, p.8). Il doit amener le sujet à pouvoir s'exprimer, participer et se sentir utile dans la société dans laquelle il vit. Pour ce faire, il peut joindre des associations locales afin de faire porter les messages des sujets.

Au final, il est précieux de pouvoir faire le lien entre l'action individuelle, l'action collective et l'action communautaire. C'est grâce à leur action simultanée qu'il est possible de faire jouer la « double-amorce » consistant à percevoir un acte « mineur », au départ, comme décisif à long terme (agir en plusieurs phases). C'est pour cela que « la qualité de la relation interpersonnelle issue d'un accompagnement individuel sera déterminante dans l'éventualité d'une action collective » (de Boevé & Toussaint ; 2012, p.15). Et inversement.

Je vais à présent aborder les concepts phares de mon travail, qui, je vous le rappelle, sont l'identité et la stigmatisation.

2.2 L'identité

Il m'a semblé important, de faire un point sur le concept d'identité car ma question de recherche suppose une confrontation d'identité entre les acteurs (que l'éducateur de rue provienne du quartier ou non). De plus, ce concept me permettra d'introduire les visions d'E. Goffman sur la représentation théâtrale, le concept d'interactionnisme symbolique de G.H. Mead et de H. Blumer (que j'ai énoncé au début de ce mémoire) et finalement d'expliquer le principe de la double allégeance que l'on peut retrouver chez des personnes issues d'un contexte d'immigration.

Si je reprends la définition de l'identité donnée par Benamouzig dans le *Dictionnaire de sociologie*, elle nous dit que "le concept d'identité désigne à la fois ce qui est propre à un individu ou à un groupe et ce qui le singularise. Il s'agit d'un concept ambigu, qui renvoie en même temps au même et à l'autre" (Benamouzik, 2010). Il y a donc une facette individuelle dans laquelle la personne se définit elle-même, et une facette collective qui se joue dans les relations que la personne entretient avec les autres dans son quotidien et qui va orienter la manière dont elle se définira ainsi que ce que les autres lui renvoient comme définition. D'ailleurs Van Campenhoudt et Quivy mettent l'accent sur la reconnaissance de l'individu sur lui-même et la reconnaissance provenant des autres. Il s'agit vraiment d'un processus dynamique important à prendre en compte dans la problématique. Fidel Molina Luque reprend Castells en distinguant « les rôles définis par les normes structurées par les institutions et les organisations de la société […] et les identités définies comme processus de reconstruction du sens (Luque : 2002 ; p.59). A. Rea reprend les dires de Ch. Schaut en affirmant que les travailleurs de rue marocain ont perçu la requête du public avec lequel ils sont en relation et qui consiste en une reconstruction de leur identité (une identité composite) et une reconnaissance des caractéristiques de celle-ci.

2.2.1 l'interactionnisme symbolique

L'interactionnisme est un paradigme étudié par la sociologie qui promeut l'échange (ou absence d'échange) en présence d'autrui par rapport au comportement de l'individu, ce qui, dans ce travail, est la base de la question de recherche. Cette conception rappelle le concept d' « interaction en face à face » d'E. Goffman dans *La mise en scène de la vie quotidienne* (1973), pour qui les actions seraient le produit d'influence mutuelle lorsque

les individus se retrouvent en face à face (Van Campenhoudt et Quivy : 2001 ; p.251). Il me semble, dès lors, opportun d'introduire ici la notion d'interaction symbolique qui a été étudié par G.H. Mead et puis par son élève, H. Blumer. Cette notion recouvre la théorie suivante : dans une situation donnée, les acteurs vont interpréter cette situation et manier celle-ci en fonction de leurs interprétations durant l'interaction. En somme, la situation détermine et est déterminée par les interprétations respectives des acteurs interagissant.

2.2.2 L'identité culturelle et l'appartenance

Comme je l'ai fait remarquer, l'identité d'une personne est construite dans un processus dynamique qui se joue entre lui et son environnement social. Et comme Luque le fait remarquer, il s'agirait davantage d'une synthèse (il y a une simultanéité et une progressivité liée au « développement de la pratique sociale » (Luque : 2002 ; p.61)) et non d'un processus qui suppose un découpage en séquence.

L'identité repose également sur la dimension d'appartenance à un groupe (sexe, groupe culturel, âge, etc.) C'est pourquoi il n'est pas inutile de rejeter la notion de culture dans cette partie. Selon Cuche, « tandis que la culture dérive en grande partie des processus inconscients, l'identité se base sur une norme d'appartenance, nécessairement consciente, fondée sur des oppositions symboliques » (Luque : 2002 ; p.62). A. Rea affirme que les jeunes issus de l'immigration tentent d'éclaircir leur appartenance (ils sont distincts des Belges et des autres personnes issues de l'immigration) et cette mise en lumière est fonction de la façon dont ils vont « trouver une place, individuelle et collective, non pas dans la société belge où ils occupent déjà une place, mais au sein de l'Etat belge » (Rea : 2001 ; p.115). Rea déclare que c'est ce à quoi s'attèlent certaines maisons de jeunes à Forest. Deux Ecoles s'affrontent sur la question de l'identité : selon les objectivistes, l'identité d'une personne repose sur des critères objectifs (par exemple la langue, le territoire, la religion etc.), dès lors la dimension « concrète » est mise en avant. Quant aux subjectivistes, l'identité d'une personne repose davantage sur un sentiment d'appartenance à un groupe, ainsi la dimension « imaginaire/représentative » est mise en avant. Face à la hausse de la globalisation, il y a eu une montée de la construction d'identité culturelle en réponse à la mise en contact de groupes divers. Cette question de l'identité culturelle et ses effets sera reprise lorsque je parlerai dans la partie suivante de la stigmatisation.

2.2.3 La migration et la double allégeance

Chez les personnes issues de l'immigration, la question de l'identité est également intéressante à creuser. En effet, l'épreuve de la migration a des effets dans la construction identitaire des migrants. Mounira Abdessadek définit le migrant comme étant « toute personne ayant quitté son pays dans l'objectif de s'installer dans un autre pays sur du moyen terme ou de manière définitive et pour des raisons autres que des conflits armés ou des catastrophes naturelles » (Abdessadek, 2012 ; p.307). Le mouvement dynamique que constitue la migration, se retrouve dans l'identité (celle-ci comporte plusieurs dimensions). Sur ce point, Luque reprend Abad en disant qu'il y a une « identification superficielle à la culture d'origine et une superintégration à la culture des majorités » (Luque : 2002 ; p.65). Cette superintégration se confronte à la résistance des excluants. Dès lors, l'identification, qui a lieu, se crée avec une situation définie (celle d'immigré de première, deuxième voire troisième génération) plutôt qu'avec la minorité culturelle (qui est délaissée). Sur la notion d'intégration, A. Rea introduit la notion de « double bind » qui caractérise le discours d'intégration de certaines communes composées de personnes d' « origine étrangère ». En effet, le double bind signifierait : « nous vous acceptons alors intégrez-vous, cependant nous aurions préféré que vous ne soyez pas ici » (Rea : 2001 ; p.35). En somme, d'un côté des mesures d'intégration sont prises par les politiques, mais de l'autre côté des mesures de gestion du risque sont décidées. Nous pouvons introduire ici le concept de la « double allégeance » qui recouvre la situation d'entre deux dans laquelle la personne immigrée se trouve. En effet, l'immigrant quitte son pays d'origine et s'installe dans le pays d'accueil. Cette situation, si elle s'étale sur du long terme, peut être vécue comme une trahison pour les membres du pays d'origine et qui ne le reconnaissent plus tandis que de l'autre côté les membres du pays d'accueil peuvent afficher une résistance à la reconnaissance de l'immigrant. Il s'agit alors d'une absence de reconnaissance des deux parties. A. Sayad parle de « double absence » mais cela se rapproche fort du concept de double allégeance. Il se base sur le cas des immigrés algériens en France. Selon lui, l'immigration tout comme l'émigration a une fonction principalement économique (partir pour le travail afin de fournir une aide financière aux proches qui sont restés au pays). C'est pourquoi les périodes sans travail peuvent provoquer un traumatisme identitaire. Néanmoins, Abdessadek soulève également une raison informelle et pas

forcément consciente de la migration qui peut être une meilleure estime de soi, s'éloigner d'une expérience douloureuse, circonscrire sa place au sein de la société. L'identité de l'individu est donc en jeu ici. Cependant, les conditions de travail dans le pays d'accueil ne sont pas aussi satisfaisantes qu'espéré et par conséquent, le retour au pays devient fragile. De ce fait, l'immigrant a tendance à choisir de s'installer dans le pays d'accueil et y regroupe ses proches. C'est à ce moment que les propos d'exclusions et de problème d'intégration des « étrangers » peuvent apparaitre chez les membres de la société d'accueil. L'installation dans le pays d'accueil n'est pas forcément bien accueillie par les membres du pays d'origine. Selon Sayad, le phénomène de double absence auquel sont confronté les « émigrés-immigré » provient « de l'incapacité […] à faire coïncider les statuts juridiques et les statuts symboliques » (Sayad : 2000 ; p.167). Face à la stigmatisation dont ils sont victimes et pour sauver leur identité, les personnes issues de l'immigration ont donc la possibilité de soit se « superintégrer », comme l'avait fait remarqué Luque, afin de se rapprocher au plus près de l'identité du pays d'accueil. A propos de cette position de conformité aux « standards de normalité » du pays d'accueil, les entretiens réalisés par F. Brion ont montré que ces tentatives ont été généralement infructueuses. Cela est dû à la résistance de la société d'accueil à cette tentative et/ou à l'accusation de trahison des membres de la culture d'origine qui observe une distanciation par rapport aux « standards de normalité » qui existent dans la culture d'origine (Belhaloumi : 2003 ; p.16). Cette stratégie de la « superintégration » me fait penser au concept de faux-self érigé par D. Winnicott selon lequel l'individu se construit un dispositif de défense envers un environnement qu'il perçoit comme menaçant en se conformant à ce qu'il suppose être attendu de lui par la société. Cependant le cas qui m'occupe ici n'est pas aussi extrême que pourrait l'être le faux-self qui délaisse le vrai-self. Ils peuvent, d'un autre côté, de tenir la position inverse en adoptant les traits (comportementaux ou autre) stéréotypés qui leur ont été collé dessus et de les afficher en position de révolte. Je peux faire le lien ici avec l'interactionnisme symbolique les interprétations des autres (ici une classification des citoyens du pays d'accueil) ont une part d'influence aussi importante que les interprétations faites par l'individu ; autant dans l'orientation des conduites que dans les perceptions que l'individu a des autres et de lui-même, dans une situation donnée. En résumé, cette situation inconfortable de dilemme de valeurs est la caractéristique essentielle de la double allégeance.

2.3 Le stigmate

A présent, je vais me tourner vers un autre concept phare de mon mémoire, celui du stigmate. J'ai tenté précédemment d'amener le concept d'identité, par sa mise à l'épreuve dans la situation particulière de la migration, à annoncer ce nouveau concept. Cet élément analytique a été développé par E. Goffman. Il m'a paru opportun de s'y intéresser car l'expérience d'éducateur de rue suppose une confrontation d'identités sur le terrain. Cette identité peut parfois, voire souvent au vu de la population à laquelle ils adressent leurs actions, avoir fait l'objet d'attaques extérieures de la part de la société et du coup peut s'en trouver modifiée. La question de la stigmatisation est très liée à celle de la discrimination. La stigmatisation a une influence sur la manière dont l'individu va se percevoir mais aussi dans la manière dont il va percevoir les autres et, de ce fait, dans l'orientation de ses comportements. Cette dynamique, par le jeu des interprétations de chacun, prend sa place auprès du concept d'interactionnisme symbolique que j'ai développé plus haut dans ce travail. Selon Giraldi et De Boeve, la société actuelle est de plus en plus morcelée. Dès lors, plusieurs groupes d'appartenances tendent à se former et à se distinguer des autres allant même jusqu'à se rejeter l'un l'autre. La distinction peut s'effectuer par différentes caractéristiques telles que la religion, la couleur de peau, le quartier habité, l'école etc. L'inscription dans un groupe, même celui défini comme délinquant ou toxicomane, est davantage souhaitable qu'une non-inscription dans un groupe. Selon Goffman, une personne stigmatisée est une personne discréditée et dont la différence est déjà connue (la différence peut être liée à l'origine sociale ou ethnique, au physique etc.). Il y a donc un souci de reconnaissance de la part de la société. Alain Roquejoffre énonce à juste titre le fait qu' « en se construisant une image de l'autre, il amène peu à peu celui-ci à s'identifier à ses représentations » (Roquejoffre : 2011 ; p.44). Lorsque la personne « normale » rencontre la personne stigmatisée, l'image réelle est assimilée à l'image représentée de la personne stigmatisée et deux type de réactions peuvent s'en suivre : soit la personne peut se renfermer et former une protection autour d'elle, soit elle peut adopter une attitude agressive. Selon Goffman, « le terme stigmate est utilisé pour désigner un attribut profondément discréditant » ; cependant il s'agit davantage de parler de relation plutôt que d'attributs (Belhaloumi : 2003 ; p.13). En somme, ce qu'on appelle « stigmates » ce sont des caractéristiques qui, dans une société donnée, nous dévalorisent, peu importe que ce soit à tort ou à raison.

La visibilité ou non d'un stigmate sur la vie d'un individu stigmatisé est un autre point signalé par Goffman. La visibilité d'un stigmate est capitale par rapport à l'identité sociale du porteur et par rapport à la présentation de soi. Selon que le stigmate est fort visible ou pas, la personne va pouvoir essayer de le camoufler, c'est-à-dire d'utiliser des faux-semblants et essayer d'être une personne « normale ».

Il existe plusieurs sortes de stigmatisation. Sarah Mazouz, par son article *Les mots pour le dire* (2008), évoque, la « stigmatisation raciale » qui consiste à assigner l'individu, porteur de ce qu'on envisage comme un caractère racial, à une position inférieure. Cela se rapproche du racisme car c'est à partir de là, que la discrimination est envisagée. Cela peut avoir pour conséquence l' « impuissance acquise » (ou la « résignation acquise ») comme le dirait le comportementaliste Martin Seligman. Trois conséquences chez l'humain ou l'animal peuvent découler de ce concept : une impression que l'action apposée ne provoque aucune conséquence dans l'environnement, une baisse de la motivation à effectuer une action au vue de l'impression de son inutilité et enfin une hausse du comportement dépressif.

Goffman distingue les stigmates physiques, moraux et tribaux. C'est ce dernier qui va m'intéresser dans le cadre de mon travail. Goffman en donne une définition claire et pertinente : un groupe social tribal a pour référent objectif tout groupe social stigmatisé, dont la stigmatisation opère à partir des catégories de races, de nationalités, de religion ou de classe » (Belhaloumi : 2003 ; p.13). Selon elle, cela insinue que le groupe social tribal existe déjà avant le processus de stigmatisation, alors que « sa réalité tribale » provient du travail de classement réalisé par le groupe qui stigmatise. Le stigmate tribal renvoie à une identité collective se transmettant de génération en génération. La personne qui fait partie de ce groupe sera entièrement définie par son inscription dans ce dernier. D'un point de vue social, son essence culturelle sera repérée par les « attributs négatifs » qui lui sont assignés. De ce fait, le stigmate tribal sera la marque qui va faire la distinction entre le « eux » (les « anormaux ») et le « nous » (les « normaux »).

Se tourner vers la vision de P. Bourdieu, revient à remarquer qu'il qualifie cette stigmatisation de « micro-violence » parmi d'autres tels que la violation des droits, le racisme, le délit de faciès etc. (Giraldi et De Boeve : 2008 ; p.19). Ces micro-violences découlent, d'après lui, de violences structurelles qu'engendrent les problèmes économiques (chômage, pauvreté, etc.). Ces micro-violences auraient la particularité

d'être insidieuses, voire invisibles, et sont semées dans le quotidien de l'individu qui en fait l'objet. Selon Giraldi et De Boeve, « pour l'individu stigmatisé, partant d'une caractéristique objective, il est supputé dans la relation sociale, toutes sortes de caractéristiques non fondées qui aboutissent, in fine, à la déshumanisation de l'individu incriminé » (Girladi et De Boeve : 2008 ; p.19). De ce fait, nous revenons au constat que l'image réelle sera assimilée à l'image représentée que l'autre se fait de l'individu.
Ce point sur la déshumanisation me permet d'introduire la notion suivante et attachée au concept de stigmatisation en tant que conséquence de ce dernier.

L'expérience de la stigmatisation dont peuvent être victimes certains individus peut avoir des conséquences sur l'image et l'estime de soi des personnes concernées. En effet, selon F. Brion cette estime de soi peut s'en sortir préservée, lésée ou bien détruite. Cette sorte de violence faite est aussi connue sous le terme de « blessure morale ». Ce concept de blessure morale d'A. Honneth, est lié à un événement vécu comme profondément injuste pour l'individu. F. Brion cite A. Honneth en déclarant qu'une blessure réelle peut déboucher sur une blessure morale si l'individu considère qu'il a été « forcé d'y voir l'effet d'une action par laquelle il se trouve intentionnellement méprisé dans un aspect essentiel de son bien-être » (Belhaloumi : 2003 ; p.11). Le type de relation que la personne a pour elle-même est essentiel pour comprendre le concept. Il faut distinguer plusieurs déclinaisons de cette relation à soi : « le sentiment d'être digne d'exister […], le sentiment d'être digne d'être estimé […] et le sentiment d'être digne d'être respecté […] ». En s'attaquant à ces formes de relation à soi, il y a une réelle violation des droits auxquels chaque individu peut prétendre. D'après le *Guide international sur la méthodologie du travail de rue à travers le monde*, l'expérience de la stigmatisation peut provoquer des blessures se déclinant sous divers formes qui sont liées entre elles. La stigmatisation peut engendrer une dévalorisation dans le chef de la personne qui fait l'objet de la stigmatisation par rapport à ses capacités. Par exemple, elle peut être amenée à penser qu'en habitant un tel quartier, il lui sera plus dur d'apprendre. La personne stigmatisée peut également, comme je l'ai fait remarquer précédemment, intérioriser le stigmate (l'image extérieure qu'on lui assigne) et cela peut avoir des conséquences sur l'estime que la personne a d'elle-même. L'identité réelle est remplacée, de ce fait, par une identité virtuelle issue des représentations. C'est, entre autre, dans le but de faire ressortir l'identité réelle enfouie des stigmatisés que les travailleurs de rue s'inscrivent. A. Rea appuie le fait que les médias ont leur part de

responsabilité (non négligeable) dans l'image stéréotypée qui est véhiculée sur certains groupes, en préférant mettre en avant l'origine nationale de l'individu plutôt que toute autre propriété qui lui est attachée. Néanmoins, selon A. Rea, toutes les personnes faisant l'objet de stigmatisation ne se laissent pas abaisser par elle. Certains arrivent à refuser ces discours et, malgré ces derniers, s'accrochent. Connaissant à présent les impacts qu'opère le phénomène de la stigmatisation, il n'est pas étonnant de découvrir que la personne stigmatisée peut vivre dans la société avec un sentiment d'insécurité et de manière inconfortable.

2.3.1 La blessure morale, un manque de reconnaissance

Le concept de blessure morale est fort lié à la notion de reconnaissance. En effet, si un individu ne se sent pas exister pour l'autre (haut-delà de la haine ou de l'indifférence), c'est qu'il y a un manque de reconnaissance symbolique de la part de cet autre et c'est en cela qu'il y a une blessure morale. L'autre n'est plus considéré comme étant « un autre soi ». Nancy Fraser s'est intéressé à la notion de « parité de participation » selon laquelle toute personne sans distinction a le droit d'être reconnue comme étant un « partenaire » (ou un citoyen) de plein droit dans la vie sociale et constitue sa capacité à participer de manière positive à la vie collective. Selon Marie Verhoeven, « c'est à travers les relations de reconnaissance réciproque nouées dans des conditions de socialisation particulières que le sujet apprend à se penser comme membre d'une société et à se construire comme sujet moral » (Verhoeven : 2011 ; p.101). Ceci fait écho à ce que j'ai dit à propos de l'interactionnisme symbolique. A. Honnet fait le lien entre la reconnaissance et la réification. Selon Honneth, la réification consiste « à ne plus percevoir chez les autres personnes les qualités qui font d'elles des membres de l'espèce humaine » (Honneth et Haber : 2008 ; p.98). Fondamentalement, c'est la morale humaine qui est touchée. De ce fait, la réification met à mal le processus de reconnaissance nécessaire qui devance la connaissance (et par là le positionnement et les considérations) dans toutes relations sociales. Si je reprends les termes d'A. Honneth, « il nous faut d'abord prendre intérêt existentiellement à l'autre avant de pouvoir apprendre à nous orienter en fonction des normes de la reconnaissance qui nous portent vers certaines formes de la considération ou de la bienveillance » (Honneth et Haber : 2008 ; p.101). Cette reconnaissance non effectuée, selon Honneth et repris par

A. Rea, se prononce de trois façons : « les atteintes à l'intégrité physique, les formes d'humiliation qui affectent la compréhension normative de soi et le dénigrement des modes de vie individuel et collectif (offense et avilissement) » (Rea : 2001 ; p.28). Les normes de reconnaissance se développent et s'inscrive dans chacun lors de la socialisation propre à chaque culture. Le caractère douloureux de la blessure morale est davantage dans sa routinisation (on pourrait parler d' « habitus » au sens de P. Bourdieu) et la conviction en sa pérennité évidente. Pour appuyer ce constat, M. Verhoeven reprend Tilly en affirmant que les institutions ont leur part de responsabilité en opérant à leur niveau des inégalités sociales. Cependant, il est à noter que les personnes auxquelles sont confrontés les travailleurs de rue ne sont pas toutes des personnes blessées moralement, mais il est important de tenir compte de ces blessures non visibles et qui atteignent certaines personnes dans leur identité.

2.3.2 La carrière morale ou le cheminement interne du stigmate

Comme je peux le faire remarquer, l'expérience de la stigmatisation et de la blessure morale ne s'inscrit pas de la même manière ni en même temps chez les individus qui en font l'objet. La définition de Goffman, reprise par F. Brion est claire : la carrière morale « désigne la suite des modifications du système de représentations par lesquelles l'individu prend conscience de lui-même et appréhende les autres » (Belhaloumi : 2003 ; p.14). Et comme M. Verhoeven le fait remarquer en reprenant Goffman, ce système de représentation s'établit au travers d'une dynamique d'aller-retour entre l'individu et l'extérieur, l'interne et l'externe, « le privé et le public ». Il s'agit bien d'un cheminement qui s'opère chez la personne et qui va avoir un impact dans les relations qu'il entretient avec lui-même et avec l'extérieur. Goffman distingue deux phases dans ce cheminement : une première au cours de laquelle l'individu va découvrir et intégrer la vision et les convictions globales que la société dans laquelle il se trouve (les « normaux ») a à propos de l'identité. Ensuite lors de la deuxième phase, l'individu va prendre conscience qu'il est porteur d'un stigmate et il va affiner sa connaissance sur l'impact de celui-ci.

Comme je l'ai dit précédemment, le temps que met cette prise de conscience n'est pas le même pour tout le monde. Goffman distingue quatre groupes dans lesquels se distribuent les individus qui éprouvent cette carrière morale. Le premier regroupe les personnes pour qui les phases un et deux sont vécues quasi de manière simultanée lors

de la socialisation de la personne. Le stigmate est donc acquis dès la naissance. Les enfants sont au courant assez tôt et peuvent donc prendre distance par rapport au stigmate, voire même déjouer les catégorisations ethniques de la société. Le deuxième groupe regroupe les personnes qui ont fait l'objet d'une sphère protectrice de la part de la famille tout au long de leur développement en s'assurant que l'enfant n'a pas connaissance du stigmate qui lui est assigné. Dès lors, les deux phases s'enclenchent lorsque le bouclier est levé. Le troisième groupe rassemble les personnes qui se rendent compte tardivement qu'ils sont porteur d'un stigmate. Les déconsidérations dont ils ont été l'objet, et dont ils ne se sont pas rendu compte, ne font écho que bien plus tard. Finalement, le quatrième groupe rassemble les individus « qui sont initialement socialisés au sein d'une communauté étrangère, dans ou hors des limites géographiques de la société des normaux, et qui doivent apprendre une seconde manière d'être, manière perçue par ceux qui les entourent comme la seule réelle et la seule valide » (Belhaloumi : 2003 ; p.15).

Dans les différents groupes énoncés, la blessure morale fait son apparition lorsque les individus découvrent qu'ils portent un stigmate et par cela ils sont déconsidérés par les « normaux ». Néanmoins, selon F. Brion, la personne assimilée catégoriquement aux « siens » (et donc ne faisant pas partie des « normaux »), peut se sentir « normale » et ne pas se retrouver entièrement dans ce que les stigmatisants appellent « les siens ». Il n'y a pas obligatoirement de blanc ou de noir, le gris est aussi envisageable. Dès lors, il est tout à fait possible que la personne stigmatisée se balance entre ces deux groupes.
Cette situation inconfortable, pour les personnes issues de l'immigration, s'inscrit dans ce que Martuccelli (2006) appelle « les épreuves ». Il s'agit d'obstacles au niveau de la distribution des ressources, du symbolisme et des potentialités d'actions (notamment dans les politiques qui les concernent). Andrea Rea appuie cette vision en déclarant que « les jeunes immigrés sont désavantagés socialement et discriminés racialement dans l'accès à certaines ressources, notamment la scolarité et l'emploi » (Rea : 2001 ; p.28). Comme M. Verhoeven le fait constater, les manières de vivre ces épreuves vont varier en fonction du moment (cela fait référence aux quatre groupes distinguant les moments du déclenchement de la carrière morale dont j'ai parlé plus haut) où s'effectuent les phases de la carrière morale.

A présent, forte de ce bagage théorique, je peux entamer, à proprement parler, le travail de recherche et d'analyse qui s'impose afin d'affirmer ou infirmer mon hypothèse de

départ qui, je le rappelle, est la suivante : un éducateur de rue issu/provenant de la communauté culturelle dominante dans le quartier où il va travaille, est plus susceptible de travailler dans d'autres quartiers populaires multiculturels de Bruxelles et par ce fait, avoir un lien de proximité plus fort avec ces jeunes. Les informations tirées de l'exploration des concepts d'identité et de stigmatisation vont m'aider à percevoir, comment ils prennent place dans le travail d'éducateur de rue. D'autant plus, si ce dernier fait partie d'une communauté culturelle identique ou différente à la communauté culturelle dont font partie les membres du quartier.

3. METHODOLOGIE

Suite au développement de la partie théorique de mon travail, je me suis interrogée sur la manière dont je pourrais aborder la question de manière empirique. J'ai ainsi effectué des recherches sur la manière la plus adéquate d'obtenir des réponses à ma question problème qui, je le rappelle, est la suivante : « Dans quelle mesure l'appartenance ethnique et le quartier dont l'éducateur de rue est issu, jouent un rôle dans son travail avec son public ? »

3.1 L'entretien

Par mes expériences passées grâce aux cours de « Démarche et méthodes de la recherche en science sociales » enseigné par Mr M. Hubert aux Facultés universitaires Saint-Louis et de « Méthodologie qualitative de la criminologie » enseigné par Mme F. Brion à l'Université catholique de Louvain, je me suis tournée vers la technique de recueil d'information que constitue l'entretien afin d'acquérir l'expérience, les représentations et les significations données par les éducateurs de rue de Bruxelles. L'entretien consiste en « un contact direct avec un ou plusieurs sujets » (Cesari Lutto : 2000 ; p.13) par lequel l'interviewé peut révéler ses conceptions à propos d'un sujet donné. Van Campenhoudt et Quivy (2006) insistent sur le caractère « nuancé » que procure l'apport d'information par l'entretien. Par ses questions ouvertes, le chercheur guide la conversation tout en laissant une part de liberté de parole à l'interviewé. Cependant, comme Cesari Lutto le fait bien remarquer, il ne suffit pas de penser que la richesse de l'entretien réside uniquement dans les données recueillie lors de l'échange verbal, mais elle réside également dans la situation d'interaction entre l'intervieweur et l'interviewé. Dès lors, les informations recueillies au travers de l'entretien seront confrontées au savoir théorique et aux hypothèses du chercheur.

D'après Cesati Lutto, l'entretien de recherche comporte cinq caractéristiques.

1. Les significations des participants sont importantes à saisir, mais également les significations données à l'interaction.
2. Les données recueillies lors de l'entretien peuvent infirmer les hypothèses du chercheur et celui-ci sera alors amené à remettre en question de manière critique ses réflexions.
3. Le cadre contractuel de communication et ses enjeux sont mis en lumière par l'intervieweur afin de clarifier la situation pour l'interviewé.

4. Cette situation de communication suppose également une mise en contact de statuts sociaux différents. Le chercheur est à l'initiative de la demande. Il a donc le devoir de clarifier le cadre contractuel de communication.
5. L'interviewé est celui qui va fournir les informations recherchée par l'intervieweur.

Ces deux derniers points expriment justement le fait que l'intervieweur et l'interviewé détiennent chacun à un niveau différent, un contrôle sur la situation. L'intervieweur a le contrôle sur la forme que prendra l'entretien, tandis que l'interviewé à la maîtrise sur le fond puisque sans ses réponses, l'entretien n'aura pas de sens.

A présent, je vais m'attarder un peu sur les limites et avantages de la technique d'entretien. Du côté des limites, Cesari Lutto nous explique que la dimension relationnelle de l'entretien suppose la confrontation de visions/expériences personnelles du monde, ce qui implique qu'il peut y avoir des inconnues et que cela entraine de ce fait des interprétations et des projections. L'intervieweur doit pouvoir s'adapter mentalement à toutes les situations car celles-ci peuvent varier d'un interviewé à l'autre. Ce qui constitue un avantage, c'est principalement ce moyen d'accéder aux représentations, à l'expérience singulière, aux valeurs ou aux convictions de l'interviewé. Ces éléments étant ce que recherche l'intervieweur, il est conseillé à celui-ci d'user des reformulations afin de : premièrement, montrer son attention et compréhension dans les dires de l'interviewé ; deuxièmement, encourager l'interviewé à développer davantage ses dires afin d'en tirer un maximum d'information.

Dans ce travail, j'ai décidé de me tourner vers l'entretien semi-directif qui, via le guide d'entretien (Annexe 1), permet de garder une certaine maîtrise du cadre (cela permet d'éviter de s'éloigner trop du sujet de recherche) tout en laissant une part de liberté à l'interviewé dans le développement de son discours. Comme le font remarquer Van Campenhoudt et Quivy, cette modalité d'entretien « n'est ni entièrement ouverte, ni canalisée par un grand nombre de questions précises » (Van Campenhoudt et Quivy : 2006 ; p.174). L'attention du chercheur étant donc centré sur les points qu'il souhaite aborder, cela lui permet de faire preuve davantage d'empathie afin de mieux saisir les significations de l'interviewé. L'ordre des questions n'est pas forcément suivi et le chercheur amène l'interviewé à s'en rapprocher le plus possible. Grâce au guide d'entretiens qui met le focus sur ce qui intéresse le chercheur et grâce aux connaissances de ce dernier par la revue de la littérature, il peut, simultanément, à l'écoute, effectuer

une première analyse à chaud de ce qui est énoncé. En outre, cela constitue également un moyen de relancer l'interviewé.

Travaillant à partir des deux grands concepts phares de mon étude que sont l'identité et la stigmatisation, j'ai réalisé les questions de mon guide d'entretien, comme le préconisent A. Blanchet et A. Gotman (1992). Elles structurent le temps d'échange, fournissent des éléments de relance, abordent ces deux notions et voir comment elles peuvent être croisées dans la recherche que je mène. Le but de tout cela étant de confronter les données récoltées au cours des entretiens avec les informations tirées de la revue de la littérature.

3.2. Démarche poursuivie et choix des informateurs

Au départ, j'avais dans l'idée de m'entretenir avec des éducatrices de rue des quartiers populaires de Bruxelles-Capitale travaillant avec un public provenant de l'immigration. Cependant, pour des raisons organisationnelles, j'ai décidé d'élargir le groupe des éducateurs sans distinction de genre (homme et femme) et d'origine ethnique différente de l'origine ethnique belge, supposant que des informations intéressantes ou inattendues de la variable « genre » ressortiront lors de mes différents entretiens. J'ai eu l'opportunité de rencontrer des éducateurs de rue qui appartenaient tous à une autre culture en plus de la belge. Et par chance, trois éducateurs, sur les quatre que j'ai interviewés, ont l'origine maghrébine (entièrement ou en partie) en commun. A présent, je vais expliquer comment j'ai réalisé mon échantillon. Je rappelle que mon travail se base sur les éducateurs de rue provenant de quartiers populaires (situés dans les alentours du canal) de Bruxelles.

Tout d'abord, ayant gardé contact sur internet avec un éducateur de rue (que je nommerai Salim par respect d'anonymat) de la commune d'Anderlecht du quartier de Cureghem, je lui ai demandé s'il ne voyait pas d'inconvénient à ce que je réalise un entretien avec lui. C'est avec plaisir qu'il accepta et, par la suite, nous avons pris rendez-vous pour réaliser l'entretien au sein du local du service de prévention « La bougie » (Square Albert 1) à Anderlecht. Je lui ai également demandé, lors de la prise de rendez-vous, s'il pouvait me mettre en contact avec éventuellement une éducatrice de rue de son service. Par chance, j'ai obtenu un rendez-vous le même jour avec une de ses

collègues (que je nommerai Sabria également par respect d'anonymat). Une fois les entretiens réalisés, une autre éducatrice du même service (que je nommerai Marie par soucis d'anonymat) s'est proposée pour passer l'entretien mais vu l'heure tardive, nous avons convenu un autre rendez-vous. Le local du service de prévention comprend différents locaux servant notamment de bureaux aux éducateurs de rue mais aussi de lieu de rencontre lorsqu'ils travaillent avec leur public. J'ai remarqué que de nombreuses photos prises lors d'activités ornent certains murs de l'établissement qui donnent un côté « familial » et accueillant à l'endroit. Il y a aussi une petite cuisine mise à disposition des éducateurs.

Ensuite, j'ai fait jouer mes relations (ou mon capital social comme dirait P. Bourdieu) afin d'obtenir des entretiens avec des éducateurs d'une autre commune de Bruxelles-Capitale, pour diversifier mon échantillon. C'est comme cela que j'ai pu m'entretenir avec un éducateur (que je nommerai Bilal par souci d'anonymat) travaillant pour le service de prévention dans la commune Forest (rue de Mérode) dans le quartier Saint-Antoine. J'ai remarqué que les locaux du service de prévention de la commune de Forest sont plus « structurés » dans le sens où il y a un bureau d'accueil par lequel le visiteur s'annonce ainsi qu'une salle d'attente. Les éducateurs ont un grand bureau commun.

L'accès aux interviewés a été réalisé, dans les deux communes (c'est-à-dire pour Anderlecht et pour Forest), au travers de « mode d'accès indirect » (Blanchet et Gotman : 1992 ; p.57). En effet, j'ai pu m'entretenir avec les éducateurs de rue par l'intermédiaire de connaissances personnelles. L'avantage de cette méthode est qu'elle permet d'augmenter les chances de recevoir une réponse positive de la part de l'interviewé, et l'inconvénient, selon Blanchet et Gotman, c'est que ça introduit un risque de « brouiller le cadre contractuel de la communication » par le fait d'être passé par un tiers commun (Blanchet et Gotman : 1992 ; p.57). Ce cadre est posé par « les représentations et les croyances mutuelles des interlocuteurs sur les enjeux et les objectifs du dialogue » (Blanchet et Gotman : 1992 ; p.75). En effet, j'ai donné à la connaissance des interviewés, ma question de recherche et les raisons de passer par l'entretien afin que les interviewés sachent vers quel domaine j'allais me tourner. Pour ma facilité de prise de note, j'ai demandé l'autorisation, avant le début de chaque entretien, d'enregistrer ce qui sera dit lors de l'échange. Je n'ai jamais eu de réponse négative sur ce point, du moment que ce soit pour mon usage personnel de prise de

note. Il se pouvait que la discussion se poursuive après la fin de l'enregistrement. Ce qui se disait avant le lancement de l'enregistrement tournait autour de la présentation de ma question de recherche. Je n'ai jamais énoncé mon hypothèse afin d'éviter d'orienter le discours des interviewés. J'ai également pris le soin de prévenir que j'utiliserai des pseudonymes afin de respecter l'anonymat des personnes interviewées. Certaines personnes ne me l'ont pas demandé directement, mais j'ai senti qu'il était conseillé de le faire afin que ces personnes ne soient pas identifiables en cas de reconnaissance par un lecteur qu'ils connaitraient. Cette décision a été confirmée par certains membres de la hiérarchie du service de prévention. J'ai appris, par ces derniers, que les éducateurs de rue ne sont pas censés répondre à des journalistes.

3.3. Le guide d'entretien :

Le guide d'entretien que j'ai réalisé repose sur quatre parties. La première constitue un petit questionnaire afin de récolter des variables sociographiques permettant de mettre un nom sur chaque entretien. La deuxième partie est celle du début de l'entretien concrètement. Les questions posées tournent autour de la notion d'identité et de l'expérience de l'éducateur de rue (son embauche dans cet emploi, son processus d'intégration avec le public et ses contacts avec le public). La troisième partie, quant à elle, gravite autour du concept de stigmatisation. Les questions posées étant plus délicates, j'ai pris le soin de prévenir les interviewés de la sensibilité de cette partie. Enfin, la quatrième partie, contrairement aux deux précédentes parties, se concentre davantage sur les relations avec les institutions. En effet, il m'a semblé pertinent de ne pas seulement m'en tenir à la relation entre l'éducateur et son terrain, mais également sur la relation entre l'éducateur et les autorités supérieures dont il dépend.

J'ai pris le soin, au préalable, d'aborder le thème de la stigmatisation dans l'avant dernière partie, afin de finir l'entretien sur un sujet un peu plus « léger » et moins sensible que constitue les relations avec les institutions. En effet, il est plus aisé d'aborder le sujet de la stigmatisation lorsque les interviewés se sentent à l'aise dans l'entretien. Cependant je n'ai pas ressenti un quelconque malaise de leur part.

Je trouve qu'il est pertinent de justifier les raisons des quelques points du guide qui s'attardent sur la manière dont l'éducateur voit les autres et la manière dont il est vu par les autres (« les autres » sont représentés ici par le public cible et les institutions). Cette vision est reprise par le tableau (Annexe 2) de Mr Ural Manço provenant de son

séminaire de « Questions et enjeux d'actualité politique, sociale et médiatique » enseigné aux Facultés Universitaires Saint-Louis. Ce qui m'a guidé à poser ces questions sont les trois facettes de l'identité énoncées par Cesari Lutto (Cesari Lutto : 2000 ; p.16) :

- « l'identité comme un ensemble d'information dont l'individu dispose sur soi-même ». Je peux parler, comme Mr U. Manço le percevrait, d'une « identité auto-attribuée ».
- « l'identité comme un ensemble de caractéristiques et d'attributs permettant de « ranger » le sujet dans des catégories physiques et sociales données et de le définir de l'extérieur ». Mr. U. Manço parlerait ici d'une « identité hétéro-attribuée ».
- « l'identité comme un ensemble de conduites interactives et stratégiques mettant en jeu des attentes, des rapports de places et de rôles (Vion, 1992), dans un contexte donné »

Je n'ai réalisé qu'un seul entretien par éducateur, mais il aurait été intéressant, par exemple, de pousser la recherche par des observations sur le terrain, s'orientant vers les interactions entre les éducateurs de rue et leur public dans leur quotidien. Je n'ai pas pu le faire pour des raisons de temps. De plus, il aurait peut-être été mal convenu en tant qu'étudiante (donc observatrice externe) dans le cadre d'un travail académique de « m'incruster » de manière occasionnelle dans leur relation de confiance et surtout dans leur quotidien. Il aurait été également intéressant de réaliser ces entretiens avec des éducateurs provenant d'autres quartiers de Bruxelles afin de comparer les expériences. Et enfin, tenir d'autres entretiens dans les mêmes quartiers mais avec des éducateurs d'origine autre, aurait pu éventuellement appuyer davantage mes comparaisons que je mènerai plus loin dans ce travail.

3.4 L'analyse de contenu : l'analyse thématique

La méthode que j'appliquerai, afin de procéder à l'analyse du contenu des entretiens, est celle de l'analyse thématique. Ce type d'analyse consiste à éplucher des discours tenus par les interviewés et d'en dégager des thèmes afin de construire des catégories. Couvreur et Lehuede ajoutent une précision en affirmant que « l'analyse transversale des entretiens découpe ce qui d'un entretien à l'autre se réfère au même thème » (Couvreur et Lehuede : 2002 ; p.14). Selon Lilian Negura, « les thèmes sont des unités

sémantiques de base, c'est-à-dire qu'ils sont indifférents aux jugements ou aux composants affectifs. Autrement dit, peu importe qu'une unité de sens donnée porte un jugement, possède une connotation affective ou ne constitue qu'une information, elle sera codifiée et catégorisée dans un thème » (Negura : 2006). En effet, dans un premier temps, au long de l'entretien, des codes vont être soulevés et faire apparaitre des catégories. Pour chaque thème soulevé, un extrait d'entretien l'accompagne afin d'illustrer le thème. Dans un deuxième temps, Couvreur et Lehuede affirment que « les extraits d'entretiens se rapportant au même thème sont regroupés et traités transversalement. L'intérêt est de confirmer ou d'infirmer des hypothèses » (Couvreur et Lehuede : 2002 ; p.14). Au moment de croiser les différents entretiens, les catégories ainsi dégagées, vont se regrouper et amener une vision plus générale de ce que c'est le travail d'éducateur de rue.

Le codage de chaque entretien est important afin de faire émerger les catégories qui vont me servir de base à l'analyse. Negura appuie cela en affirmant qu'« il s'agit de produire une reformulation du contenu de l'énoncé sous une forme condensée et formelle » (Negura : 2006)

Dès lors, avec cette méthode d'analyse, l'analyse du sens des mots est primordiale ; c'est ce qu'on appelle une analyse sémantique. Il faut donc reprendre les idées clés (les « unités sémantiques », comme diraient Jean-Claude Andreani et Françoise Conchon (Andreani et Conchon : 2003 ; p.7) de certains passages de l'entretien et réfléchir à sa signification.

4. ANALYSE DES ENTRETIENS

4.1 Entretien de Salim :

Tout d'abord, il ressort de l'entretien que les ressources expérientielles (aussi nommées « atouts ») peuvent être mobilisées autant lors de la phase de l'embauche que lors des activités effectuées avec le public cible. En effet, les expériences diverses, accumulées par l'éducateur de rue dans son passé, sont autant d'acquis qui vont intervenir dans le choix d'embauche ou non de l'éducateur par le recruteur. Ces expériences peuvent être professionnelles, culturelles, artistiques etc. Pour Salim, ce sont ses compétences artistiques (capital professionnel) qui ont été les raisons de son embauche et qu'il essaye de transmettre aux jeunes. L'art est, en quelque sorte, pour lui, une clé qui ouvre les portes de l'épanouissement.

Avant, j'ai travaillé dans des prisons avec des détenus de longues peines. […] J'ai aussi travaillé dans des écoles.

[…] Sur mes ateliers musique que je faisais avec les jeunes. Il me semble que c'est ca qui les a motivés à m'engager […] Tu vois, ça me passionne quoi. Alors j'essaye de faire ça aussi avec les jeunes tout doucement.(Salim)

Ce capital professionnel est, dans le cas de Salim, transmis aux jeunes via les ateliers rap qu'il organise avec eux. C'est aussi une manière d'entretenir le lien avec les jeunes via le partage d'expérience au travers de créations d'œuvres communes. De cette manière, l'atelier rap proposé est, ici, une occasion de sortir (sortir des murs de la prison), de considérer la musique comme une clé d'ouverture (en opposition à la sinuosité de la rue et ses pièges). Pour Salim, la manière évidente de ne pas se laisser piéger par la rue, qui met le sujet en position passive, c'est d'agir. L'atelier rap est aussi une manière, pour le jeune, d'accéder à la « création d'une œuvre » en réponse au désœuvrement dont ils font l'objet. Dès lors, au travers de l'écriture d'une chanson rap, prônant des autres messages que ce que la culture actuelle offre aujourd'hui, les jeunes trouvent un canal d'expression pour « pouvoir se dire ». En effet, la musique, par son degré de signification pour les jeunes (le caractère interpellant de la musique), est un support de transmission idéal pour faire passer et partager des messages éducatifs et préventifs.

Je faisais des ateliers de rap avec eux. […]Alors, tu vois, il y avait des détenus qui venaient juste pour sortir de leur cellule. […] C'était des activités extrascolaires et

[…] C'est toujours «Salim, c'est bien ce que tu fais ». C'est verbal quoi.[…] Mes supérieurs, ma coordinatrice ou des gens d'un peu plus haut, d'autres services qui disent que je fais un bon travail avec les jeunes et que ça fait écho un peu dans les autres services, un bon écho. […] Oui, moi c'est la reconnaissance du bas qui a plus de valeur pour moi. C'est sûr et certain. Quand je vois les jeunes qui redescendent de scène avec un sourire jusqu'aux oreilles, j'ai gagné, ça c'est ma médaille. […] C'est marrant quand on évoque tout ça, c'est aussi un peu m'éduquer moi-même à travers ce travail. […] Arriver à terme, avoir porté ses fruits, c'est magnifique…

aussi des ateliers. J'ai mené des ateliers d'écriture. Alors là aussi on a fait un cd. […] Moi je fais de la musique parce que je sais que ça évite les méandres, les chemins sinueux de la rue.

[…]La première personne qui va t'empêcher de faire quelque chose c'est probablement toi, personne d'autre. […]J'ai tout de suite compris ce que je voulais. Je ne voulais pas me faire piéger par la rue. Je voulais vraiment faire quelque chose.

Moi je fais de la musique avec les jeunes donc je fais déjà un truc qui leur parle. Ca a un sens dans le sens où je transmets des idées par ça. Je leur parle de sujets, on discute de sujets intéressants, des conneries quoi. Mais ce sont des trucs qui font réfléchir. Je les interpelle. […] Donc c'est un moyen de prévention, de partage, d'apprentissage, de faire passer un message et d'éduquer.

Je les vois comme des proies emprises par la culture d'aujourd'hui, la culture de la musique rap, qui ne prône pas grand-chose d'autre que la violence, que le sexe, que l'argent.[…] Donc je la vois vraiment comme une jeunesse un petit peu désœuvrée, franchement. […] Ils reviennent, ils crient, ils sont motivés, ils ont des idées, ils écrivent même chez eux sans devoir attendre l'atelier.

Une autre ressource mobilisable par l'éducateur de rue est son capital social. En effet, ce capital peut permettre à l'éducateur de rue de neutraliser les difficultés d'entrer en relation lors de la phase d'intégration au milieu. La méfiance du public fait partie de ces difficultés. Cette neutralisation s'opère grâce à l'acquisition du respect par le public ainsi qu'être pris au sérieux. Pour ce faire, il est important, pour l'éducateur, de construire ou fortifier les relations interpersonnelles avec des personnes clés du quartier. Les connaissances interpersonnelles tiennent, à ce moment d'intégration, le rôle de « relais d'intégration ». Ils peuvent être des membres influents du quartier, tels que des grands-frères, des pères, des gens de la génération du travailleur de rue ou des gens connus du quartier. Pour Salim, la construction de ce capital social est dû au fait qu'il est un enfant du quartier. Néanmoins, malgré l'intervention des relais au début de la relation, il est du devoir de l'éducateur d'entretenir le lien afin de gagner leur confiance. Il peut le faire à travers des actes anodins (des discussions, des poignées de main etc.) mais essentiels dans le travail de rue.

Quand je suis arrivé, j'ai été dans la rue, je connaissais un gars qui m'introduisait à d'autres. Ca s'est passé comme ça. Donc c'était via toujours une connaissance [….] Donc, ça m'a permis de m'introduire parce que ce n'est pas évident.

Moi je connais leur grands-frères. Des fois, pour certains, leur père, pour les plus petits. […]Donc, ça m'a facilité en rencontrant des gens de ma génération qui sont très connus et implantés dans le quartier. Et ça m'a permis aussi de m'introduire, d'être plus respecté, d'être pris un peu plus au sérieux.

[…] Ce qui me permettait de rentrer en contact avec d'autres jeunes et alors après ça ne tenais qu'à moi de maintenir le lien, de sortir, de discuter un peu avec eux, de serrer les pinces.

La relation, dans laquelle s'installe le respect entre l'éducateur et son public, peut évoluer dans le temps vers de la reconnaissance entre les protagonistes. Dans le cas de Salim, la reconnaissance peut provenir des jeunes avec qui il travaille directement, mais aussi de personnes appartenant à un capital social plus élargi, tels que les profs ou les parents. Les formes, dont peut prendre la reconnaissance, sont diverses : la confiance donnée par les parents dans son travail, un feedback positif ou une sollicitation à la rencontre par les professeurs. Il peut y a voir aussi une reconnaissance plus officielle par les remarques positives de la part de la hiérarchie (une reconnaissance du haut). Cependant pour Salim, c'est davantage les marques symboliques de reconnaissance des jeunes qui lui importent (une reconnaissance du bas). Ces marques diverses de reconnaissance sont autant d'éléments pouvant permettre à l'éducateur de s'améliorer lui-même. Chacun y trouve son compte.

Je connais pas mal de parents des jeunes. Et ils ont un énorme respect et beaucoup de confiance aussi.[…]Avec parfois les professeurs des jeunes qui veulent me rencontrer, qui sont très contents de la créativité développée de leurs élèves, qui sont passé par mon atelier. […]Moi je connais leur grands-frères.

Finalement, la reconnaissance et la confiance sont acquises, par l'éducateur et par les jeunes, au fur et à mesure du développement de la relation. C'est pourquoi, il est important que l'éducateur propose une activité ou un projet utile et éducatif pour les jeunes et les institutions. La recherche de job d'étudiant en est un bon exemple. Salim accompagne les jeunes dans ce projet qui est bénéfique sous plusieurs aspects. Au contraire d'une activité occupationnelle (telle que les camps) qui poserait le jeune en tant que sujet passif et qui bénéficierait d'une satisfaction immédiate (vision à court

terme), il permet de placer le jeune en tant que sujet actif dans une vision à long terme. De plus, par ce projet, l'éducateur accède à la demande du jeune (demande qui peut être implicite chez certains). Nous avons vu dans la partie théorique qu'il est important pour les individus, et en particulier les jeunes, de pouvoir participer et se projeter dans la société. Le problème du jeune est qu'il fait l'objet de plusieurs manques : il manque d'estime, de création (créer du bonheur et créer une œuvre via l'écriture) et de reconnaissance (être reconnu par des personnes extérieures à leur monde). Dès lors, afin de combler ce manque, l'éducateur a pour finalité d'estimer ces jeunes et de croire en eux.

Je ne peux pas vraiment faire des camps, les emmener 15 jours machin, car ça c'est une catastrophe. Ils vont foutre le bordel. Mais, par contre, leurs trouver un job d'été, les assister pour les inscriptions scolaires, les accompagner, voilà des choses comme ça… là ils sont très reconnaissants.

Il faut les estimer ces jeunes, il faut croire en leur capacité, leur talent.[…] Tu vois, ces visages qui étaient plein de préjugés soudainement changent. Et ils voient des sourires radieux, un émerveillement dans le regard. Les jeunes voient ça et ils se disent « putain, je suis quelqu'un en fait ! Je suis capable de provoquer cette sensation de bonheur, d'émerveillement chez les gens ! Je suis bien ».[…] C'est ca, c'est aussi une des prérogatives de notre travail, c'est croire en ces jeunes, les estimer.

Après le capital expérientiel et le capital social, une autre ressource est mobilisée par l'éducateur : l'appartenance de l'éducateur. L'éducateur de rue peut avoir plusieurs supports d'identification. La conception identitaire de Salim est la suivante: il se voit davantage dans la communauté multiculturelle, vu son statut d'artiste. Cette communauté est tournée vers l'ouverture par les nombreuses rencontres dans son métier d'artiste (capital social élargi) et par les changements de regards sur lui et sur les autres. Cependant, il reste tout de même lié à la communauté maghrébine par ses origines. En regard de la communauté multiculturelle, la communauté maghrébine est plus « fermée ». Néanmoins, l'éducateur peut sortir, et donc aussi aider les jeunes à faire sortir de cet enfermement en s'épanouissant au travers d'une passion. Salim s'est épanouit dans la musique, il vit de sa passion et souhaite la transmettre aux jeunes du quartier.

Je suis plutôt voilà, genre belge, européen. J'ai des amis juifs, belges, tu vois black… donc tu vois je me sens plus appartenir à cette communauté multiculturelle plutôt qu'à la communauté maghrébine, tu vois. […] Parce que je suis artiste donc je rencontre beaucoup de gens.

J'étais passionné par la musique, par chanter. Et je leur transmets ça. Ca m'a fait grandir, ça m'a fait voyager. Ca m'a fait grandir dans le sens où j'ai rencontré des gens. Où je suis sorti de ma communauté maghrébine à 14,15 ans. Après je suis sorti, ma première copine était belge de souche tu vois. Donc j'ai rencontré ça « tiens, c'est comme ça qu'ils vivent waw ! ». Et je me suis ouvert à tout. […] Le regard des autres change car le mien a changé. Ou l'inverse

Il est à noter que la communauté d'appartenance de l'éducateur peut être un atout, même si c'est malgré lui, afin d'accéder au terrain. Effectivement, appartenir à la même communauté ethnique que les sujets dont l'éducateur s'occupe, est un avantage pour lui car : il peut être perçu comme étant un grand-frère ; il est supposé être passé par les mêmes obstacles que les jeunes (dans le sens de « compagnon de misère ») et dans ce cas il peut leur transmettre son capital expérientiel. Cependant, cette appartenance est un inconvénient dans le sens où elle appuie le cliché de la « politique des grands-frères » (consistant à mettre un éducateur de la même communauté que le public cible en supposant qu'il comprendra mieux leurs soucis et gérer les situations).

Ben disons que si je m'appelais Christophe, ça m'aurait moins aidé quoi de travailler dans ce quartier, certainement oui. Ca aide oui, un peu. Heureusement ou malheureusement. Ca dépend pour qui, pour quoi. Mais c'est vrai que ça aide parce que je suis un peu vu comme le grand-frère. Alors certainement, je suis probablement déjà passé par ce quoi ils sont en train de passer.[…] Moi je suis un enfant du quartier, tu vois. Mais ce n'est pas ma génération.[…] Et bizarrement c'est aussi un facteur qui aide quoi. En plus de savoir que j'ai été jeune comme eux, que je suis passé par les même tracas, les mêmes soucis….j'ai eu leur jeunesse quasi.

En somme, les ressources de l'éducateur, que sont son capital de compétence et son capital culturel, font partie des richesses de l'éducateur dans son travail mais aussi dans le cadre de son embauche. Le capital de compétence de l'éducateur relève davantage du « faire », tandis que son capital culturel relève du « être ». Les richesses de l'éducateur bénéficient d'abord à lui-même, mais aussi aux jeunes, aux institutions et aux collègues de travail.

[…] c'est une richesse pour les jeunes, pour moi et aussi pour les autres avec qui je travaille, qui sont plus gradés, plus âgés que moi, je suis une manière, pour eux de s'adresser aux jeunes. Moi, je suis un avantage, pour certaines personnes, pour l'administration. […] Je pense qu'ils me voient comme un bon élément. Ils n'auraient probablement pas une personne plus à même de mener ce travail que moi. Moi ou quelqu'un de mon ethnie, tu vois. Je pense.[…][C'est plus le fait que tu sois artiste qui les a touchés, plutôt que ton origine ?] Oui, certainement.[…] Mais je pense que c'est plus ce côté artistique qui les a….oui je suis sûr et certain.

Il ressort, de ce début d'analyse, que l'éducateur a pour fonction d'effectuer un mouvement de sortie ou d'ouverture par sa présence et par ses activités avec son jeune public. Un des premiers obstacles majeurs auquel doivent faire face les jeunes, c'est le phénomène de la stigmatisation. Celui-ci peut être un motif de blocage dans l'épanouissement des jeunes et conduit ceux-ci à rester enfermé dans le quartier ou la communauté. C'est pourquoi, une des prérogatives de l'éducateur de rue est d'aider les jeunes à faire face à cette stigmatisation en arrivant à leur faire croire en eux ainsi qu'en leur faisant prendre conscience de la nature de ce phénomène. C'est ici que son statut de « compagnon de misère » prend tout son sens. En effet, l'éducateur pourra transmettre son expérience de la stigmatisation, s'il en a fait également l'objet. Par cette transmission d'expérience et cette ouverture d'esprit, l'éducateur pourra contrer les réactions de déni et de blocage chez les jeunes. Cependant, avant de vouloir partager son expérience, l'éducateur doit être au clair avec sa propre gestion de la stigmatisation. Salim, par exemple, a réussi à surmonter cette épreuve (d'où sa volonté de transmettre son expérience) et il est perçoit les causes et les conséquences d'un tel phénomène. De même, Salim est conscient du caractère indélébile, de ce stigmate tribal, qui y est attaché.

Moi j'accepte déjà…je sais qu'il y a une stigmatisation… ce n'est pas une stigmatisation gratuite non plus hein.[…]Il y a des raisons. Ca va dans les deux sens. S'il y a des conséquences, c'est qu'il y a des causes etc. […] Je la gère, je suis passé au-dessus. Je sais pertinemment qu'elle est toujours là, ce qui est tout à fait normal, parce que je ne suis pas un belge de souche, je suis un belge d'origine marocaine, de deuxième génération etc. Donc ça reste toujours, tu comprends ?

Moi, c'est dans mon travail d'essayer qu'ils croient en eux, qu'ils prennent conscience de cette réalité là; qu'ils comprennent aussi que ça ne doit pas les stopper.

Cette volonté d'effectuer une ouverture vaut non seulement contre les discours stigmatisants tenus contre les jeunes, mais aussi tenus contre le milieu de vie du jeune. C'est pourquoi, l'éducateur a pour rôle d'armer les jeunes face à l'inconnu (c'est-à-dire la vie extérieure). En effet, le milieu de vie du jeune fonctionne comme un microcosme et de ce fait, opère un enfermement (cela fait écho aux pièges de la rue). Dès lors, l'éducateur est présent pour accompagner le jeune dans la mise en place de protection (les armer) afin qu'il soit prêt à appréhender le macrocosme de la société.

[…] Là, ils s'épanouissent dans le microcosme du quartier. Ils sont en bandes, ils sont entre jeunes. Il faut ouvrir.[…]Moi mon rôle c'est de les armer, de le dire « d'accord mets des barrières, protège-toi, mais fait en sorte que tu puisses toi-même les enlever quand tu décideras mais tu ne seras pas choqué de ce que tu verras quand tu les enlèveras».

À part protéger les jeunes et les faire sortir de l'emprise du statut de « victime de stigmatisation », l'éducateur est aussi et avant tout présent pour éduquer les jeunes, d'où le terme « éducateur de rue ». En effet, la conscience du travail est essentielle pour l'éducateur. Eduquer signifie, entre autre, éclairer les jeunes sur leurs droits, leurs rôles, leurs attentes et leurs devoirs. Cette manière de ramener à la raison est une façon de contrer le fait que le jeune est tenté par la facilité. Cette éducation peut passer à travers des messages lors de l'écriture des chansons rap, mais aussi à travers le partage d'expérience. Le problème des jeunes est le manque de référence; ce qui les met dans une position relativement instable et plus facilement influençable pour les « trucs faciles ». Dès lors, l'éducateur peut endosser le statut de personne de référence, pour les jeunes, en tant qu'image de réussite et figure de stabilité, à travers ses discours et raisonnements solides. Comme l'a remarqué de Boevé, c'est en se tenant à ses discours et ses valeurs que l'éducateur gagne en cohérence et, de ce fait, en confiance de la part de son public. Pour Salim, c'est quelque chose d'inné (c'est ancré en lui), une marque d'engagement sincère dans son travail et une assurance d'un bon déroulement de la relation.

Donc voilà, ça aussi c'est un travail d'éducateur, de tenter d'éduquer. Il y a une notion d'éducation, de ramener le jeune car ils sont tiraillés par les trucs faciles, par l'argent facile. Donc il y a une notion de vouloir les ramener toujours à la raison quoi. […] . Donc il faut mon travail d'éducateur se clarifie un petit peu, quelle est la situation, quelle est le rôle du jeune, quels sont ses droits, que peut-il attendre, que ne doit-il pas faire, quels sont ses limites, quels sont les limites du système.

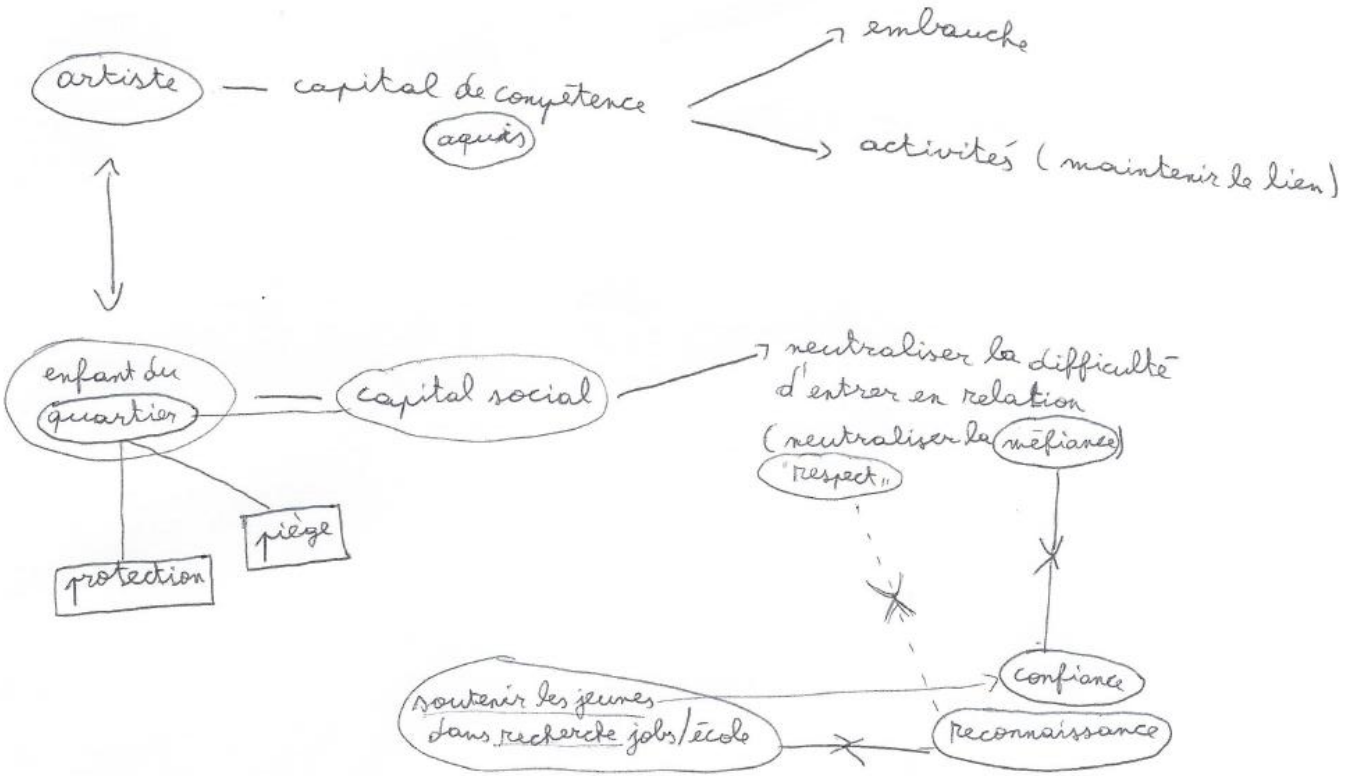
[…] Les jeunes d'aujourd'hui manquent d'exemples, de références. Je crois que j'ai plus un rôle de référent. Ils voient peut-être en moi une réussite.[…] Je comprends l'image que j'ai pour ces jeunes. Le travail me demande certaines choses, oui, mais moi je me dois de savoir quoi leur dire, mais de toujours avoir le même discours, de raisonnement, de réflexion sur eux-mêmes.

Donc, hors travail oui j'entretiens des relations car c'est bien au-delà du travail. Maintenant si je sors, on est là on discute mais c'est la même chose en travail que pendant le weekend […] Quand je vais à leur rencontre, on échange quelques mots, on marche un peu ensemble et mon attitude reste la même. J'ai plutôt intérêt de toute

façon. […] *Je vois ce que tu veux dire, mais je tiens toujours le même discours de raisonnement. Je reste. Je te dis, c'est important, ca va au-delà du travail qu'on me demande. C'est un réel engagement de ma personne, je suis comme cela.*

Si je reprends les éléments importants de la situation et des représentations de Salim dans son travail d'éducateur de rue, je relève l'importance de la mobilisation et du partage des expériences artistiques ainsi que des expériences de vie. Ces capitaux jouent autant lors de la phase d'embauche que lors de l'entretien de la relation, tandis que le capital social de Salim lui permet d'entrer en contact avec son public en neutralisant la méfiance de l'intrusion, notamment grâce à l'intervention des personnes relais (les grands-frères, les pères). Concernant les activités réalisées, les activités artistiques permettent aux jeunes de trouver un canal d'expression et de création, tandis que les recherches de jobs leur permettent de s'épanouir dans leur vie tout en étant accompagné dans leur parcours par l'éducateur. Les notions de respect et de reconnaissance sont très présentent dans son discours. Le respect s'établit en parallèle à l'établissement de la confiance entre l'éducateur et les jeunes. La reconnaissance va se manifester lors des succès des projets proposés (bénéfiques pour les jeunes). Finalement, le travail de Salim se focalise sur l'accompagnement des jeunes vers l'ouverture vers l'extérieur (le monde du travail, le monde hors du quartier, le monde hors communautaire). Après avoir exécuté ce travail d'ouverture sur lui-même (il est sorti de la rue et de sa communauté d'origine), il a pour dessein de transmettre son expérience aux jeunes.

SALIM


artiste
capital de compétence
acquis
embauche
activités (maintenir le lien)
enfant du quartier
capital social
neutraliser la difficulté d'entrer en relation
(neutraliser la méfiance
"respect"
piège
protection
soutenir les jeunes dans recherche jobs/école
confiance
reconnaissance

4.2 Entretien de Sabria :

Ce qui peut contribuer à l'embauche d'un éducateur de rue dans une commune, c'est, entre autre, le fait que cet éducateur est titulaire d'un diplôme, en particulier si c'est un diplôme d'éducateur spécialisé, comme c'est le cas pour Sabria. C'est sous sa forme institutionnalisée, que ce diplôme constitue un capital culturel au sens de Pierre Bourdieu. Avec le capital expérientiel que s'est construit l'éducateur, ce diplôme apporte une plus-value dans le travail de rue dans le sens où il permet au travailleur de travailler avec tous les publics. L'éducateur peut puiser dans son capital expérientielle et le partager au travers des activités qu'il propose avec son public. Si ce diplôme est l'élément décisif pour le recruteur, il se peut que du côté du travailleur, le poste soit considéré comme le résultat d'un jeu de circonstance dans sa carrière. Dans le cas de Sabria, il s'agit du premier job auquel elle a postulé. Néanmoins, même si le diplôme constitue un capital culturel, le savoir-faire du travail de rue ne s'apprend pas sur les bancs de la formation, mais sur le terrain ; c'est ce qu'on appelle « apprendre les ficelles du métier »

Alors je pense que déjà c'est parce que je suis diplômée. Donc j'ai le diplôme d'éducateur spécialisé. À Defré, ils appellent ça en accompagnement psycho-éducatif. Ce qui me permettra un peu de travailler avec tout public. […] c'est aussi un des premiers boulot auquel j'ai postulé et qu'on m'a prise quoi. Donc, ce n'est pas vraiment un choix, car si j'avais eu le choix, je travaillerais en IPPJ avec les jeunes délinquants. C'est vraiment le public avec lequel je veux travailler et le public avec lequel j'ai travaillé en stage durant ma dernière année d'étude quoi.

Avant, j'ai travaillé en tant qu'étudiante parce qu'en fait, je devais passer mon TFE etc. en fin d'année, en janvier. Ce qui fait que j'étais encore étudiante à ce moment là. J'ai travaillé un peu partout. J'ai fait des écoles européennes à Bruxelles. Là, c'était plus des ateliers créatifs et floraux. Avec les enfants. Ca variait, c'était des primaires de 6 à 12 ans.J'ai travaillé dans une école des devoirs aussi. C'était plus un public « enfant ado ». Donc, des activités avec les CEMO (Centre d'Education en Milieu Ouvert)*, une école des devoirs Place Saint-Antoine à Forest. Voilà, donc c'était plus des choses que je pouvais combiner avec le peu de cours que j'avais.*

[…]Je veux dire, je n'ai pas appris à être éducatrice de rue. Parce qu'à Defré, on a des formations, mais pas des formations sur le travail de rue. C'est moins concret, c'est moins précis.

Comme je l'ai expliqué précédemment, les activités proposées peuvent être tirées d'expériences de l'éducateur lors de précédentes fonctions, mais cependant, comme le

Guide international sur la méthodologie du travail de rue (2008) l'a montré, chaque situation est différente et nécessite une adaptation au public qui est présent. Dès lors, en fonction de l'objectif convenu entre l'éducateur et son public, les activités seront tournées vers les besoins ou les demandes des sujets. L'éducateur de rue aura affaire à différents publics qui ont chacun leur spécificité. Dans le cas de Sabria, il faut distinguer le suivi individuel et les activités de groupe. De Boevé et Toussaint parlent d' « actions individuelles » et d' « actions collectives ». Les suivis individuels recouvrent, dans le cas de Sabria, les aides apportées dans le domaine de la scolarité de l'enfant et du jeune, les aides fournies dans la recherche de job et les gestions des demandes des adultes. Quant aux activités collectives, elles reprennent les pauses café (attirant les seniors et adultes du quartier) et les projets de groupes des femmes. Ce sont autant d'activités qui sont utiles et qui visent la création de lien et de solidarité au sein du quartier. Toutes ses actions confèrent à l'éducateur de rue le statut de personne de référence. Les activités proposées sont également des moyens pour lui d'entretenir le lien avec son public et, dès lors, de construire un bagage commun d'expériences. De plus, via ces activités, les habitants ont l'occasion soit de sortir du quartier ou de la communauté, soit c'est l'extérieur qui s'introduit dans le milieu afin d'ouvrir le quartier (via la cuisine du monde et les discours des intervenants pour Sabria).

Ce qui fait qu'on a des enfants de 6 à 12 ans dans l'école des devoirs, activités du mercredi après-midi. Après, on travaille avec des adultes aussi. Parce que cette ASBL là propose des pauses café. Ce qui fait qu'on a des seniors et des adultes qui viennent à cette pause café le mercredi matin. Là on peut rencontrer plus des habitants du quartier, qui viennent boire un petit café.[…] Il y a aussi…j'ai un groupe de femmes, depuis que je suis là. Donc j'ai repris le groupe de femmes et j'ai lancé d'autres… […] Il y a l'axe sportif. Donc on essaye de faire de l'aquagym deux fois par semaine avec ces femmes. On a un axe culturel et pédagogique où on fait tout ce qui est petit déjeuner… j'ai mis en place des petits déjeuners conviviaux, mais qui servent à quelque chose.[…] Soit une réunion pour préparer une activité ou une sortie qu'on a envie de faire. Soit c'est un intervenant qui vient, avec un sujet donné que les femmes ont envie de discuter.[…] Et donc l'intervenant extérieur vient et explique sous forme de débat, sous forme de jeu, sous forme d'une visite. On a fait la visite de Neerpede.[…] Il y en a qui n'ont jamais fait de vélo, n'ont jamais été à la piscine. Donc voilà, tu sens vraiment que tu sers à quelque chose quand tu fais ça. Et puis, on fait des ateliers cuisine du monde, une fois par mois. Ce qui leur sert de vendre leurs repas à une trentaine de personnes au local. Donc un petit restaurant social en fait. Et avec cet argent, avec cette caisse là, ils font des petits extras.

La reconnaissance, que l'éducateur reçoit de la part des sujets dont il s'occupe, peut prendre diverses formes. Comme l'extrait ci-dessus le montre, elle peut être symbolique par le sentiment de se sentir utile, d'avoir contribué à une satisfaction des membres. Mais elle peut être aussi symbolique au travers de l'aboutissement positif d'un projet. Cette reconnaissance apporte une solidité supplémentaire à la relation ainsi créée. La recherche de job est un projet à long terme qui permet aux jeunes, en marge de la société, de reprendre confiance en elle et en eux et, par cela, de participer à la vie collective de façon citoyenne. Ce projet rentre donc en phase avec l'objectif de réinsertion du jeune dans la société, contrairement aux activités occupationnelles qui proposent une satisfaction immédiate, sur du court terme et difficile à maitriser. En somme, l'éducateur est présent pour prendre en compte les demandes des jeunes (l'agréable), mais aussi pour arriver à les combiner avec les objectifs qui sont fixés par la Région et les services de préventions (l'utilité), en se situant entre le monde des institutions et celui des membres du quartier.

[…]Et puis, je travaille aussi en rue avec des jeunes entre 15 et 25 ans. Avec eux, c'est un peu plus difficile de faire des activités. Parce qu'on a essayé et ça ne fonctionne pas vraiment, parce qu'ils ne sont pas encore dans une logique de projet, d'activités à long terme ou à moyen terme. Eux, ils veulent tout, tout de suite. Ils veulent un camp tout de suite, ils veulent une sortie tout de suite. Et donc on ne peut pas se permettre de prendre un groupe qui est difficile à gérer, dans une activité qu'on ne pourra pas contrôler. Donc, ce qu'on fait avec eux, on essaye de faire le maximum. C'est-à-dire des suivis individuels, pour les jobs étudiants pour faire des recours à l'école parce qu'il y en a certains qui sont encore scolarisés et d'autres non.

[…]C'est ça, on essaye de les accompagner dans une démarche pour ne pas qu'ils aient la haine contre la société, dans une démarche participative et citoyenne. Vraiment où tu te sens citoyen dans ton quartier, dans ta ville, dans ta commune. On essaye vraiment de faire passer ça, c'est très compliqué. Mais là avec les jobs d'étudiants et tout, et les réponses positives, ben ils commencent à avoir confiance.

[…] Et donc, on va peut-être continuer là-dessus et faire un projet à long terme avec eux. Un projet humanitaire, normalement. Car ça les branche ! Eux ils veulent partir en vacances, mais nous on peut combiner les deux. On peut combiner l'envie qu'ils ont et, en même temps, construire un projet qui vaut la peine.

[…]je pense que la relation, ces derniers mois, a super bien évolué avec les jeunes et l'équipe d'ici. On commence à avoir des choses très positives. On fait des démarches qui valent la peine et on va jusqu'au bout et ça fonctionne. Et ça c'est très compliqué de faire ça avec un jeune en rue, d'avoir un résultat positif.[…] Tu te dis, c'est vrai il y a

certains comportements, il y a des jeunes qui trainent en rue. Mais il faut les pousser à aller dans un projet, c'est ce qu'on a envie de faire nous.

L'appartenance culturelle à la communauté d'origine de l'éducateur de rue influe bien entendu sur son travail. Grâce à son capital culturel, Sabria bénéficie d'une facilité d'approche du public sur la zone où elle travaille (une population majoritairement maghrébine) et lui permet une relation plus profonde avec son public. En effet, se concevant comme appartenant à la communauté maghrébine car ils partagent tout deux la religion musulmane (dans ce cas, la religion est son support d'identification), il lui est « relativement » plus aisé d'intégrer le milieu. Cependant, cette intégration doit sa facilité également au capital social que l'éducateur peut avoir. Sabria, bien que n'habitant pas le quartier, est dotée d'un capital social préalable par des compagnons d'études mais aussi par d'autres connaissances privées. Ce capital social est une véritable ressource qui permet, par le principe des « personnes relais », à l'éducateur de connaitre déjà non seulement des membres du quartier, mais aussi de connaitre le milieu géographiquement. Néanmoins, même si le capital culturel constitue un avantage, cela peut être un piège dans le sens où l'éducateur peut être envahi par cette proximité culturelle. Dès lors, l'éducateur installe une protection à travers différents comportements, afin d'éviter le piège et garder ainsi un juste milieu pour le bon fonctionnement de son travail. Pour Sabria, la protection consiste en l'installation de son autorité et la reconnaissance de celle-ci par le public.

J'habite dans la commune d'Evere. Je suis de nationalité française. […]Moi je me sens plus proche d'être marocaine parce que c'est ma religion aussi qui fait que je me sens proche de... Je ne connais pas l'Italie, ma mère est italienne pure. J'ai de la famille là-bas. Mais je me sens plus marocaine. De la communauté, en tout cas, maghrébine que française ou…

[…]Pour le quartier, ça n'a pas été un souci non plus parce que je t'avoue que je suis marocaine donc c'est beaucoup plus facile. Parce que la population, ici, est beaucoup maghrébine. Après, il n'y a pas que ça. Il y a aussi le fait d'être qui je suis. Je connais aussi des gens qui ont fait les études avec moi et qui vivent ici au Square Albert, il y en a un qui habite Carpentier. Il y a des amis à moi aussi, parce que je suis trentenaire donc voilà…j'ai des amis un peu plus âgés de ce quartier là qui ont fait leur vie, qui sont mariés, avec des enfants. Je connais déjà des gens à la base dans ce quartier. Avant d'avoir travaillé. Donc, c'est vrai que c'est plus facile pour moi de

connaître…l'endroit je le connaissais, le quartier je le connaissais et en plus, je connaissais aussi les personnes.

Alors moi, des fois, je me sens très à l'aise avec ça (la proximité culturelle). *Parce que c'est la même culture, c'est la même tradition. […]je mets quand même des limites des fois, parce que les mamans pourraient mal le prendre….non même pas mal le prendre mais je pourrais en faire trop. Et donc je me sentirais envahie par ça.*

Je pense que c'est (la proximité culturelle) *une grosse richesse car tu as un meilleur contact…ce n'est pas un meilleur contact mais tu as un contact beaucoup plus profond je crois. Parce qu'on a les mêmes valeurs, les mêmes principes alors forcément.[…] En tout cas, dans ce genre de quartier, c'est plus une richesse.*

[…]Parce que je suis à l'aise avec elles (les femmes). *Je parle arabe quand il faut parler arabe. Je traduis. On rigole sur des choses. On raconte un peu les choses qu'on a vécu au Maroc, des anecdotes […] Et ça ne change rien au niveau de l'ambiance quoi. C'est un atout d'être marocaine, mais je ne pense pas que ce soit que ça. C'est un atout c'est sûr, parce que culturellement je peux traduire, je peux avoir les personnes qui vont venir[…] On se rapproche culturellement mais ce n'est pas un truc en plus qui a fait que je me sens mieux avec les femmes.*

Si l'éducateur possède un avantage non négligeable lors de la phase d'intégration en partageant un même capital culturel que son public, il se peut que ce capital culturel se combine à une variable dont l'effet est inévitable dans le déroulement de l'intégration de l'éducateur. Cette variable est la variable de sexe. Cependant, la manière dont l'éducateur va gérer l'effet de son statut va déterminer la qualité de sa relation pour la suite de son travail avec le public. Sabria, par exemple, possède le statut de femme marocaine. « Être une femme marocaine » peut constituer une difficulté, différente selon le public, du fait du code culturel (la représentation de la place de la femme) de la communauté maghrébine. Une jeune femme marocaine n'est pas prise au sérieux (au contraire des mères et des sœurs ainées), l'affirmation de cette jeune femme peut être mal prise par les jeunes (d'autant plus s'il n'y a pas une grande différence d'âge entre l'éducateur et son public). En somme, elle fait l'objet d'interdits culturels par l'effet de son jeune âge combiné à son statut de femme). Si Sabria n'a pas connu de difficulté avec les jeunes, ces derniers n'ont pas hésité à la tester (tester les limites pour se construire des repères), malgré le principe culturel du respect des aînés. Cette épreuve est une occasion donnée à l'éducateur d'affirmer sa cohérence et la crédibilité de son travail. C'est également une occasion d'installer le cadre (les limites) qui vont structurer

la relation et installer la confiance et le respect entre les protagonistes. Sabria a fait l'objet d'insultes mais, parce qu'elle a affirmé son autorité en exigeant immédiatement des excuses, elle a su rétablir l'équilibre et se faire respecter par son public. D'une certaine manière, elle a neutralisé la difficulté liée au statut de femme marocaine.

[…]Mais à côté de cela, ça peut faire des difficultés. Comme je suis une femme, marocaine aussi. Donc ça représente beaucoup de chose. Les jeunes, au départ, ne me prenaient pas vraiment au sérieux.[…] Quand j'ai pris ma position, ça allait mieux. Mais c'est vrai qu'au début voilà, ça faisait chier les jeunes qu'ils se fassent engueuler par une fille. « Qui tu es toi ! » Mais après, ça a été, quand tu poses le cadre et que tu es juste dans ce que tu dis et ce que tu fais, que tu es cohérente, ça passe je pense.

Après, les jeunes, je ne sais pas. […]Je sais que la relation est bonne et qu'il y a du respect. Après, il y a toujours quelques uns qui te taquinent et qui te teste. Mais ils ont fini de faire ça depuis très longtemps. C'était au tout début cela. Alors, je suis peut-être parfois vue comme l'autoritaire. C'est beaucoup moi qui crie et qui remet en ordre par rapport aux enfants, par exemple. Mais à côté de ça, je pense qu'ils m'aiment bien quand même. Tu vois, il faut être des fois droite et autoritaire. Je ne sais pas vraiment comment me voient les enfants. Ils me voient peut-être comme la gentille-méchante, je ne sais pas. Comme une grande-sœur qui dit ce qu'il faut et puis qui laisse un peu quand ce n'est pas grave.

[…]Par exemple, une fille qui fume, ce n'est pas très bien. Mais moi je fume depuis le début. Je n'ai pas…c'est un bête exemple que je donne tout le temps, mais je me dis, je ne me suis pas cachée le premier jour. Pourquoi ? Parce que j'estime que voilà, je fais ce que je veux. Et que si je me cache, je vais être mal à l'aise tout au long de mon travail. Et pour finir, il n'y a aucune femme qui m'a fait la remarque. Pourtant elles auraient pu faire la remarque à leur fille. Là elles n'ont rien dit, car elles ont bien fait la différence. Ok, ce n'est pas bien de fumer. Arrête. Mais ce n'est pas un truc qui freine. Dans notre culture, ça aurait pu. Je n'ai tout de suite pas voulu rentrer là-dedans.

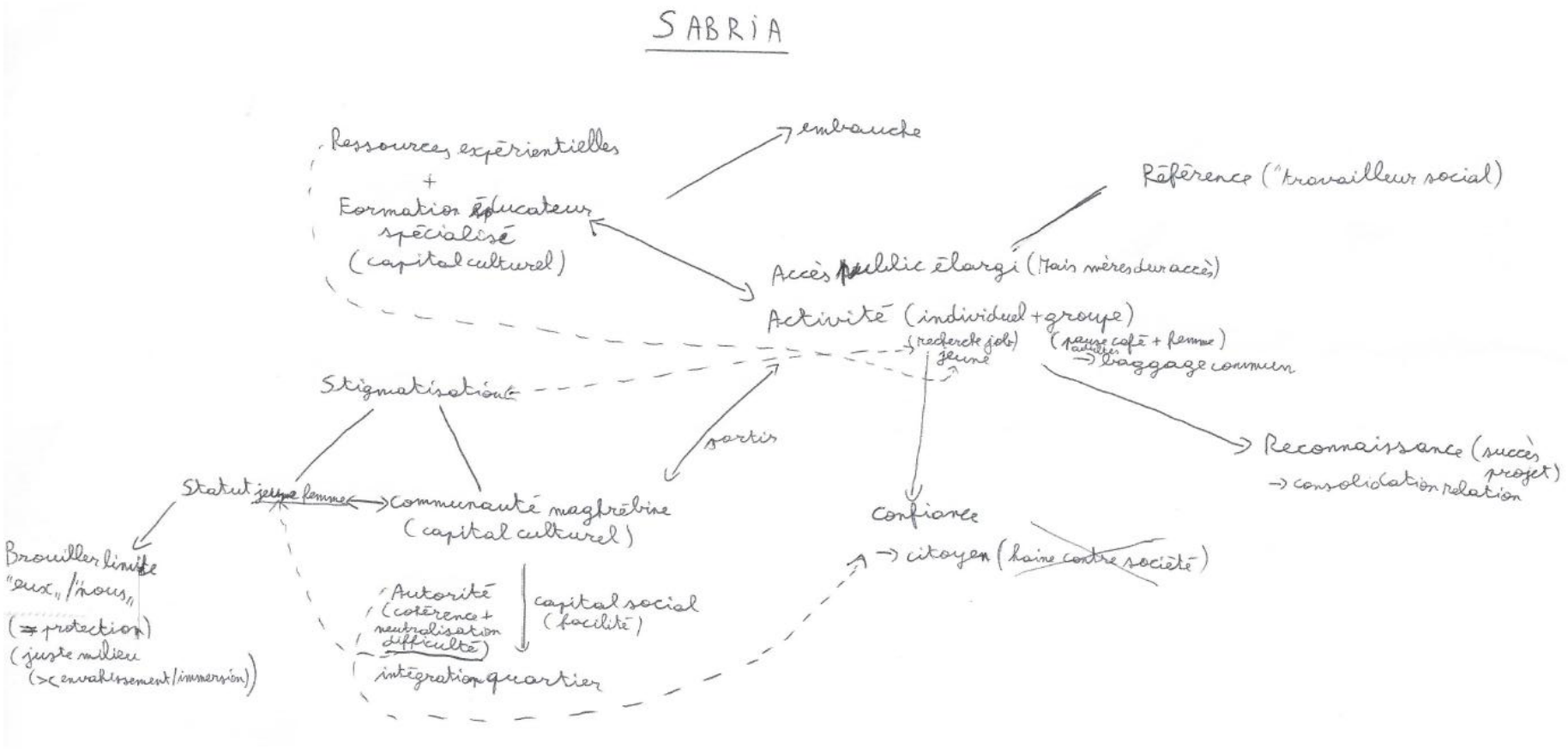
Il y a eu quelques petites frictions (insultes) *avec les jeunes. […]Mais moi, je n'accepte pas et en plus je n'ai pas été éduquée comme cela.[…] Le respect du plus grand est très fort chez nous. Vraiment le respect du plus grand que toi, du parent. Et ça c'est ancré en nous je pense. Et c'est un défaut parce que, en tant qu'éducateur tu dois être ouvert. Mais je pense qu'avec ce genre de public, tu ne dois pas te laisser monter dessus, ni insulter une fois parce que ça va être répétitif après.[…] Je me suis fait insulter une fois dans la rue, je pense. Une fois. Ça n'a pas été réitéré car j'ai été directement les voir et j'ai demandé c'était qui et personne ne m'a répondu. Et puis, deux jours après, tout le groupe est venu pour s'excuser. Sans me dire c'est qui. Mais tout le monde est venu s'excuser au local. C'était une bonne démarche de leur part, j'étais contente.*

Face au phénomène de stigmatisation, l'éducateur a pour mission de transmettre un autre discours au public qui en fait l'objet afin de les aider à s'épanouir dans la vie et en tentant de neutraliser l'effet du stigmate. En fonction de la manière dont l'éducateur gère la stigmatisation dont il fait l'objet, il décidera du contenu du discours qu'il transmettra à son public. Sabria a conscience de la stigmatisation basé sur son statut de « marocaine » accompagné de son statut de femme, sans pour autant le sentir. C'est un stigmate tribal auquel s'ajoute un stigmate physique et qui surplombe sa nationalité française. Une manière de gérer sa stigmatisation est son dépassement et c'est ce qu'elle essaye de transmettre à son jeune public. L'éducateur, par sa position de médiateur entre le monde institutionnel et le monde du quartier, peut mettre à l'épreuve les formes et discours de stigmatisation en accompagnant les jeunes dans leur quotidien. En ce sens, ils sont une solution au problème. Dans le cas des jeunes dont Sabria s'occupe, au stigmate tribal s'ajoute le stigmate lié au quartier et qui rend difficile l'accès aux jeunes à un job (stigmatisation au travail). Dès lors, grâce à l'aide de Sabria, ils ont pu contrer les discours et trouver un job d'étudiant. C'est également une manière de mener une action communautaire. En effet, les jeunes n'étant plus dans la rue mais au travail, cela améliore l'image de la communauté et c'est cette dernière, toute entière, qui en bénéficie.

Je pense, comme tout le monde, être stigmatisé. De toute façon, on a tous une étiquette, même si on n'a pas envie. Déjà parce que je suis française mais je ne pense que le fait d'être française ça change quelque chose. Mais le fait d'être marocaine, oui, malheureusement.[…] Mais moi, je ne ressens pas cette étiquette là.[…] Oui, je l'ai dépassé. En tout cas, dans le cadre de mon travail ou dans ma vie privée,[…] Et s'il y en a, c'est par le fait que je suis marocaine. C'est le seul truc…ou une jeune fille aussi…je suis une femme. Donc ça aussi ça peut jouer.[…]

En tout cas, les jeunes sont très stigmatisés ici.[…] Le flic, il le connait, mais il le contrôle cinq fois dans la même journée. Ca c'est stigmatisant. Tout ça parce que tu viens de Cureghem. […]On a détecté ça aussi quand on fait des demandes de jobs d'étudiants. Ils voient l'adresse et ils voient le nom et c'est tout de suite…si nous on ne les aurait pas accompagné, je ne sais pas s'ils auraient eu du travail.[…] On dit que Cureghem est le quartier le plus chaud de Bruxelles. J'en passe et des meilleurs. Mais quand je vois ça je rigole. Oui comme partout il y a des dealers.[…] Ah oui, c'est ça. Et le pire, c'est que quand on cherche des jobs d'étudiants, on a ramé avec eux pour leur dire « ne vous inquiétez pas, on va vous en trouver ». On a trouvé et heureusement qu'on a trouvé. Car si on n'avait rien trouvé, je n'aurais eu aucun discours à leur donner.

Finalement, je peux constater que le capital culturel lié à la possession d'un diplôme est un élément important dans le discours de Sabria. Grâce à lui, elle a pu être engagée comme éducatrice de rue et elle se positionne comme professionnelle (personne de référence) au service des habitants du quartier. C'est également une clé d'accès à un public élargi. L'accent est aussi mis sur une volonté, de sa part, de se démarquer de la position de jeune femme maghrébine dans ses relations avec son public, et les jeunes en particulier. La prise d'autorité est alors, pour elle, un moyen de se faire respecter et de poser le précieux cadre de la relation entre l'éducateur et le public. Je remarque aussi sa volonté forte de contrer les discours stigmatisants envers les jeunes du quartier au moyen de la recherche de job. C'est une clé pour mener les jeunes vers le monde institutionnel, vers la société et, dès lors, retrouver le sentiment de citoyenneté chez les jeunes. Cette ouverture vers l'extérieur s'effectue également avec les femmes que Sabria accompagne via les diverses activités enrichissante pour elles.


SABRIA
Ressources expérientielles
+
Formation éducateur spécialisé
(capital culturel)
embauche
Référence ("travailleur social)
Accès public élargi (mais mêmes deux accès)
Activité (individuel + groupe)
(rechercher job) jeune
(pause café + fumer cigarette)
→ bagagage commun
Stigmatisation
sortir
Reconnaissance (succès projet)
→ consolidation relation
Statut jeune femme
Communauté maghrébine
(capital culturel)
Confiance
→ citoyen (haine contre société)
Brouiller limite "eux" / "nous"
(≠ protection)
(juste milieu
(>< envahissement / immersion))
Autorité
(cohérence + neutralisation difficulté)
capital social
(facilité)
intégration quartier

4.3 Entretien de Bilal :

Tout d'abord, selon son expérience antérieure, l'éducateur de rue peut faire jouer son capital de compétence qu'il a acquis lors de fonction précédentes. Il peut faire usage de techniques acquises au travers des ces fonctions, mais il peut aussi mobiliser des aptitudes innés (par exemple : une aisance relationnelle) qui forment des qualités intrinsèques à l'éducateur. Ces ressources expérientielles sont des éléments pouvant entrer en compte dans le choix ou non du candidat au poste d'éducateur de rue. Cependant, l'accès à ce poste peut être également le résultat d'un pistonnage. Dans ce cas, c'est le capital social qui a été mobilisé dans le processus d'embauche. Le fait de connaitre les personnes influentes a permis à Bilal de devenir éducateur de rue pour la commune de Forest.

[…]Avant, j'ai travaillé à Woluwe-Saint-Pierre. J'étais animateur socioculturel. Je travaillais avec un public dit défavorisé mais beaucoup moins qu'ici quoi.[…]Moi j'ai un bon contact avec le public cible, c'est-à-dire un public problématique, ceux qui sortent de prison, ceux qui vont y rentrer.

[…](Base de l'embauche ?) *Déjà mon expérience dans le social. Et puis ici ca fonctionne beaucoup avec les pistons donc…j'ai été pistonné.*

Le cas de Bilal me permet de noter que le capital social intervient conjointement au capital de compétence dans le processus d'embauche, de même il intervient dans l'établissement des relations entre l'éducateur de rue et son public. En effet, le statut d'ancien habitant du quartier lui permet de neutraliser certaines difficultés qu'un éducateur provenant d'un autre quartier pourrait rencontrer lors de la phase d'intégration dans le milieu, notamment la méfiance. Ce statut d'ancien membre du quartier lui permet d'avoir un avantage sur les autres : il est déjà en possession d'un stock de connaissance à propos des membres du quartier. Bilal, grâce à ses techniques d'approche combinées à son statut d'ancien habitant, connait leur biographie ainsi que les informations officielles et officieuses. De plus, être en possession d'un capital culturel est un facilitateur supplémentaire dans l'intégration de l'éducateur de rue. Effectivement, si l'éducateur de rue appartient à la même communauté que le public dont il s'occupe, il sera en mesure de maîtriser les codes sociaux (langagiers et comportementaux) qui régissent au sein de cette communauté. Ce qui est un avantage temporel non négligeable par rapport aux non initiés. Dès lors, en combinant capital expérientiel (les connaissances techniques) et capital social (les connaissances des

membres du quartier), l'éducateur peut atteindre un premier public (pour Bilal, ce sont les jeunes) et accéder petit à petit à une public plus élargi (les plus âgés, dans le cas de Bilal). Avec les différentes affinités que l'éducateur a avec son public, il peut choisir de se fondre dans le groupe (se rendre davantage accessible et davantage faire partie du décor) ou alors marquer la distance professionnelle. Dans le cas de Bilal, il a choisi l'immersion totale. Cependant, bien que la proximité avec son public soit conséquente, l'éducateur a pour objectif de rendre la personne autonome sur le plan du savoir-faire et savoir-être. C'est pourquoi, il peut user de techniques de distanciation telles que retarder ou espacer les rencontres avec son public. C'est une manière d'affirmer une certaine maitrise du temps et de la disponibilité face à une forte dépendance de la part du sujet. Dans cette optique, l'éducateur peut également faire appel à son capital social (ressource externe) et son instinct (ressource interne) afin de juger le degré de sériosité des situations « urgentes » et d'y réagir adéquatement.

C'est un public qui est difficilement touché et moi j'y arrive facilement. Mais c'est du au fait que moi je les connais déjà d'avant. Je connais leur historique, ils n'ont rien à me cacher quoi. Et donc voilà ca passe beaucoup plus facilement.[…] J'étais du quartier ici, j'ai grandi dans le quartier.[…][Est-ce que vous pensez que la facilité d'approche du public c'est plus le fait que vous avez habité le quartier ou votre origine ?] Non, mon style d'approche, mes techniques d'approches dans la rue…c'est plus ça qui fait que…j'ai des facilités.[…]J'entends plus de choses que les autres entendent. Je suis au courant, à l'avance, de certaines choses. [Des habitudes du quartier] Oui voilà, de tout ce qui se passe en souterrain…enfin, de ce qui est officiel et officieux. Je connais les petites histoires, tout ça.

[…](La proximité culturelle)*Une richesse car j'avance avec une longueur d'avance par rapport à un qui n'a pas connaissance à ce niveau là. Je sais quelles choses on peut dire, comment on peut aborder, ce qu'il ne faut pas aborder.[…] Il y a plein de codes sociaux comme ça. Celui qui ne les connait pas va se planter mais il va les apprendre, mais ça prend plus longtemps.*

[…]J'ai commencé à travailler avec les plus jeunes, c'est-à-dire 14, 15, 16 ans. À partir de là, des activités et ainsi de suite…là on touche facilement ensuite, les publics plus âgés.[…] C'est souvent des activités sportives, des sorties, des weekends. Voilà comment j'ai réussi à les accrocher. Puis ils me connaissaient aussi d'avant.

Je travaille 24h/24. Si c'est comme si j'étais avec eux, c'est comme si j'étais dans le même groupe, c'est comme si je faisais partie d'eux. Sauf que je suis payé par la commune, c'est tout. Sinon c'est la même chose qu'eux. Ecoute c'est simple, moi tu me déposes avec eux, alors pour moi c'est 10/10. Je suis en plein dedans. Immersion totale !

[Il y en a qui commence à s'accrocher trop ?] Oui, là il faut direct mettre l'espace entre. C'est-à-dire que quand il aura besoin de quelque chose, je ne serai pas disponible. Ce sera ça mes techniques. […]Je fais des petits jeux comme ça, je retarde, je fais des rendez-vous. Je ne vais pas lui dire non, mais je lui dis de se voir le lendemain ou après-demain ou reviens la semaine prochaine quand je travaille. Je sais qu'après, ça va l'obliger à se débrouiller tout seul.[…]Je le force à faire de lui-même. En fonction de mon feeling et du feeling que j'ai avec le public que je connais, je peux réagir à ces situations d'urgence. Parce que c'est des gens que je côtoie toute l'année. Vous savez si c'est du bluff ou non…] Oui, c'est vraiment ça.

Cependant, bien que la méfiance soit neutralisée lorsqu'il intègre le milieu sous le statut d'ancien habitant, elle n'est pas pour autant lorsqu'il se présente sous le statut d'éducateur de rue. En effet, être éducateur de rue signifie travailler pour l'Etat, qui est un monde éloigné de celui du quartier et, de ce fait, l'éducateur de rue est soupçonné d'effectuer une infiltration dans le milieu (risque d'être catalogué comme une « balance de l'Etat »). C'est pourquoi, pour neutraliser cette méfiance, l'éducateur doit obtenir la confiance de son public en prouvant sa bonne foi via divers services rendus et en valorisant davantage son statut d'ancien habitant du quartier. C'est une manière de maintenir la relation. Cependant, lors de l'initialisation de la relation, faire prendre conscience au public du changement de statut n'est pas aussi aisé. En effet, en sa qualité d'ancien membre du quartier, l'éducateur bénéficiait d'une relative liberté, dans le sens où il n'était pas subordonné à un cadre normatif. Ce qui est le cas lorsqu'il endosse la fonction d'éducateur de rue. Néanmoins, même si il est primordial d'atténuer la méfiance du public quant au statut de travailleur de rue en rassurant le public sur ces intentions, il se peut que l'éducateur ait une autre perception des raisons institutionnelle de sa présence sur le terrain, de son identité institutionnelle. Bilal, par exemple, se voit comme un objet des institutions, dont la présence sur le terrain est à des fins davantage sécuritaires que sociales. Ces institutions prôneraient l'effectivité au détriment de l'efficacité. Dès lors, pour se détacher de cette relation éducateur-institutions, le travailleur de rue peut suivre sa propre action dont le moteur est davantage interne (par exemple : la fierté, les connaissances, etc.) qu'externe (par exemple : le salaire). Les marques de reconnaissance du public sont une sorte de salaire pour l'éducateur. Elles permettent d'entretenir la relation qui s'est créée. Cette reconnaissance peut être symbolique (discussion, invitations aux événements, etc.) et par là, c'est une manière de

renforcer l'aspect famille de la communauté et du quartier (qui est une particularité de la communauté maghrébine) et d'accroître la confiance en l'éducateur indirectement.

Ca (l'intégration) *s'est fait directement. Vu que j'étais du quartier. C'est plus combien de temps pour que les gens se rendent compte que je suis éducateur de rue et non plus le gars du quartier. La question ce serait celle-là et pas l'autre. Il faut 1 bonne année voire 2, pour que les gens comprennent que je ne suis plus de la famille. Qu'on est éducateur dans un cadre et qu'on doit respecter les règles.*

D'abord il y a ceux qui sont énervés contre la société. Ceux-là te voient comme un travailleur de la commune. Et qui dit commune, dit l'Etat et qui dit l'Etat, dit contre nous. Et c'est la position d'ancien habitant du quartier qui me tire un peu de là, qui fait que les gens ne me mettent pas dans cette case là. Ils savent qui je suis. Si je venais d'un autre quartier, j'aurais été catalogué balance de la commune. Et puis, j'ai rendu beaucoup de service à plein de personnes, donc ils savent qui je suis. Ils savent que je suis une personne ressource.

Des agents de contrôle social. Ils ont besoin de mettre des gens sur le terrain. « On va mettre des petits Marocains, ça va faire plaisir à la communauté ». […] « A la limite, si vous ne venez pas travailler, on n'en a rien à foutre ». Ils s'en foutent. Notre travail n'est pas contrôlé.[…] S'ils nous payent sans contrôler, ça veut dire qu'ils n'en ont rien à foutre. Alors la qualité du travail dépend de chaque personne. C'est pour ça que chaque éducateur a sa manière de travailler, a sa philosophie. On est tous différent. C'est la fierté qui fait que tu viens ou non.[…]Le service de prévention reçoit l'argent du gouvernement pour mettre des gens dans la rue, c'est tout. L'objet social, le bien être, tout ça ils s'en foutent. Ils veulent juste que les rues soient propres.[…]Tout dépend de la motivation personnelle de la personne. Si tu as un moral solide et des bonnes bases théorique, que tu connais bien le social alors tu tiens. Moi je garde la motivation parce que je sais que le public en a besoin. Et on touche quand même bien pour le travail qu'on fait. C'est le public qui me force à travailler.

Oui, comme hier je rentre à 2h du matin et je croise deux petits avec lesquels je travaille et on discute gentiment et je reste avec eux. Et ils ne me demandent rien hein. Le courant il passe voilà. On a de bonnes relations. Tu t'entends avec tout le monde dans ton propre village, c'est bien non ? C'est une forme de reconnaissance. Je suis invité aux mariages, fiançailles, les baptêmes. C'est comme au bled. C'est toujours bien vu. C'est comme ça l'ambiance dans le quartier. C'est une des habitudes qui est restée de nos parents.

Une des prérogatives du travail de rue est d'établir une relation de confiance entre l'éducateur et les sujets. Comme de Boevé et Girladi l'ont bien expliqué, la phase où l'éducateur flâne dans le quartier est une phase importante afin d'arriver à faire partie du

milieu. Et c'est au travers de discussions « anodines » que le public va juger s'il peut ou non faire confiance à l'éducateur de rue. A ce moment l'éducateur peut activer ses ressources expérientielles afin de parvenir à acquérir la confiance du public. Bilal use d'une technique indirecte et subtile qui consiste à se faire connaitre (en tant qu'éducateur) tout en laissant venir à lui le sujet afin que ce soit ce dernier qui juge s'il a besoin ou non de ses services. Dans cette optique, Bilal n'est pas l'instigateur de la relation, dans le sens où il pousserait à la relation et donc à cerner hypothétiquement le besoin du sujet. De plus, comme le *Guide international sur la méthodologie du travail de rue* (2008) le recommande, Bilal envisage la relation construite en dehors de tout jugement préalable. Finalement, un signe implicite que la relation de confiance est installée (aussi appelé « le seuil » d'après le *Guide international sur la méthodologie du travail de rue* (2008), se situe au moment où, après un certain temps de jugement de la part du sujet, l'éducateur a accès au besoin véritable de l'individu (il accède à son « secret »).

[…]C'est des techniques d'approche quand tu es dans la rue. Tu parles, tu dis bonjour, tu rigoles avec eux, tu n'essayes pas d'aller dans le sujet, tu attends la deuxième fois, la troisième fois et puis tu glisses des mots… pour voir si il y a moyen d'aller vers du plus secret tu vois. Pour voir ce qu'il essaye de cacher ou pour voir s'il a besoin de quelque chose. C'est juste discuter avec eux, point barre. C'est juste créer une relation sans plus. Mais donc les premières approches se font toujours pour juste créer cette relation de confiance. Savoir qui tu es, savoir qui je suis. [Se faire connaitre] Se faire connaitre voilà. Une simple présentation. Et à partir de là j'ai ouvert la porte et s'il a envie de me glisser quelque chose, il sait qui je suis et ce que je fais.

[…]Déjà à la base, quand ils viennent chez moi, même si l'autre me dit « celui là il n'a pas de travail, celui là il est fou etc. » J'attends le déballage de ce qu'il a, je ne les catalogue pas.

Une fois que la relation est établie et que le statut de travailleur de rue est compris par le public, l'éducateur de rue doit être conscient et faire prendre conscience à son public des limites de ses compétences. En effet, la frontière n'est pas toujours bien perçue et nécessite une clarification de la part de l'éducateur, même si cette limite varie en fonction des cas. De plus, l'éducateur peut opter pour un travail en toute transparence avec le sujet avec qui il travaille. Cette opération est une forme de garantie de confiance lors de l'entretien de la relation au travers des services fournis, mais aussi une protection pour le travailleur pour ne pas susciter la méfiance du sujet. Finalement, je

peux constater que l'éducateur qui gère deux statuts (celui d'ancien habitant et celui de travailleur de rue) doit arriver mettre au même niveau le degré de confiance de l'un afin qu'il ne soit pas nuisible sur l'autre et ainsi perdre toute crédibilité.

Donc, où elle est la limite (des compétences)*, je ne sais pas. Elle est floue. Pour certaines personnes tu vas les accompagner, pour d'autres tu ne vas pas les accompagner à tels endroits.Ca se recalcule tout le temps.[…] Ah oui, il faut clairement expliquer tout ce qu'on fait. Il faut bien faire attention à quel nom on utilise et la façon dont on le dit. Et donc il faut répéter encore et encore.[…] De un, la personne tu la mets à l'aise…[…] Au moins elle ne se dit pas qu'il y a des trucs caché ou « qu'est-ce qu'il est en train de faire ? ». Transparence dans ce que je fais et dans ce que je dis. J'essaye de leur expliquer plus clairement, comme ça ils ne peuvent pas se retourner contre moi…ils étaient prévenus.*

J'ai expliqué précédemment que l'appartenance ethnique est un avantage dans son travail si elle est considérée comme fournissant un capital culturel à l'éducateur, surtout si le public fait partie de la même communauté que lui. Bilal se conçoit comme faisant partie de la communauté maghrébine et celle-ci est majoritaire sur le territoire du quartier de Forest au sein duquel il travaille. Une des missions de l'éducateur est d'amener son public à s'ouvrir à l'extérieur. Il apparaît que le quartier, où Bilal travaille, est homogène culturellement. De plus, l'éducateur est originaire de ce quartier qui partage la même culture que lui, cela fait apparaitre une image fermée, un fonctionnement en vase clos du quartier. Cependant, cette fermeture peut être neutralisée grâce à la transmission du capital expérientiel du travailleur de rue, surtout si ce dernier a pu expérimenter le monde extérieur (ce qui est le cas de Bilal lorsqu'il a travaillé à Woluwe-Saint-Pierre et avec un autre public). L'éducateur, au travers des activités qu'il propose à son public (surtout via les jeunes, dans le cas de Bilal) va pouvoir introduire de la nouveauté au sein du milieu, mais également accompagner les sujets en dehors du quartier.

Je travaille au niveau du quartier peu importe les différences.[…] C'est que des marocains. Parce que physiquement dans la rue, il n'y a que ça. Ce n'est pas une question de choix. C'est qu'il n'y a que ça, donc forcément…en tout cas pour ce qui est dans le bas de Forest.

[…] Il faut dire qu'on vit en vase clos ici, en quelque sorte. On ne voit pas cette dimension culturelle. On est constamment baigné dedans. Si je viens d'autre par, tout les jours, si je viens d'une autre culture, je peux dire « oui il y a ça qui change » Mais

là, depuis que je suis tout petit, je suis baigné dans cet univers culturel. Donc je ne vois pas le changement. Et puis ce n'est pas la culture marocaine dans laquelle on a grandi. C'est plus la culture marocaine-bruxelloise. Donc, on est en plein dedans et on ne la voit pas vraiment. Donc, quand tu me dis culture, pour moi ce n'est pas défini. C'est comment on vit tout les jours quoi.

[…]J'ai fait du vélo, des sorties théâtre, des tournois de football, des pièces de théâtre etc. On essaye de se lancer dans tout. Les marocains, ils ne te parleront que de foot tous les jours. Et moi j'essaye de leur faire faire un peu de tout.

Il est interpellant de savoir que bien que l'éducateur de rue ait un capital social riche au niveau du quartier qui lui permet, semble-t-il, d'accéder aisément aux membres individuellement, il est tout de même difficile d'atteindre les familles en cas de problèmes sérieux au niveau du jeune (son public premier). Dès lors, sa relation avec les familles est fonction du degré de gravité du problème chez le jeune. Afin de garder la confiance que le jeune a mise en lui, l'éducateur doit agir dans l'intérêt de ce dernier. Cependant, afin de suivre le thelos de responsabiliser et d'éduquer le jeune, il se peut que l'éducateur ait à contacter la famille. Dans ce dilemme, c'est l'instinct de l'éducateur qui va jouer et la manière dont il conçoit son travail. La raison qui va le décider d'opter pour une voie ou l'autre, est sa conception des priorités dans ce qu'il veut protéger (soit lui-même, soit la reconnaissance construite, ou encore le jeune).

Les familles c'est plus difficiles de les aborder. […]Les problèmes on les règle entre famille. Quand les enfants vont bien, quand c'est juste des problèmes d'école, j'ai de très bons contacts avec les parents. C'est quand on rencontre des enfants avec des gros soucis, des cas lourds, que là il n'y a pas ce contact avec les parents où il se fait difficilement.[…] Heureusement, ce n'est pas la norme, mais il y en a quelques-uns. […]Oui, en fonction de la relation je regarde si ça vaut la peine de contacter les parents. […]Alors je préfère rester du côté du jeune. Ca dépend des cas. Là aussi c'est au feeling, c'est l'expérience qui fait que tu sens si tu dois y aller ou non. Vaut mieux garder une relation saine avec le jeune ou, au contraire, marquer le pas en se mettant du côté des parents.

Le travailleur de rue a pour mission d'aider et accompagner son public, si celui-ci fait l'objet de stigmatisation, en partageant son expérience et sa conception. Même si l'éducateur exprime une amertume face à son expérience et conception personnelle de la stigmatisation, il a le devoir de fournir un discourt alternatif à son public afin de les faire sortir de leur situation de stigmatisés. Bilal considère la stigmatisation comme

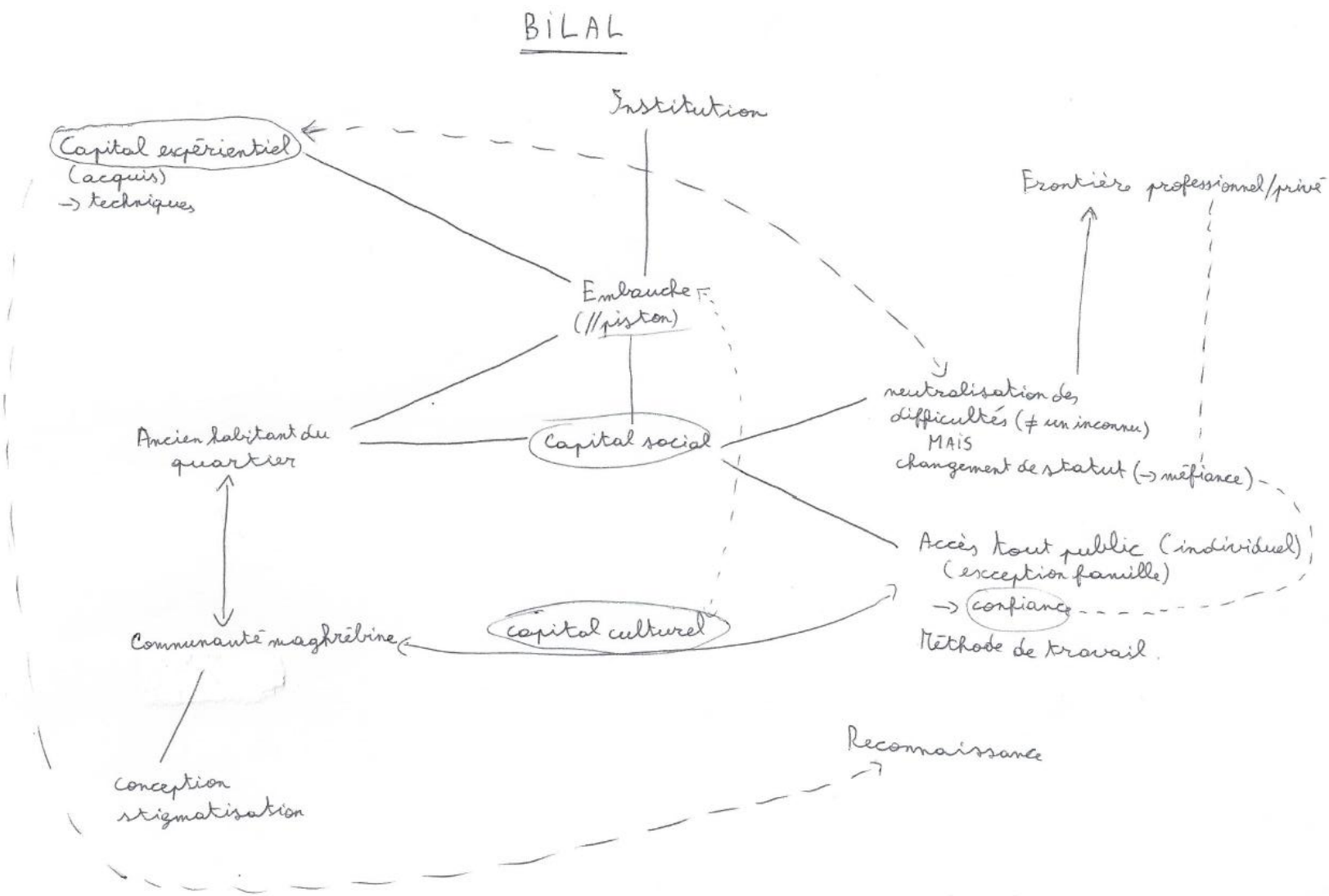
étant inévitable et indélébile (comme une fatalité), dont la source est médiatique et dont les vraies proies sont les stigmatisants. Un sentiment d'injustice se fait ressentir lorsqu'il affirme que malgré la pluralité des groupes existants, l'emphase est mise sur les arabes. Cependant, il peut éviter le piège de la stigmatisation, qui est de bloquer la personne dans son épanouissement, en se connaissant lui-même. C'est ce qu'en tant que compagnon de misère, l'éducateur doit transmettre à son public ; des messages positifs qui aident les sujets à se développer dans la vie. Bilal met l'accent sur la position d'impuissance face au phénomène de stigmatisation, mais que seule une bonne connaissance en son « être » et son « faire » permettrait de se protéger du cheminement interne du stigmate.

Passe au dessus (de la stigmatisation). *« Tu sais qu'il y a ça, tant pis pour toi mon vieux. C'est comme ça, c'est la vie ». On n'a pas choisi. Je ne vais pas changer le monde en coup de baguette magique. Des fois, il faut leur dire les choses cash. « La stigmatisation ben malheureusement, tu dois fermer ta gueule quand tu prends le train, parce que dès que tu vas dire un truc, on va croire que tu vas foutre le bordel ». Il y une dynamique qui s'est lancée, alors maintenant à nous, par notre comportement, de la changer. Et malheureusement, on doit mordre sur notre chique. […]A la limite, au niveau de la stigmatisation, ce n'est même pas nous qui devons changer mais le regard de l'autre qui doit changer.[…]Ceux-là on ne sait pas aller vers eux et changer leurs clichés. Alors commençons déjà par nous.[…]Et quand bien même ça ne le ferait pas, nous on saura à ce moment là comment on est. On sait qu'on ne fait pas ça.*

Non-stop hein. Ca passe au dessus. […]Toi tu as intérêt à te connaitre pour savoir qui tu es et ne pas le prendre mal. Je ne me le dit même plus dans ma tête. Moi je me dis pauvres victimes. On leur rempli la tête au journal de 19h. Dans tous ceux-là il y en a aucun qui a été agressé par un Arabe.[…] Je ne remets pas la faute sur eux, certes il faudrait un esprit critique, mais on ne peut pas tout leur demander. Tu mets tous les jours que c'est la merde et tout à dans les journaux et ça suffit pour leur faire peur. […]Partout il y a des petits moutons noirs. Mais pour certains on n'en fait pas tout un fromage. Pour moi, clairement c'est les média, il n'y a pas photo.

Je peux conclure que chez Bilal, le capital social joue un grand rôle, autant lors de la phase de prise de contact (je rappelle qu'il est un ancien habitant du quartier) et dans la phase d'entretien de la relation. Malgré les techniques de prise de distance pour éviter la forte dépendance du public à son égard, l'éducateur se fond totalement dans le milieu. Bilal profites de son capital culturel pour gagner la confiance du public. Néanmoins, il ressort de son discours à propos de l'expérience de la stigmatisation et de sa conception des raisons institutionnelles de sa présence sur le terrain, une certaine colère. L'éducateur peut ne pas avoir, personnellement, réussi à surmonter le phénomène de

stigmatisation. Finalement, je constate que malgré certaines ouvertures apportées par Bilal (via son expérience antérieure et certaines activités), il ressort une conception assez « fermée » des relations entre l'éducateur et son public, et surtout de la vie du quartier.


BILAL
Institution
Capital expérientiel
(acquis)
→ techniques
Embauche
(// piston)
Frontière professionnel/privé
neutralisation des difficultés (≠ un inconnu)
MAIS
changement de statut (→ méfiance)
Ancien habitant du quartier
Capital social
Accès tout public (individuel)
(exception famille)
→ confiance
Méthode de travail
Communauté maghrébine
capital culturel
conception stigmatisation
Reconnaissance

4.4 Entretien de Marie :

Selon le capital expérientiel que s'est construit l'éducateur de rue, il va aborder la situation des personnes avec qui il travaille d'une manière qui lui est propre. En effet, l'expérience du travailleur de rue façonne son identité, mais aussi sa conception des autres. Marie, originaire du Rwanda, a non seulement connu le génocide mais a travaillé dans les camps de réfugiés. Cette expérience l'a mise en contact avec différents publics vivant dans des situations de violence. Cette ressource expérientielle, notamment l'esprit critique de l'éducateur, a été un des éléments décisifs dans son embauche pour le poste d'éducateur dans la commune d'Anderlecht. Quand je parle d'esprit critique, je parle d'une vision différente d'aborder une situation problématique chez le sujet. En effet, l'éducateur peut se concentrer sur sujet exclusivement ou creuser davantage dans l'entourage. C'est ce que fait Marie en préférant aborder une vision systémique chez le jeune. Elle combine à cette vision globale de l'individu (aller creuser dans la famille), une vision globale dans le temps en s'intéressant à la biographie de ce jeune. Cela lui permet aussi d'acquérir un certain professionnalisme qui sera reconnu au fil des relations. Dès lors, l'embauche d'un éducateur peut se faire sur sa manière de voir le problème qui lui est présenté par un sujet.

J'ai commencé à travailler dans l'enseignement pendant 5 ans, c'était dans une école où il y avait le premier cycle de secondaire et c'était des filles.[…] Après j'ai travaillé, dans une société.[…] En comptabilité, comme j'étais caissière, j'étais tout le temps en contact avec le public.[...] Par après, j'ai travaillé avec un public un peu de tout dans les camps de réfugiés.

[…]Du coup, j'ai travaillé avec toutes des personnes vulnérables, et les personnes âgées et les enfants non-accompagnés. J'ai fait un suivi avec eux. C'était un public d'enfants vulnérables. C'était des enfants de la rue, pas des enfants, comme ici. Ce sont des enfants qui étaient vraiment délaissés […] J'ai travaillé avec des jeunes dans une violence, qui ne sera jamais pareille.

[…]déjà le fait de ne m'occuper pas seulement des jeunes…parce qu'on est éducateur de rue ça supposait les jeunes…moi j'ai pensé qu'il fallait travailler aussi avec les familles.[…] Un jeune délinquant, il faut aller puiser derrière, dans tout ce qui se passe et s'est passé dans son enfance aussi.[…] Donc il y a beaucoup de paramètres qu'il faut mettre face à face, ou superposer pour comprendre ce qui s'est passé. J'avais retracé mon parcours dans les camps de réfugiés.[…] Et puis, je connaissais un peu le milieu de la violence et des jeunes laissés à eux-mêmes et tout ça. Pour moi, c'est plus ce contact que j'avais déjà eu avec les jeunes, ce contact avec des milieux défavorisés et très défavorisés d'ailleurs, par rapport à ici.

Comme je l'ai énoncé précédemment, le professionnalisme issu de l'accumulation d'expérience de l'éducateur, permet à celui-ci, via la transmission au public de ses compétences, de recevoir une reconnaissance de son travail effectué. Marie, possède également de l'expérience dans le domaine de l'enseignement, ce qui lui permet d'être efficace lors des suivis scolaires et dans les écoles de devoirs. Elle met à disposition de son public son stock de connaissances « scolaires ». Cependant, afin de conserver ce professionnalisme (et implicitement le respect), il se peut que l'éducateur doive faire preuve d'autorité dans son travail. Cela lui confère de la crédibilité dans son travail, même si sa représentation aux yeux du public jeune en prend un coup. Dès lors, éclairer le public sur les limites de ses compétences et assurer une distance de sécurité dans son travail, permet à l'éducateur de maitriser son travail et éviter les dérives ou les risques d'envahissement (sous les demandes du public ou de la communauté). Afin d'installer une distance professionnelle, Marie fait appelle aux raisons déontologiques. Je pense que cela lui permet, d'une certaine manière, de se protéger tout en le faisant d'une façon qui ne froisse pas les sujets, et permet ainsi de conserver la relation.

Moi je sais où arrivent mes compétences. Donc je m'arrête là et j'oriente vers les structures adéquates.

[…] je suis quelqu'un qui est là et qui peut répondre à leurs demandes, tout en sachant que je leur dis clairement que je ne peux pas répondre à tout.[…] Parce que nous on nous voit sur le terrain mais nous on obéit aussi aux instances. Ce n'est pas un acquis, mais c'est un langage que je tiens. Qu'on soit content ou qu'on ne soit pas content. Il y a une partie de notre public qui croit qu'on sait tout faire.

[…] il y a des publics qui me voient comme compétente, mais c'est juste dans le domaine des suivis dans les écoles des devoirs. Comme j'ai enseigné et que je connais pas mal de petits trucs, je pense que les parents reconnaissent qu'il y a eu une certaine avancée.

Je sais qu'il y a pas mal d'enfants qui m'ont trouvée très sévère et stressante. Mais quand je vois que je dois déposer un ordre, je le fais. Tout en restant, c'est ce que je crois, très cool, comme disent les jeunes […] Mais je sais que je suis vue comme sévère. C'est ou bien j'affronte trop, ou bien ce sont les enfants qui ne veulent pas ça. Mais il faut savoir jongler avec ça.

Mais le professionnalisme passe aussi par la gestion des échecs du travail. La remise en question du travail et son amélioration est, il me semble, une preuve d'engagement sincère. Dans le cas de Marie, il y a échec de la mission de la remise sur les rails lorsque le jeune s'écarte tout de même du chemin, malgré son intervention auprès de lui. Néanmoins, elle le gère intérieurement dans la réflexion sur son travail avec lui. A défaut d'une maitrise externe, elle maitrise ce qu'elle peut en interne. Afin d'éviter que la relation entretenue ne se rompt, l'éducateur a tout intérêt à laisser revenir de lui-même le sujet en décrochage.

Mais, malheureusement, il y a des jeunes qu'on accompagne jusque 12, 13,14 ans et après tu vois qu'ils ont dévié. Et là tu te poses la question « est-ce que j'aurais dû faire mieux ? ». Mais la réponse est qu'on ne peut pas faire tout, non plus. On peut faire quelque chose ici, dans le bureau, mais ce qui se passe après…ce n'est pas qu'on n'est pas responsable mais on ne sait pas gérer ça.[…]Et là, ça fait un petit mal. Tu évalues ton travail, tu fais un petit recul. Mais après, tu te dis « voilà, j'ai fais ce que je pouvais faire ». Après, on essaye de voir ce qui peut marcher.[…]Mais des fois, il faut voir de l'autre côté du trottoir. Et là, on laisse faire. Ca ne sert à rien de foncer, car, des fois, après une année ou quelques mois, il peut revenir. Donc là, c'est peut-être le revers de notre métier. On n'atteint pas toujours des résultats satisfaisants.[…]Notre travail c'est de remettre sur les rails et aiguiller.

J'ai énoncé, précédemment, que la manière dont l'éducateur va concevoir son identité, va influencer sur sa manière d'être avec les autres. Marie est rwandaise, et donc fait partie de la communauté noire. Cette identité est une identité « innée » de par ses attributs. Cependant, elle a acquis une autre identité, celle de citoyenne belge de par son parcours de vie. La Belgique comme pays d'accueil face à une éventuelle fuite du pays d'origine (à cause des événements génocidaires). Un pays d'accueil qui propose une certaine stabilité, face à un pays d'origine fragile de par son histoire. Et enfin, un pays d'accueil qui offre un épanouissement. Mais le plus important est cette reconnaissance dans la société. Pour Marie, afin de limiter les occasions de perdre cette reconnaissance, il a été important d'être active afin de conserver sa place et cette reconnaissance. L'expérience de l'immigration a conféré à Marie le statut de primo-arrivant. Dès lors, une proximité expérientielle s'est installée entre l'éducateur et le public dont la génération a connu le même parcours de vie. En tant que personne ressource, cette proximité expérientielle apporte une certaine confiance et reconnaissance au sein de la relation et contribue à la construction d'un capital social pour l'éducateur.

Néanmoins, bien que faisant partie d'une communauté présente dans le quartier, l'éducateur de rue peut faire le choix de garder une distance professionnelle avec celle-ci, en s'éloignant des habitus attachés à cette communauté et en clarifiant le cadre normatif auquel il est tenu. Marie conçoit « être éducateur de rue » comme quelqu'un devant faire preuve de professionnalisme plutôt que de communautarisme. C'est également une manière, pour l'éducateur, de se protéger d'un envahissement communautaire.

Ici, je me sens plus rwandaise, par mes racines, aussi par tout ce que j'ai du Rwanda. Mais je me vois aussi dans cette communauté belge, qui m'a accueilli et qui m'a permis de me stabiliser aussi, un certain épanouissement, surtout coté psychologique et psychique. Je reconnais, je veux tout faire pour me maintenir dans la communauté.

C'est pourquoi dans le milieu communautaire noire, je n'ai pas beaucoup de…je mets des distances. Je suis là pour la profession, je ne suis pas là pour les communautés. Si je dois les orienter quelque part, si je dois les aider, je le fais, je les oriente, et puis ça en reste là. […]Mais moi je leur dit « ici, je travaille pour la commune et pas pour la communauté des africains noirs ».

[…]Là par contre, avec les africains, j'ai dû travailler plus sur leur vision de mon travail, plus que chez les maghrébins.[…] Là j'ai dû travailler là-dessus pour leur dire qu'ici on est en Belgique et pas au Rwanda. Il y a des règles. Ce n'est pas parce que je travaille pour la commune que je peux aller chez le Bourgmestre.[…] ce n'est pas parce que je suis noire, de leur communauté, qu'à 10h je dois être là pour eux, 20h je dois être là pour eux. Quand je donne des rendez-vous à 15h30 c'est 15h30. Ici, il faut respecter les heures et ce n'est pas parce qu'on est africain qu'il ne faut pas respecter les horaires.

Beaucoup avec les primo-arrivants. Beaucoup de personnes orientent les primo-arrivants. De un, il y en a qui me connaisse car je venais d'arriver. Il y en a, au fur et à mesure qu'on parle avec les gens, qui savent que moi j'ai connu la même chose, que mes enfants ont connus plus ou moins le même parcours que leurs enfants.[…] Ce n'est pas vraiment des affinités, parce que je reste toujours professionnelle. Mais je pense qu'il y a plus une relation de confiance qui s'installe et puis une relation où on sait vers qui aller avant de chipoter un peu de gauche à droite parce qu'ils savent que je peux donner l'information.

Lorsque l'éducateur appartient à une autre communauté que celle qui est majoritaire dans le quartier, cela peut être un avantage mais aussi un désavantage « temporaire » dans sa relation avec les membres de son public. En effet, c'est un désavantage « temporaire » dans le sens où l'éducateur doit apprendre, au fil de son travail, les codes

qui régissent la communauté dont fait partie des membres de son public. Cette adaptation culturelle est décisive surtout pour la phase d'intégration du milieu, afin d'augmenter les chances de contact avec les sujets. Par cela, la difficulté est neutralisée. Cependant, cette différence culturelle est un avantage dans le sens où l'éducateur amène un regard neuf sur la manière de gérer une situation, ainsi qu'une autre compréhension de celle-ci. Elle permet donc d'ouvrir la communauté vers une nouvelle conception d'une même réalité. De plus, cette différence culturelle est une occasion offerte par l'éducateur de défier le phénomène de « tribunal social » qui agit dans la communauté, comme dit Belhaloumi, et qui freine certains membres dans leur volonté d'exprimer leurs soucis. Marie en a fait l'expérience avec une femme de la communauté maghrébine.

Je trouve que (la différence culturelle) *c'est une richesse où même les réactions des gens peuvent être différentes en fonction de leur culture.[…] Parce que je peux creuser pourquoi elle a réagit comme ça.[…] Cette multi culturalité, ça donne à réfléchir. Et ça montre, que, face à un même problème, on peut réagir différemment et qu'on peut tout de même surmonter ce problème. On peut trouver des solutions différentes.*

[…] la maman marocaine m'a dit qu'elle préférait me dire tous ses problèmes plutôt que de les ramener chez quelqu'un de sa communauté. Parce que parfois je leur dis, « faites vous aider par quelqu'un qui comprend plus, quand on n'est pas là ». Mais après, tu comprends que la personne ne peut pas subir cette frustration de la communauté. Là, c'est elle-même qui m'a ouvert les yeux que des fois, que en communauté, il y a des choses qu'on évite pour ne pas vivre des frustrations, ne pas subir les regards.

Les neutralisations des difficultés que rencontre l'éducateur, sont autant d'éléments qui se rajouteront dans le capital expérientiel de ce dernier. Le travailleur de rue peut cumuler des statuts qui, lorsqu'ils sont éloignés des statuts des membres, peuvent poser problème dans la phase de prise de contact avec le public, mais également dans son rapport avec les collègues. Ces « difficultés identitaires », Marie les a neutralisées par sa volonté et l'affirmation de sa place dans le service. C'est également de cette manière qu'elle s'est intégrée dans la société, après avoir quitté le Rwanda. C'est une véritable « transposition méthodologique » qu'elle a effectué. Cependant, selon moi, elle a davantage utilisé ses statuts pour effectuer un mouvement d'ouverture dans ce qui était établi (un quartier, un service et une communauté fermés). En effet, Marie a apporté de la nouveauté : par son statut de femme, elle a permis d'ouvrir le service qui était généralement masculin ; par son statut de femme âgée, elle a fréquenté un milieu de

jeune ; par son statut de femme subsaharienne, elle a infiltré la communauté maghrébine en apprenant les codes sociaux du groupe ; et enfin, par son statut de non habitant du quartier, elle a réussi à apporter un regard extérieur dans le milieu tout en arrivant à faire partie du décor grâce au flânage. Cette technique constitue une prise de contact informelle en vue d'une reconnaissance par le public. Néanmoins, même si l'éducateur doit s'adapter culturellement au public dont il s'occupe, il est important qu'il ne renie pas sa propre culture qui fait son identité. Pour pouvoir se conserver (en maintenant son rôle) et entretenir la relation via la création d'un stock commun de connaissance, l'éducateur doit effectuer un « dosage culturel ». C'est pourquoi, lors de l'investissement du milieu, il doit conserver son altérité (capital culturel inné) et appréhender la culture de l'autre (capital culturel acquis). En faisant cela, l'éducateur effectue une double ouverture : il ouvre sa bulle culturelle et il ouvre la bulle culturelle du public.

[…] (difficultés) *déjà en tant que femme dans un service qui n'utilise que des hommes ; en tant que femme âgée dans un milieu où tu dois n'être qu'en contact qu'avec des jeunes. En tant que femme ne venait pas de Bruxelles, c'était supposé que je ne maitrise pas vraiment les problèmes du milieu.[…] Et en tant que femme africaine, enfin subsaharienne, qui débarque avec une population carrément d'origine maghrébine.[…] il fallait que je prenne mes marques, et puis, que je vois comment fonctionner, comment approcher les gens. J'ai dû vraiment puiser dans moi-même.*

Côté professionnel là j'ai eu pas mal de soucis, mais là c'est plus côté pas public, mais plutôt collègue, sur ma façon de gérer les choses. J'avais ma façon de gérer les choses justement parce que j'avais déjà mon passé assez mouvementé, par les violences que j'avais vécues. Mon côté femme aussi qui a joué là-dedans. Parce que les femmes n'ont pas la même façon d'aborder…voilà. Et puis, mon côté aussi de défier les circonstances. Donc, il fallait aussi défier tout ce qui est obstacle avec qui j'étais vraiment motivée à m'intégrer….à être autrement.

Mais c'est vrai qu'à certains moment, c'est comme un peu…il y a des gens qui pensent que j'habite dans le quartier, tout simplement parce qu'ils me voient tout le temps. On est tout le temps dans la rue, on connait les enfants qui ont maintenant 18 ans, que je connais depuis qu'ils ont 11 ans.

Moi je préfère des éducateurs qui viennent d'un autre quartier. […]Parce que des fois tu es pris en otage par des gens qui t'ont vu grandir et avec lesquels tu as grandi. C'est le côté négatif. D'un autre côté, il y a un petit côté positif. On connait toutes les subtilités, toutes celles qui sont cachées derrière les réactions des gens.

Il y a beaucoup de chose qui font partie de nous même. Mais il faut s'adapter à la vie ici. Mais il y a des trucs qu'on ne peut pas changer, qui tiennent toujours à nous en tant

que communauté qui viennent d'ailleurs. Garder ses trucs mais respecter ce qui vient d'ailleurs. On peut se cramponner à ses trucs à soi mais je trouve que c'est bien aussi de s'ouvrir à la culture des autres pour la découvrir.

L'éducateur peut appartenir à une autre communauté, il est possible qu'il fasse aussi l'objet de la stigmatisation ou d'actes raciste tout comme son public. L'éducateur est alors un compagnon de misère qui est là pour tirer vers le haut ceux qui partagent le même phénomène. A ce moment, son statut de professionnel est masqué par son statut d' « étranger ». Cependant, cela ne change pas sa mission de fournir un discours permettant aux sujet d'avancer dans la vie. Marie a bien conscience qu'il y a une stigmatisation qui a lieu sur certaines communautés, dont celle dont elle fait partie. Ses expériences de vie lui ont permis de concevoir le phénomène sous un autre angle et c'est ce qu'elle tente de transmettre aux jeunes qui usent trop facilement de cet argument pour expliquer un échec. Utiliser des ressources que chacun maitrise pour défier les choses qui sont difficilement maitrisables. En somme, elle préconise de valoriser le « faire » au lieu du « être » (davantage affirmer ses compétences que sa nationalité). L'éducateur peut faire face à la stigmatisation en la défiant ou en la laissant l'envahir. Marie a préféré, rester active dans son installation dans la société d'accueil afin de limiter les occasions à ce phénomène de freiner son épanouissement. C'est en maitrisant sa vie, son travail qu'elle a trouvé sa source de motivation.

La stigmatisation est là de profiteur et est entretenue par cette population qui vit effectivement dans l'assistanat. […]Au lieu de vivre cette stigmatisation, je vais faire tout mon possible pour me prendre en main et pour intégrer mes enfants dans la même voie. […] Je dis aux membres de mon public qu'il faut le moins possible donné l'occasion de vivre le racisme et la stigmatisation. J'essaye de le partager avec toutes les personnes qui veulent partager ça avec moi. Pour montrer que j'ai eu le même parcours.

Parce que quand on arrive ici en tant que réfugié, immigré, demandeur d'asile ou bien demandeur de régulation, ici il y a moyen de vivre. J'ai repris ma vie à moi, et ça m'a motivé à voir comment j'ai gérer les choses, comment gérer les problèmes, comment approcher le public, quel public je peux approcher…et voilà. C'est plus dû à mon parcours personnel qu'à mes capacités professionnelles.

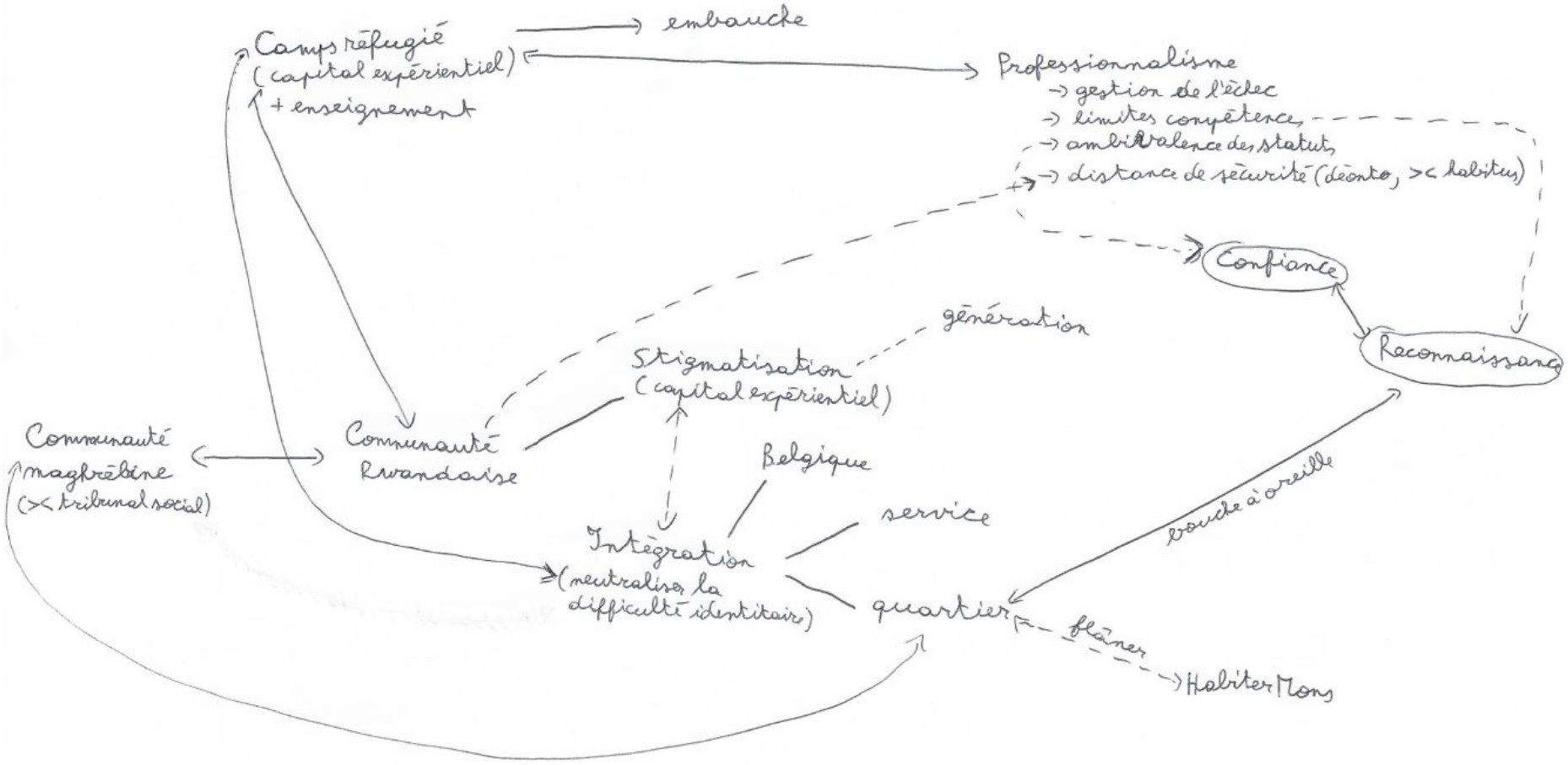
Quand ils parlent du racisme, il y a machin machin machin des étrangers…et moi je dis « hé, je suis là » et ils disent « oui mais.. » et je dis » non, il n'y a pas de mais ». Moi je leur dit que je fais partie de la minorité visible, donc je suis la première visible, malgré

tout ce que vous connaissez sur moi. Oubliez ça. Je sais que je suis étrangère dans un Etat, je travaille pour la commune mais ça n'enlève pas ma propre identité.

Et moi ça me met mal à l'aise qu'on stigmatise comme ça. Tout en sachant que ce n'est pas à sens unique. On a des préjugés des deux côtés.[…] Je précise, que personne ne peux vivre le racisme mieux que moi, mais ce n'est pas à sens unique. Et ça, mon public le sait. […] A force de leur répéter ça, ils comprennent. Dans les communautés, il faut oser pointer le problème et ce côté de vouloir avoir raison.[…] La stigmatisation n'est pas à sens unique. On cherche la facilité.[…] Comme je travaille avec les marocains, je leur explique que par l'histoire, les noirs et les arabes ont des soucis. Il faut dépasser tous ces problèmes. Ce sont des excuses trop faciles. Il faut utiliser les ressources qu'on a chez soi. Et moi je suis là pour appuyer.[…] Les enfants qui viennent ici, je leurs dit qu'ils ont déjà un bagage, c'est la langue française. C'est un atout. […] ce sont les compétences qui vont défendre les enfants et pas la nationalité.

Je peux résumer la situation de Marie, par le fait que son capitale expérientiel (les camps de réfugié et l'enseignement) constitue la base de sa vision de sa conception de la vie et influence grandement sa manière de gérer les situations dans son travail. Ce capital a joué dans lors de son embauche pour le poste mais surtout a forgé son professionnalisme dans ses relations avec le public. Sa volonté d'agir pour s'épanouir et s'intégrer dans la société d'accueil, et non pas alimenter l'assistanat, elle essaye de la transmettre aux jeunes qu'elle suit. Je constate aussi que, malgré son appartenance à la communauté noire, Marie veut se détacher de tout favoritisme (via les refus polis à certaines invitations) et envahissement communautaires. Finalement, l'éducateur de rue, même s'il peut être « défavorisé » par différents statuts au lors de la phase de prise de contact avec le public ou dans le service (femme âgée noire et n'habitant pas le quartier), Marie a démontré que la volonté, la détermination de s'intégrer et de relativiser les situations (notamment avec la stigmatisation) peuvent vaincre les obstacles. D'ailleurs, elle conseille son public de profiter au maximum des atouts qu'ils ont en leur possession afin d'avancer dans la vie (favoriser le « faire » plutôt que le « être »).

MARIE


Camps réfugié
(capital expérientiel)
+ enseignement
embauche
Professionnalisme
→ gestion de l'éclec
→ limites compétence
→ ambivalence des statuts
→ distance de sécurité (déonto, >< habitus)
Confiance
Reconnaissance
génération
Stigmatisation
(capital expérientiel)
Communauté
maghrébine
(>< tribunal social)
Communauté
Rwandaise
Belgique
service
Intégration
(neutraliser la
difficulté identitaire)
quartier
route à oreille
flâner
Habiter Mons

4.5 Analyse transversale des entretiens

Il est temps, à présent, de croiser les entretiens entre eux et repérer les différentes catégories qui ont été soulevées le plus fréquemment par les interviewés. Je l'ai présenté de la manière suivante : des catégories correspondant à la chronologie du travail de rue (un fil conducteur, en somme), auxquelles sont reliées d'autres catégories intervenant à plusieurs reprises au fil du travail d'éducateur de rue.

Tout d'abord, dans chaque entretien, les éducateurs ont énoncé des arguments différents qui ont joué lors de la phase d'embauche pour le poste d'éducateur de rue dans un quartier de Forest ou d'Anderlecht. Le premier argument est le « capital expérientiel professionnel ». En effet, cette ressource professionnelle constitue un bagage technique valorisant, lors de la phase d'embauche, pour l'éducateur. Par ses expériences professionnelles antérieures, l'éducateur de rue est en possession d'acquis qui seront mobilisables et qui pourront être partagé avec les membres du public au fil de la construction de la relation. Selon les expériences (professionnelles ou de vie) antérieures de l'éducateur, l'embauche de ce dernier est une occasion d'amener un regard neuf dans le milieu « fermé » du quartier. Par exemple, pour Marie, c'est entre autres sa vision de la réalité, influencée par son expérience dans les camps de réfugiés et dans l'enseignement, qui lui a ouvert les portes du service. Quant à Salim, l'apport d'un projet créatif (les ateliers d'écriture de chansons rap) lui a permis l'accès au poste d'éducateur. Cependant, d'autres arguments peuvent rentrer en compte lors de l'embauche de l'éducateur de rue. En effet, à ce moment de la chronologie du travail de rue, le statut d' « habitant » ou d' « ancien habitant » du quartier peut être une ressource donnant l'accès au poste d'éducateur. Ce fut le cas de Bilal qui a accédé au poste par, ce que l'on appelle communément, le « pistonnage ». En effet, c'est son « capital social », comprenant des membres influents dans le milieu professionnel, qui a joué. Un autre argument est celui de l'appartenance ethnique de l'éducateur. Néanmoins, cet argument est parfois perçu par certains éducateurs (par exemple, Bilal) comme étant la réelle motivation de la Région à placer des éducateurs de rue dans les quartiers « sensibles » de Bruxelles. Cette motivation porte le nom de « la politique des grands-frères » qui consiste à mettre des éducateurs de la même communauté ethnique que le public avec qui il travaille, en supposant que cela va garantir une meilleure intégration de l'éducateur dans le quartier et une meilleure compréhension des éventuels problèmes soumis.

La seconde catégorie est celle de la prise de contact avec les membres du quartier. Cette phase d'initialisation de la relation se situe après la phase d'observation que mentionne le *Guide international sur la méthodologie du travail de rue* (2008). Les éducateurs vont également user de leurs ressources pour approcher et se faire approcher par les membres du quartier pour, au final, neutraliser la méfiance due à l'intrusion de l'éducateur. Le premier élément qui intervient dans cette phase, est le capital social de l'éducateur. Ce capital est lié au statut d' « habitant » ou « ancien habitant » du quartier. Cependant, il n'est pas nécessaire de vivre ou d'avoir vécu dans le quartier pour avoir un capital social comprenant des membres du quartier. Avoir des connaissances installées dans le quartier est également envisageable. Néanmoins, le statut d' « enfant du quartier » est une ressource, un atout. En effet, ce capital social comprend des membres influents du quartier qui peuvent jouer le rôle de « personnes relais », afin de mettre en contact l'éducateur et les sujets. Ces personnes relais, par leur notoriété au sein du quartier, pourront aider l'éducateur à acquérir la confiance du public, condition nécessaire pour construire une relation professionnelle stable. Cependant, c'est à l'éducateur de maintenir cette confiance et installer une relation basée sur le respect mutuel. Il est intéressant de noter l'ambiguïté qui s'installe entre deux statuts que peut porter, conjointement, l'éducateur de rue : celui d' « habitant » et celui de « travailleur ». Selon la phase dans laquelle se situe l'éducateur, il peut activer le premier statut ou l'autre. Dans cette situation, lors de la phase d'initialisation de la relation, le statut d' « habitant » est une ressource pour approcher le public et obtenir, ainsi, leur confiance, tandis que le statut de « travailleur » suscite davantage de méfiance à ce stade de la relation. Une fois la relation établie, le statut de « professionnel » peut être mobilisé pour prendre distance (dans le sens de marquer la limite, de se protéger) : soit afin d'éviter d'être envahi par les sollicitations non pertinentes (par exemple, dans le cas de Marie, s'imaginer que l'éducateur peut aller parler au Bourgmestre) ou favorisant une communauté par rapport à une autre ; soit afin d'éviter les dérives (par exemple, trop de familiarité ou contre les illusions du public sur le champ de compétence). Une fois que le contact est établi et qu'il a accès à la demande du sujet (demande au niveau administratif, affectif-familial, scolaire, etc.), Bilal use de ce statut de professionnel afin de faire comprendre au sujet les limites de son travail (il travaille dans un cadre normé).

Le deuxième élément intervenant dans la phase de prise de contact est le genre et l'âge de l'éducateur de rue. Il apparaît que la variable « sexe » combinée à la variable « âge » constitue une ambivalence dans le travail de rue. Au début de la relation, une proximité générationnelle avec le public est un atout pour établir un premier contact. Néanmoins, avec un public jeune issu d'une communauté ethnique prônant le respect des aînés (la communauté maghrébine, par exemple), cette proximité générationnelle constitue un obstacle pour une jeune éducatrice de rue. Le manque de respect ou ne pas être pris au sérieux sont des obstacles à neutraliser, afin de pouvoir bien construire la relation. De la même manière, l'éducatrice de rue, partageant la même appartenance ethnique que son public, peut brouiller la frontière entre le « eux » et le « nous » afin de ne pas se laisser piéger par les normes culturel du groupe régissant le statut de « jeune femme ». Ce fût le cas pour Sabria envers le public jeune et le public de femme. Cependant, afin de neutraliser cette difficulté, l'éducateur de rue doit faire preuve d'autorité envers ce public en fixant les limites de la relation. A l'inverse, une éducatrice de rue plus âgée que son public peut asseoir son autorité, mais également démontrer son côté décontracté (via l'humour, par exemple) afin de rendre la relation plus souple. Marie est dans cette situation là. Dès lors, mener son bateau de la manière dont l'individu le veut, est une question juste milieu à trouver.

Le troisième élément qui intervient dans la phase de prise de contact est l'appartenance ethnique. En effet, l'éducateur peut également, en fonction des caractéristiques des membres du quartier, faire jouer son capital culturel. Posséder un stock de connaissances des « habitus » (au niveau du langage, des comportements et du style de vie) d'une communauté ethnique est un atout pour l'éducateur. Ces connaissances vont lui faire augmenter ses chances d'insertion dans le quartier et d'acquisition de la confiance du public. Sabria et Bilal vont tous les deux mobiliser leurs connaissances en la matière afin d'approcher le public avec lequel ils vont travailler. Marie, travaillant aussi avec un public maghrébin, a dû apprendre, sur le tas, les manières de faire de cette communauté. Néanmoins, cette proximité « culturelle » (dans le sens où l'éducateur partage la même communauté ethnique que le public) peut constituer, également, une ambivalence. En effet, d'une part, elle appuie le cliché porté par la « politique des grands-frères ». D'autre part, elle peut aussi « aveugler » l'éducateur, s'il ne sait prendre une distance critique propice à l'apport d'un regard objectif et de richesses.

La troisième catégorie est celle de l'entretien de la relation. Dans cette phase, l'éducateur va consolider ses liens avec le public (conserver sa confiance) au travers de divers moyens, dans le but d'atteindre les objectifs qu'il s'est fixés (ses objectifs doivent entrer en résonnance avec les objectifs fixés par la Région et le service de prévention de la Commune). Comme je l'ai évoqué précédemment, l'appartenance ethnique est une ressource que l'éducateur peut mobiliser, non seulement pour établir la relation, mais également afin de la maintenir. En effet, le partage d'un même « stock de connaissances culturelles » permet à l'éducateur d'avoir une meilleure compréhension des situations dans lesquelles les membres du public se situent. Néanmoins, un éducateur dépourvu de cet atout, n'est pas en reste. L'avance peut être comblée en apprenant les codes de la communauté. C'est une manière, pour l'éducateur, de montrer au public la sincérité de son action auprès de lui, et également, d'effectuer une ouverture dans le chef de l'éducateur (il s'ouvre à une autre culture). Marie, bien qu'appartenant à la communauté noire et travaillant aussi avec la communauté maghrébine du quartier, a dû apprendre les codes langagiers et comportementaux de cette communauté afin de saisir les subtilités des réactions et, ainsi, fournir un service adapté aux sujets. De plus, selon l'appartenance ethnique de l'éducateur et du public, il se peut qu'ils aient en commun l'expérience de la stigmatisation. C'est dans cette optique que la notion de « partage d'expérience » prend tout son sens. Comme le suggère le *Guide international sur la méthodologie du travail de rue*, le partage de cette ressource expérientielle entre en accord avec la mission de l'éducateur qui est de transmettre aux sujets un discours émancipateur contre les discours stigmatisants formulés à leur encontre. Dans ce cas, l'éducateur se positionne davantage en tant que « compagnon de misère » aux côtés des sujets stigmatisés. La manière dont les éducateurs ont géré personnellement la stigmatisation, va orienter leurs propos. Le message fourni est orienté soit vers la reproduction du clivage entre le « eux et le nous » (qui constitue une catégorie), soit vers le dépassement de ce clivage. Les discours émancipateurs peuvent être portés au travers des activités proposées par l'éducateur. Je peux constater que Marie, Salim et Sabria ont tous fait l'expérience de la stigmatisation mais valorisent davantage l'action (la recherche de job, l'écriture d'une chanson rap, le développement des potentiels de chacun) comme moyen de dépassement du phénomène, ou du moins d'évitement des pièges engendrés par le phénomène (tels que le manque de confiance et de reconnaissance). Bilal, quant à lui, considère ce phénomène davantage comme une fatalité et fait ressortir de ses propos une expérience personnelle plus compliquée vis-à-

vis de la stigmatisation. Dès lors, la manière dont le discours est reçu et intégré par le public, peut contribuer à renforcer les liens de confiance entre l'éducateur et les sujets.

Un élément peut constituer une ambiguïté lors de l'entretien de la relation : le statut d' « habitant » ou d' « ancien habitant » du quartier. Comme je l'ai évoqué précédemment, ce statut, porté conjointement avec celui de « professionnel », rend ambigüe la position de l'éducateur de rue. Afin de se protéger contre certaines demandes des sujets (demandes dépassant le cadre d'action de l'éducateur, par exemple), l'éducateur peut activer son statut de « travailleur social » afin de rappeler au sujet les limites de ses compétences. Cependant, la relation s'entretient via un partage de divers moments dans et hors des heures de travail. Pour les éducateurs habitant dans le quartier où ils travaillent, les occasions de maintenir le lien sont plus nombreuses que pour les éducateurs qui n'y habitent pas. Néanmoins, ce n'est pas seulement la quantité de temps passé ensemble, mais aussi sa qualité qui fortifie la relation ainsi créée. Marie, par exemple, bien qu'habitant à Mons et devant prendre le train pour rentrer, n'hésite pas à consacrer son temps, sur le chemin de la gare, pour discuter avec les sujets qui l'interpellent (au point que les sujets pensent qu'elle habite le quartier).

Les activités, partagées entre l'éducateur et les membres du quartier, sont une part importante du travail de rue. C'est à travers ces activités que la relation se développe et a l'occasion de se renforcer. Les activités partagées peuvent être de plusieurs types : à l'initiative de l'éducateur (l'offre) ou des sujets (la demande) ; récréatives (ayant pour seul but d'occuper les sujets) ou créatives (ayant pour but d'amener les sujets à produire quelque chose d'utile (une œuvre artistique ou un sentiment de citoyenneté par exemple)) ; à court terme ou à long terme. L'éducateur peut doser les activités afin de contenter les deux parties (celle de l'éducateur et celle du public). Néanmoins, selon la phase dans laquelle l'éducateur se situe, le dosage ne sera pas le même. En effet, au début de la relation, l'éducateur va accéder à la demande des jeunes (ils sont davantage tournés vers les satisfactions immédiates) afin de s'intégrer davantage et d'acquérir leur confiance. Mais au fur et à mesure des expériences (juger les activités qui valent la peine d'être réalisées et celles qui posent problèmes), l'éducateur va, petit à petit, amener son offre d'activité afin d'orienter son travail vers les objectifs fixés. Dès lors, l'offre de l'éducateur peut rencontrer la demande du public et concilier les deux, si c'est possible. C'est un moyen, pour l'éducateur, d' « entendre la demande des jeunes » (s'ouvrir à leur demande), ce qui permet de conserver la confiance de ce public. Le choix des activités que l'éducateur va proposer à son public, peut être influencé par son

« capital d'expérience professionnelle ». En effet, comme je l'ai évoqué précédemment, cette ressource que possède l'éducateur peut être transmise aux membres du quartier. C'est également une manière de partager des savoir-faire (et des savoir-être) et, de ce fait, d'entretenir la relation. De cette manière, Salim a privilégié l'écriture de chansons rap afin d'interpeller les jeunes et de leur offrir un moyen de « pouvoir se dire ». Grâce à l'écriture, les jeunes sont en mesure de créer une œuvre, en réaction au désœuvrement dont ils faisaient l'objet. Ce canal d'expression permet également une ouverture vers la communauté des artistes, dont Salim se sent appartenir. Mais ce canal permet aussi d'extérioriser leur création, de la faire reconnaître par l'extérieur, au travers des concerts donnés et médiatisés via une chaine TV locale ainsi que via une Web TV. La confiance et l'estime que les jeunes gagnent en eux, leurs permettent de s'épanouir dans un projet.
Il faut savoir que les activités sont réalisées dans l'intérêt du public, mais aussi de l'éducateur. Les intérêts que peut tirer ce dernier, est celui de pouvoir partager un « stock de connaissances commun » avec son public (des expériences de vie collective), ou encore celui de préserver, à tout prix, la relation avec les sujets. L'intérêt que tire le public des activités réalisées, est aussi celui de pouvoir partager des expériences collectives avec les membres du quartier et de mieux les connaître. Mais il est également celui de pouvoir s'épanouir en fonction de l'attente qu'ils ont en l'intervention de l'éducateur de rue (une aide à l'épanouissement dans la vie, la résolution d'un problème quelconque, etc.). C'est également en vertu de l'intérêt (soit celui du sujet, soit celui de l'éducateur) que les décisions seront prises, par l'éducateur, au sein de la relation. Bilal tente, au maximum, d'agir toujours dans l'intérêt du jeune (même si cela demande de parler aux parents) lorsqu'il est confronté à une situation sensible. Une ambiguïté est à remarquer dans cette phase d'entretien de la relation. En effet, le paradoxe de cette phase est que l'éducateur, en tant que « personne de référence, doit arriver à « fidéliser le public », et dans le même temps, il doit permettre aux jeunes de gagner de l'autonomie. Cela est possible en dosant les interventions de l'éducateur, tout en restant disponible pour le sujet. De même, il peut inviter les jeunes à prendre des initiatives (en entendant leurs demandes). Par exemple, les jeunes dont Salim s'occupe, proposent eux-mêmes les sujets des chansons rap qu'ils aimeraient écrire. D'ailleurs, ils écrivent même chez eux, sans attendre les séances collectives. C'est aussi une manière, pour l'éducateur, de reconnaître la responsabilisation des jeunes. Et à l'inverse, c'est pour eux de démontrer à l'éducateur leurs acquis et leurs potentiels.

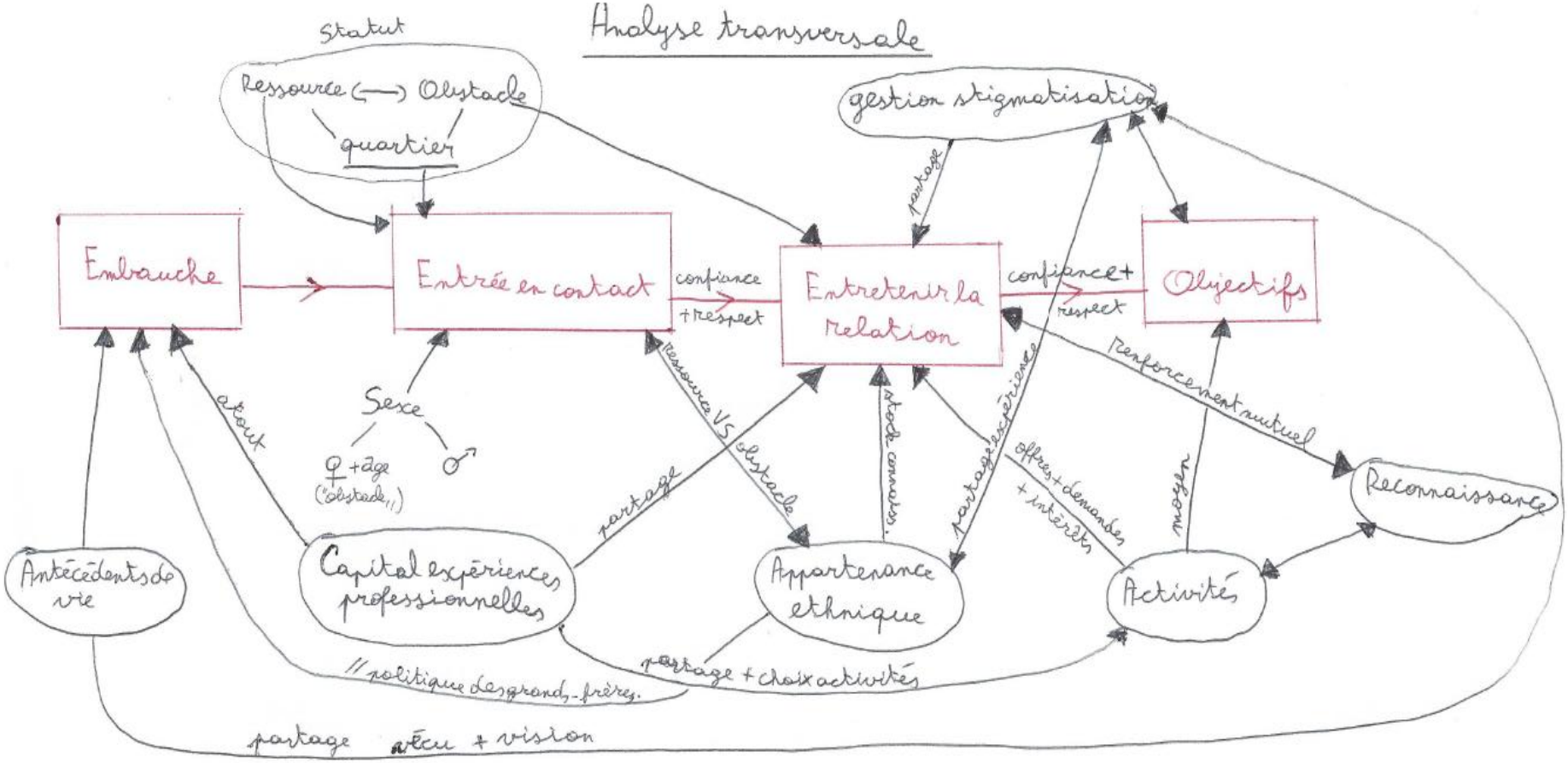
La catégorie de « reconnaissance » est liée à cette phase d'entretien de la relation, par le fait qu'elle influence et est influencée par la qualité de la relation construite. En effet, lorsque la relation est entretenue et la confiance établie entre les protagonistes, la reconnaissance est, d'une certaine manière, la preuve de la bonne qualité de la relation. A l'inverse, les marques de reconnaissance contribuent à consolider la relation. Il y a la reconnaissance de l'éducateur et la reconnaissance du jeune. La reconnaissance de l'éducateur de rue se manifeste au travers de divers actes : en continuant de flâner dans le quartier pour afficher sa disponibilité ; en discutant avec les membres de son public en dehors de toute entrevue ; en participant à des événements familiaux ou amicaux avec les sujets ; en étant disponible en dehors des heures de travail, etc. Salim, par exemple, ne néglige pas de « serrer les pinces » des jeunes pour entretenir la relation et prouver la cohérence de son travail (celui de s'intéresser réellement à ses sujets). C'est une condition nécessaire mais non suffisante pour entretenir la relation. La reconnaissance du public peut se manifester, par exemple, par un sourire, un succès (succès d'une activité ou d'un projet), un café partagé sont autant de marques symboliques de reconnaissance et consolident la relation entre les protagonistes.

Finalement, la quatrième catégorie est celle des « objectifs ». Comme je l'ai énoncé précédemment, les moyens mobilisés durant la phase d'entretien de la relation, justifient leurs existences par la volonté d'atteindre les objectifs fixés par la Région (des objectifs généraux, comme par exemple prévenir la délinquance) et par les services de préventions des Communes (des objectifs adaptés aux situations des différents quartiers). Un objectif est revenu dans tous les entretiens: être la « personne de référence » pour les membres du public. Cependant, ce statut est à la fois le statut de fin (un des objectifs recherchés est de conserver ce statut « professionnel ») et le statut de départ (celui sous lequel l'éducateur se présente et justifie son rôle). Dès lors, l'éducateur « habitant » ou « ayant habité » dans le quartier doit marquer la différence de statut. Ce statut de « personne de référence » est différent selon le public auquel l'éducateur de rue s'adresse. En effet, pour un public jeune, l'éducateur de rue, issu du quartier et/ou partageant la même appartenance ethnique, est une personne de référence (à côté de celle représentée par les parents, les professeurs, etc.). Elle représente davantage un modèle de réussite (une réussite dans le parcours de vie) en tant qu'agent de socialisation extérieur à la sphère familiale et scolaire, un exemple à suivre pour

sortir de la rue et du quartier. Il est aussi, en accord avec la mission identifiée par le *Guide international sur la méthodologie du travail de rue* (2008), un exemple pour les jeunes afin qu'ils apprennent à gérer la stigmatisation dont ils font l'objet. Dès lors, au travers des activités collectives, l'éducateur peut partager sa vision et son expérience de la stigmatisation, afin d'armer les jeunes face à ce phénomène. Pour Salim, faire sortir les jeunes de la rue où ils sont piégés, élargir leurs horizons et leur donner un moyen de « pouvoir se dire », sont autant d'objectifs à atteindre. Grâce à son expérience personnelle (dans le domaine artistique), qu'il transmet, il représente un exemple d'appartenance à une communauté ouverte et multiculturelle (la communauté artistique), pour les jeunes qu'il accompagne tout au long de leur épanouissement. Néanmoins, une ambiguïté existe dans ce travail. En effet, d'un côté l'objectif est de « faire sortir les jeunes du quartier », mais pour ce faire, l'éducateur doit « s'introduire dans l'intimité » du jeune. Le passage de l'un à l'autre s'effectue par la mise en confiance du sujet au fil de la relation. Bilal démontre bien, dans son discours, ce mouvement d' « infiltration du secret (ce que le sujet attend réellement de l'intervention de l'éducateur) », au début de la relation, et celui de lâcher petit à petit la prise, afin d'autonomiser le sujet. Marie se situe aussi dans cette optique, en cernant les demandes des sujets au travers des signaux qu'ils envoient ainsi qu'en s'intéressant à leurs biographies. En les invitant à exploiter leurs potentiels, Marie les amène à accéder à une certaine autonomie.

L'éducateur de rue peut être également une « personne de référence » pour un public adulte. Dans cette situation, c'est davantage une conception professionnelle du statut. En effet, il représente un travailleur de première ligne qui réoriente les sujets vers les services adéquats. Dès lors, l'objectif de l'éducateur est de répondre le mieux possible à la demande du sujet ou de le suivre jusqu'à ce qu'il acquière une certaine autonomie. Je retrouve ce mouvement d'attachement (dans le sens d'approcher) et de détachement progressif qui s'opère dans le travail de rue. Sabria considère son travail comme étant un service mis à disposition des habitants pour leurs divers besoins (par exemple, avoir une personne servant de lien entre leur monde et le monde institutionnel). Néanmoins, vis-à-vis des jeunes, tout comme Salim, elle tente de leur redonner le sentiment d'être citoyens dans leur quartier et dans la société au travers du projet de recherche de jobs.

Pour conclure, cette analyse transversale met au jour plusieurs éléments intéressants. Tout d'abord, tout au long de son travail, l'éducateur mobilise et partage les ressources qu'il a en sa possession (un capital professionnel, un capital social ou un capital culturel, ses expériences de vie), afin d'installer la confiance et le respect dans la relation avec les membres du quartier. Dans certaines phases, certaines ressources constituent un atout dans la relation avec les sujets, et dans d'autres, elles constituent un obstacle. Néanmoins, quelque soit l'obstacle, l'éducateur use de ses autres compétences, de connaissances, ou tout simplement de sa volonté de faire, afin de neutraliser les difficultés qui se pose à lui. Une autre ambiguïté relie les éducateurs, que j'ai interviewés, entre eux : c'est ce mouvement de rapprochement et puis de détachement progressif avec les membres du public. Le but est d'acquérir et conserver la confiance et le respect qui sont le ciment de la relation. Lors de la phase de prise de contact, c'est le rapprochement (voire l'intrusion) qui prévaut. Alors que lors de la phase d'entretien de la relation, c'est un jeu de stabilité et, parfois, de détachement dans le but de se protéger et ainsi préparer à la phase finale, qui est l'acquisition d'une certaine autonomie pour le sujet. Cette dernière est atteinte au travers des différentes activités provenant d'une combinaison entre l'offre de l'éducateur et la demande des sujets, mêlant accompagnement de la part de l'éducateur et prise d'initiatives de la part du public. Le succès de ces combinaisons réside dans les marques de reconnaissances venant de chacun des protagonistes. Un autre paradoxe existe également dans les statuts que porte l'éducateur : en particulier lorsqu'il porte conjointement celui d' « habitant » et de « professionnel ». En effet, toujours selon la phase du travail dans laquelle il se situe, l'éducateur va valoriser l'un des deux afin d'arriver à initier, maintenir ou cadrer la relation. Cependant, chez tous les éducateurs, le statut de « personne de référence » est porté par chacun, mais revêt une signification différente selon le public avec qui ils travaillent. Tout ce travail, effectué par les éducateurs de rue auprès de leurs publics, mène à un objectif commun : celui d'ouvrir le quartier et les communautés, de développer les potentialités du sujet, afin qu'il puisse s'inscrire et se reconnaitre comme citoyen dans la société.


Analyse transversale
statut
Ressource ⟷ Obstacle
quartier
gestion stigmatisation
partage
Embauche
Entrée en contact
confiance
+respect
Entretenir la relation
confiance+
respect
Objectifs
renforcement mutuel
Reconnaissance
Sexe
♀ +âge
("obstacle")
♂
atout
ressource VS obstacle
stock connais.
partage expérience
offres+demandes
+intérêts
moyen
partage
Antécédents de vie
Capital expériences professionnelles
Appartenance ethnique
Activités
// politique des grands-frères.
partage + choix activités
partage vécu + vision

4.6 Les limites

Premièrement, dans cette recherche, j'ai pris en considération les discours des éducateurs de rue. Néanmoins, il aurait été intéressant d'obtenir des entretiens avec quelques membres du public sur la manière dont ils se représentent la relation avec l'éducateur de rue.

Deuxièmement, comme je l'ai fait remarquer précédemment dans la partie méthodologie, il aurait été intéressant de coupler les discours avec des observations (par exemple, lorsque les éducateurs sont en rue) afin d'illustrer davantage les relations qui ont lieu.

Troisièmement, la technique de l'entretien semi-directif amène des informations subjectives qui ne peuvent être généralisées à l'ensemble des éducateurs du pays ou même de la ville. Le travail de rue est un travail relationnel dont la gestion varie d'un éducateur à l'autre.

Et enfin quatrièmement, le sujet de la recherche étant un sujet qui demande une position méta et réflexive de la part de l'interviewé, il se peut que les informations puissent être davantage explicitées.

5. CONCLUSION :

Suite à la réalisation de cette recherche, je peux revenir sur l'hypothèse posée au départ, qui, je le rappelle, est la suivante : « un éducateur de rue, appartenant à la même communauté culturelle que celle dominant sur son lieu de travail, est plus susceptible de travailler dans les quartiers populaires multiculturels de Bruxelles. Par ce fait, il a un lien de proximité plus fort avec les jeunes ». Je peux également répondre à ma seconde hypothèse formulée, qui est la suivante : « une femme issue de l'immigration et qui est éducatrice de rue aura davantage de difficultés à acquérir une proximité relationnelle auprès des jeunes ».

Suite aux analyses individuelles de chaque entretien, et puis à l'analyse transversale réalisée, j'ai pu apporter une réponse à la problématique posée. D'une part, quelque soit sa provenance (qu'il soit enfant du quartier ou non), l'éducateur aura à faire face à la méfiance du public; soit parce qu'il est inconnu dans le milieu, soit parce qu'il endosse un nouveau statut avec un rôle nouveau au sein du quartier. Dans ce dernier cas, il doit gérer, tout au long de son travail, l'ambiguïté liée à ses statuts d' « habitant » (ou « ancien habitant ») et de « professionnel », en valorisant l'un ou l'autre, selon le moment, afin de conserver la confiance qui maintient la relation. Ce qui différencie un éducateur n'habitant pas le quartier de celui qui y habite, c'est la durée de la phase d'intégration et la durée pour se faire reconnaitre par le public. Cette dernière peut, également, prendre du temps pour celui qui habite le quartier, dû à l'ambiguïté de ses statuts. Au final, l'éducateur de rue installe, avec le sujet, une relation de confiance et de respect mutuel. D'une autre part, quelque soit l'appartenance ethnique de l'éducateur, il va mobiliser, tout au long de son travail, les ressources (sociales, professionnelles, culturelles, expérientielles) qui sont en sa possession, afin de diriger son travail vers les objectifs qui lui ont été donnés. Bien entendu, si l'éducateur possède un capital culturel propre à une des communautés établies dans le quartier, il peut user de cet atout (le partage d'un même code culturel) pour établir la relation et pour la maintenir. Cependant, même provenant d'une autre communauté, il a été démontré que le partage de l'expérience de la stigmatisation a également un effet fédérateur entre l'éducateur et les jeunes. Il est, également, apparu que si l'éducateur possède un capital social initial comprenant des personnes habitant le quartier, il sera avantagé dans le sens où ces personnes peuvent servir de « personnes relais » afin de mettre en contact et en

confiance l'éducateur et les membres du quartier. En somme, la qualité de la relation entre l'éducateur et les jeunes, est une question de « savoir maîtriser » les ambiguïtés qui peuvent apparaître dans son travail. Entendre ce que les jeunes ont à dire, tout en leur offrant des moyens d'exprimer et de développer leurs potentiels en vue d'ouvrir leur monde (celui du quartier et de la communauté) vers des perspectives extérieures, est le mot d'ordre de tout éducateur de rue, quel que soit sa provenance et son identité.

Quant à la question de la proximité relationnelle entre les jeunes et une éducatrice de rue issue de l'immigration, les analyses des entretiens ont bien démontré que c'est davantage un effet de la variable « âge » combinée avec celui du statut de femme, qui peut poser quelques difficultés au début de la relation au niveau du respect envers l'éducatrice. Cependant, afin de préserver la relation construite, cette difficulté peut être neutralisée : en dosant les marques d'autorités et les marques de décontraction ; et en posant des limites dans son travail et un cadre pour la relation. Quant à l'expérience de l'immigration, elle fait partie des ressources expérientielles mobilisables et transmissibles contribuant à fortifier la relation entre elle et les jeunes. En effet, par le partage de l'expérience de la stigmatisation et sa gestion, l'éducateur de rue offre un discours émancipateur pour contrer les discours emprisonnants de la stigmatisation, et ouvre ainsi les perspectives d'avenir des jeunes.

Finalement, je peux affirmer que la question de la « proximité relationnelle» entre l'éducateur de rue et le jeune n'est pas seulement déterminée par son appartenance ethnique (celle-ci n'est qu'un atout parmi d'autres), mais davantage sur la manière dont il va gérer les différentes ressources qu'il possède, ainsi que les différents statuts qu'il peut porter. C'est, donc, la manière dont l'éducateur va maintenir le cap de son travail, avec les outils qui sont en sa possession et avec les différentes situations qu'il va rencontrer en chemin, qui va déterminer la qualité de la relation entre lui et le jeune.

Sources bibliographiques

Littérature scientifique

ABDESSADEK M., (2012/3), *Identité et migration : le modèle des orientations identitaires*, L'Autre, Volume 13, p.306-317.

ANDREANI J.-C., CONCHON F., (2003), *Méthodes d'analyse et d'interprétation des études qualitatives : état de l'art en marketing*, Paris, pp. 26.

BELHALOUMI S., (2003), *L'expérience des éducateurs de rue rifains dans leur communauté*, Presses universitaires de Louvain, Louvain-la-Neuve, pp.79.

BESNARD P., CHERKAOUI M., LECUYER B.P., BOUDON R., (2003), *Dictionnaire de Sociologie*, Larousse-VUEF.

BLANCHET A., GOTMAN A., (1992), *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*, Nathan Université, Paris, pp.127.

CESARI LUSSO V., (2000), *L'entretien de recherche dans l'étude des processus identitaires de jeunes issus de la migration. Questions méthodologiques et épistémologiques*, in Cahier de Psychologie, n°36, Université de Neuchâtel, p. 13-26.

COUVREUR A., LEHUEDE F., (2002), *Essai de comparaison de méthodes quantitatives et qualitatives à partir d'un exemple : le passage à l'euro vécu par les consommateurs*, in Cahier de recherche, n°176, Centre de Recherche pour l'Etude et l'Observation des Conditions de vie, Département « Consommation » dirigé par Pascale HEBEL, Paris, pp.106.

DE BOEVE E., TOUSSAINT P., (2012) *La place de l'action collective dans le travail social de rue*. Bruxelles : Dynamo International, pp. 72.

FONTAINE A., (2010), *Le travail de rue dans l'univers de la rue*, in Criminologie, vol.43, n°1, p.137-153.

GIRALDI M., DE BOEVE E. (Eds.), (2008), *Guide international sur la méthodologie du travail de rue à travers le monde*, Réseau international des travailleurs sociaux de rue et Dynamo international, Bruxelles, pp.106.

GOFFMAN E., (1975), *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Paris, Edition de Minuit, pp.180.

HONNETH A., HABER S., (2008/7), *Réification, connaissance, reconnaissance : quelques malentendus*, in Esprit, p. 96-107.

LUQUE F. M., (2002/2), *Entre l'identité et l'identification : un problème complexe de la recherche sociologique dans le domaine de l'interculturalité,* in Sociétés, n°76, p. 59-70.

MAZOUZ S., (2008), *Les mots pour le dire. La qualification raciale, du terrain à l'écriture* , in FASSIN D., BENSA A., 2008, Les politiques de l'enquête, Paris, La Découverte, pp. 81-98.

MONNIER B., (2010/5), *La prévention dans la rue : les éducateurs de rue face aux nouveaux intervenants*, in Informations sociales, n°161, p. 84-92.

REA A., (2001), *Jeunes immigrés dans la cité. Protestation collective, acteurs locaux et politiques publiques*, Editions Labor, Bruxelles, pp. 176.

ROQUEJOFFRE A., (2011/2), *Les tensions entre identité ethnique et identité sociale dans les interventions des travailleurs sociaux. Immigrés originaires du sud-est asiatiques*, in Hommes & Migrations, n° 1290, p.44-54.

SAVERESSE E., SAYAD A., (2000), *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Le Seuil, coll. «Liber», 1999, in Politix Vol. 13, n°49, pp. 163-169.

SCHAUT C., VAN CAMPENHOUDT L., (1994), *Le travail de rue en Communauté française: Nature et enjeux*, Rapport de recherche pour la Fondation Roi Baudouin, Bruxelles, Facultés universitaires Saint-Louis, Centre d'Etudes sociologiques, pp. 100.

VERHOEVEN M., (2011/1), *Carrière morales et épreuves scolaires. Se construire dans un monde scolaire inéquitable*, in Education et sociétés, n°27, p.101-115.

VAN CAMPENHOUDT, L., QUIVY, R., (2001), *Introduction à l'analyse des phénomènes sociaux*, Paris, Dunod, pp. 272.

VAN CAMPENHOUDT L., QUIVY R., (2006), *Manuel de recherche en sciences sociales*, Dunod, Paris, pp.256.

Littérature grise

-BONNET G., (2003) *Les atouts de la prévention spécialisée. La relation éducative en Prévention Spécialisée*, in Les Cahiers de l'Actif, n°326/327, juillet-août, p. 151-162.

-FAURE G., *La politique des grands frères que dénonce Dati, c'était quoi ?*, mis en ligne le 07 juin 2008, URL : http://www.rue89.com/explicateur/la-politique-des-grands-freres-que-denonce-dati-cetait-quoi, consulté le 15 août 2013.

-VERMEULEN J., *L'impuissance apprise - Learned helplessness*, date de mise en ligne inconnue, URL : http://www.lepsychologue.be/psychologie/impuissance-apprise.php, consulté le 14 juillet 2013.

Référence électronique

- NEGURA, L., (2006), *L'analyse de contenu dans l'étude des représentations sociales* , *in* Sociologies [En ligne], Théories et recherches, mis en ligne le 22 octobre 2006, URL : http://sociologies.revues.org/993, consulté le 16 août 2013.

Annexes

Annexe 1 : Guide d'entretien

Questions de base :

Prénom

Age

Sexe

Commune/quartier habité

Commune/quartier de travail

Origine

Identité et expérience de terrain avec le public

1. Depuis combien de temps exercez-vous le métier d'éducateur de rue dans ce quartier ? Où avez-vous travaillé avant et avec quel public ?

2. De quelle communauté/quartier appartenez-vous ?

3. Sur quelles bases vous a-t-on embauché pour cet emploi ?

4. Comment avez-vous investi votre lieu de travail ? Avez-vous connu des difficultés/facilités quelconques ? En tant que femme, comment avez-vous connu des difficultés/facilités quelconques pour investir le terrain ?

5. Combien de temps vous a-t-il fallut pour vous intégrer dans le quartier ?

6. Quel est le public avec lequel vous travaillez, et quel est son appartenance (les cultures qui la compose)?

7. Comment voyez-vous le public auquel vous vous adressez ?

8. Comment pensez-vous que le public auquel vous vous adressez vous voit ?

9. Quels sont vos liens avec les familles/ la culture des personnes dont vous vous occupez ?

10. Si vous avez une proximité culturelle/territoriale avec votre public cible, comment la gérez-vous ? Sur une échelle de 1 à 10, comment évalueriez-vous votre proximité avec votre public cible ?

11. En cas de proximité territoriale, vous arrive-t-il de croiser hors situation de travail des membres du public auquel vous vous adressez ?

Stigmatisation et différence culturelle

12. Est-ce que le public avec lequel vous travaillez est stigmatisé selon vous (= attributs négatifs apposés sur le groupe par les autres) ? Si oui, comment la gérez-vous ?

13. Pensez-vous faire l'objet d'une stigmatisation de la part de la société ? Si oui, comment la gérez-vous ?

14. Pensez-vous la différence/proximité culturelle comme une richesse/difficulté dans votre travail ?

Rapport aux institutions

15. Comment pensez-vous que les institutions auxquels vous dépendez vous voient ?

16. Quels sont vos liens avec l(es) institution(s) auxquels vous dépendez ? Comment évaluent-ils votre travail ?

17. Quel est le rôle dont les institutions vous ont chargé ? Vous imposent-ils des directives précises ? (standards normalité société VS standards normalité communauté)

18. Comment définissez-vous votre rôle envers le public auquel vous vous adressez ?

Annexe 2 : Grille d'analyse de l'ethnicité de Mr U. Manço

	Ethnicité auto-attribuée	***Ethnicité hétéro-attribuée***
Ethnicité primordiale	Ethnicité qui m'est imposée par quelque chose de vital, sacré (ex : par ma religion)	Caractéristiques attribuées à une ethnie, qui serait dans sa nature (ex : « Eux, ils sont nés comme ça »)
Ethnicité pragmatique	Ethnicité permettant de prendre position, de s'affirmer dans la société	Une ethnie adapterait ses habitudes selon les lieux et les circonstances

Annexe 3 : Retranscription des entretiens

Entretien Salim :

1) Depuis combien de temps exercez-vous le métier d'éducateur de rue dans ce quartier ? Où avez-vous travaillé avant et avec quel public ?

Cela fait 3 ans. Depuis 3 ans, oui. Avant, j'ai travaillé dans des prisons avec des détenus de longues peines. Je faisais des ateliers de rap avec eux. Ca c'est ce que je faisais avant. A la prison d'Andenne. Sécurité maximum. C'était chouette ! On avait fait un cd ensemble avec eux, c'était sur 2 ans. Tout les mercredis. C'était subventionné par le Ministère de la Justice et de la culture, conjointement. C'était très bien. Alors, tu vois il y avait des détenus qui venaient juste pour sortir de leur cellule. Bon, le rap ne leur disait pas trop. Mais il y avait une grande majorité qui écrivait, 80% environ. Il y avait 20% ça ne leur parlait pas quoi. Mais c'était juste pour sortir de leur cellule. Ils ne sortent que 45 minutes par jour.

J'ai aussi travaillé dans des écoles. C'était des activités extra scolaires et aussi des ateliers. J'ai mené des ateliers d'écriture. Alors là aussi on a fait un cd. Ca c'est en gros. Après j'ai fait des trucs mais c'est plus personnel.

2) De quelle communauté/quartier appartenez-vous ?

J'appartiens à la communauté marocaine. J'appartiens, de mon gré ou parce que ce sont mes origines? [A quelle communauté te sens-tu le plus proche ?] Je ne sais pas. C'est parce que j'ai plein d'amis de tout bord. Je suis plutôt voilà, genre belge, européen. J'ai des amis juifs, belges, tu vois black… donc tu vois je me sens plus appartenir à cette communauté multiculturelle plutôt qu'à la communauté maghrébine, tu vois. Clairement. Parce que je suis artiste donc je rencontre beaucoup de gens. Donc tu vois je ne fais même plus attention aux types, à la couleur.

3) Sur quelles bases vous a-t-on embauché pour cet emploi ?

Sur mes ateliers musique que je faisais avec les jeunes. Il me semble que c'est ca qui les a motivés à m'engager. Heureusement ! Et mon coté plus artistique évidemment, parce que je suis musicien. Je fais de la vidéo aussi, artistique en général. Mila Brunes c'est moi qui fais. Tous les clips c'est moi qui les fais. On a été à New-York et voilà, je suis content. Content sérieusement car ça fait 1,5 mois que je fais de la vidéo. Donc j'ai quand même fais 10 clips en 1,5 mois. Autodidacte, j'ai appris. Tu vois, ça me passionne quoi. Alors j'essaye de faire ça aussi avec les jeunes tout doucement. On essaye de faire des ateliers de vidéo.

4) Comment avez-vous investi votre lieu de travail ? Avez-vous connu des difficultés/facilités quelconques ?

Les difficultés heu… Quand je suis arrivé, j'ai été dans la rue, je connaissais un gars qui m'introduisait à d'autres. Ca s'est passé comme ça. Donc c'était via toujours une connaissance. Ce qui me permettait de rentrer en contact avec d'autres jeunes et alors après ça ne tenais qu'à moi de maintenir le lien, de sortir, de discuter un peu avec eux, de serrer les pinces. Des choses comme ça. Moi je suis un enfant du quartier, tu vois. Mais ce n'est pas ma génération. Moi je connais leur grands-frères. Des fois, pour certains, leur père, pour les plus petits. Je suis plutôt de cette génération des années 90. Donc les jeunes ne me connaissent pas. Donc, ça m'a facilité en rencontrant des gens de ma génération qui sont très connus et implantés dans le quartier. Et ça m'a permis aussi de m'introduire, d'être plus respecté, d'être pris un peu plus au sérieux. [Les années 90, tu n'es pas non plus trop vieux, tu es dans la mouvance jeune] Ce n'est pas encore trop…tu vois C'est entre les deux, exactement. Mais voilà, tout de même le fait est que ces jeunes de quartier de 16 ans, 15 ans, ne me connaissent pas quoi. J'avais besoin qu'ils voient que je serrais les pinces aux grands-frères, aux grands du quartier que je connais très bien vu que j'ai fais mes études avec eux, on était en classe. [Oui, ce n'était pas les petits d'un côté et les grands de l'autre]. Voilà, exactement. Donc, ça m'a permis de m'introduire parce que ce n'est pas évident. Pendant 1 an, 1,5 an il y avait beaucoup de… tu vois les jeunes se foutaient un peu de moi me négligeaient, ne me prenaient pas au sérieux genre « c'est qui celui-là ? Qu'est-ce qu'il vient faire comme éducateur ? » Puis après, tout doucement, le respect s'installe. Aujourd'hui, ça va très bien. [Et ça a pris beaucoup de temps ?] Ouais, ça a pris 2 ans à peu près. 2 bonnes années quoi. Mais aussi 2 ans parce que je pense qu'il y a de la maturité dans ces 2 ans, les concernant. Au bout de 2 ans, tu passes de 16 à 18 donc tu réfléchis un peu plus, tu t'adresses beaucoup plus poliment aux adultes. Si, il y a de ça aussi. [Et après avoir appris à connaitre] Voilà, et puis il y a le temps. Tu côtoies des gens au fil du temps. Tu arrêtes de faire le zouave. On discute, on écoute, je les aide. Et là, on a de meilleurs rapports, je te parle de jeunes de 15,16 ans, c'est une bande, ils sont 30. Pour la plupart je leur ai trouvé du travail ces vacances-ci. Ils sont vachement reconnaissants quand tu fais des choses comme ça. Je ne peux pas vraiment faire des camps, les emmener 15 jours machin, car ça c'est une catastrophe. Ils vont foutrent le bordel. Mais, par contre, leurs trouver un job d'été, les assister pour les inscriptions scolaires, les accompagner, voilà des choses comme ça… là ils sont très reconnaissants. Et donc ça on a fait à fond cette année ci. Ca nous a fort rapprochés. C'est bien. [Oui, surtout que vers 15,16 ans ce sont les premiers jobs] C'est ça, ils ont besoin d'argent. [Là encore tu es le maillon] Oui voilà, c'est leur premier comme tu dis. Ils ont besoin d'argent à cet âge là. Donc, c'est bien qu'ils comprennent qu'il faut travailler pour avoir cet argent. [Et ça tu essayes de leur inculquer ou ils avaient déjà? Ils savaient j'imagine] Comme je dis, ça vient avec la maturité quoi, tu vois. Moi je leur dit un maximum, le plus souvent possible que l'argent il faut travailler pour avoir un salaire. Tu vois, c'est le salaire. Ce n'est pas en faisant des conneries. Ca ils le savent très bien, malgré, que probablement, il y en a qui font des choses du style. Moi j'essaye de les en dissuader. Qu'il vaut mieux déjà rentrer dans une configuration où il faut vraiment bien comprendre que le salaire, il y a un travail à fournir pour ça. Ils ne peuvent pas juste vouloir de l'argent et que ça vienne tout seul et se le procurer par des

moyens illicites. Ca non. Donc voilà, ça aussi c'est un travail d'éducateur, de tenter d'éduquer. Il y a une notion d'éducation, de ramener le jeune car ils sont tiraillés par les trucs faciles, par l'argent facile. Donc il y a une notion de vouloir les ramener toujours à la raison quoi. Et qu'ils comprennent bien le système dans lequel on est. [J'imagine que les parents ont inculqué ça mais que les parents ne sont pas….] Mais les parents, déjà la plupart sont illettrés, donc ils ne comprennent pas très bien. Ils ne comprennent que le chômage, ils ne comprennent que le travail, les factures…voilà des trucs comme ça. Il y a aussi toute une notion sociétale que les parents ne comprennent pas forcément. L'implication de jeunes de troisième génération, de quatrième génération dans un système pareil. Tout ça ils ne prennent pas en compte. Voilà, il y a plein de choses, plusieurs notions qu'ils n'assimilent pas et comme ils n'assimilent pas, ils ne transmettent pas ça aux jeunes. Donc il faut leur transmettre pour qu'ils comprennent vraiment bien le système dans lequel on vit. Voilà, il y a le racisme, ok, la xénophobie, il y a les stigmatisations à côté de ça en face il y a les délits, il y a plein de choses comme ça donc voilà. Par rapport à tout ça ce n'est pas [ce n'est pas un bon environnement] Voilà c'est flou quoi car c'est tellement pas défini que voilà ils ont souvent tendance à prendre le plus facile et le moins compliqué. Donc il faut mon travail d'éducateur se clarifie un petit peu, quelle est la situation, quelle est le rôle du jeune, quels sont ses droits, que peut-il attendre, que ne doit-il pas faire, quels sont ses limites, quels sont les limites du système. Il faut qu'il comprenne tout ça, qu'il en prenne pleinement conscience pour pouvoir vraiment s'épanouir. Là, ils s'épanouissent dans le microcosme du quartier. Ils sont en bandes, ils sont entre jeunes. Il faut ouvrir. Il faut leur dire voilà « on sait que les gens regardent, qu'ils stigmatisent mais va au-delà de ça ». La première personne qui va t'empêcher de faire quelque chose c'est probablement toi, personne d'autre. Si toi tu décides de vouloir réussir quelque chose, après forcément tu vas te retrouver face à des obstacles, des gens, des paroles…voilà mais après. Mais parfois ce sont les jeunes qui pensent que c'est perdu d'avance. Alors il ne faut pas quoi. Il faut se convaincre soi-même déjà qu'on est capable, qu'on est pleinement conscient de la société dans laquelle on vit, des droits qu'ils ont. A partir de ce moment là tout est possible. [Les jeunes de 15,16 ans dont tu t'occupes, ils sont tous du quartier ici ?] Ils sont tous du quartier, oui. Cureghem. [Ils viennent de la même culture ou c'est de cultures différentes ?] Bien, en général il y a une forte culture maghrébine, marocaine. Alors, ce qui est assez comique c'est de voir d'autres jeunes d'origines différentes, portugaise, italienne voire des fois, espagnole, turque, se fondre dans cette culture commune qui est la culture maghrébine. C'est assez comique par exemple, d'entendre un belge de dire certains mots arabes, quelque chose comme ça. [Ils s'assimilent] Ils s'assimilent, ils se fondent dans cette culture majoritaire, c'est comique. [Si ça avait été une autre culture que maghrébine, ils auraient fait la même chose ?] Probablement. Oui, si la communauté portugaise avait été plus forte, si c'était au même niveau que la communauté maghrébine, probablement qu'il y aurait une tendance des cultures minoritaires à vouloir s'assimiler…pas vouloir mais s'assimiler car ce n'est pas quelque chose qu'on veut. C'est la société qui fait ça. C'est assez comique de voir ça. [Et tu penses que, par le fait que tu es aussi d'origine marocaine, que ça joue aussi dans ça ?] Ben disons que si je m'appelais Christophe, ça m'aurait

moins aidé quoi de travailler dans ce quartier, certainement oui. Ca aide oui, un peu. Heureusement ou malheureusement. Ca dépend pour qui, pour quoi. Mais c'est vrai que ça aide parce que je suis un peu vu comme le grand-frère. Alors certainement, je suis probablement déjà passé par ce quoi ils sont en train de passer. Donc, ils se diraient probablement pas la même chose d'un belge de souche, certainement. [Au niveau des affinités] Oui voilà, ça aide. Bon, ils vont peut-être penser que le mec vient les faire chier, mais eux ils se disent que c'est Salim donc c'est un mec comme nous, il est passé par quoi on est passé. Donc il est plus à même de comprendre nos soucis, nos tracas, nos problèmes qu'une autre personne.

7) Comment voyez-vous le public auquel vous vous adressez ?

[Eux ils te voient comme un grand-frère, mais toi comment tu les vois ?] Je les vois comme des proies emprises par la culture d'aujourd'hui, la culture de la musique rap, qui ne prône pas grand-chose d'autre que la violence, que le sexe, que l'argent. Je les vois vraiment comme des proies de la mode, de l'argent facile, de cette musique urbaine qui n'est plus la musique urbaine que j'ai connu moi, qui transmet un message positif, qui dénonce. Aujourd'hui, c'est devenu une musique qui prône la réussite de soi, l'égo, la richesse, le pognon, le sexe. Donc je la vois vraiment comme une jeunesse un petit peu désœuvrée, franchement. Probablement qu'à mon époque, les gens disaient pareil de notre jeunesse, mais je n'en avais pas la sensation. Mais j'ai beaucoup d'empathie pour cette jeunesse. Elle manque de vraies valeurs, d'exemples. Ils n'ont pas d'exemple à leur image, il n'y a pas. Je parle des jeunes de la culture maghrébine, il n'y a pas vraiment d'image, une référence. Il y a très peu de chose qui sont intéressantes pour ces jeunes. C'est triste quoi. Moi je me dis merde. Moi je fais de la musique avec les jeunes donc je fais déjà un truc qui leur parle. Ca a un sens dans le sens où je transmets des idées par ça. Je leur parle de sujets, on discute de sujets intéressants, des conneries quoi. Mais ce sont des trucs qui font réfléchir. Je les interpelle. Je leur dis, voilà les gars on va faire une chanson sur les tirailleurs africains, les rescapés de la Shoah. Des trucs qu'en général ils n'en ont rien à foutre de tout ça. Il faut les estimer ces jeunes, il faut croire en leur capacité, leur talent. Il y en a qui chantent, qui dansent. C'est ca, c'est aussi une des prérogatives de notre travail, c'est croire en ces jeunes, les estimer. Leur dire « je sais que tu es capable ». Lui va me dire « non non ». C'est souvent le même discours qu'ils me tiennent. « Non, c'est possible que tu réussisses, que tu y arrives ». Ca marche quoi. Ils sont montés une fois sur scène, les gens ont applaudi, les gens sourient. Tu vois, ces visages qui étaient plein de préjugés soudainement changent. Et ils voient des sourires radieux, un émerveillement dans le regard. Les jeunes voient ça et ils se disent « putain, je suis quelqu'un en fait ! Je suis capable de provoquer cette sensation de bonheur, d'émerveillement chez les gens ! Je suis bien ». Donc tu vois, tout change et voilà. Ils reviennent, ils crient, ils sont motivés, ils ont des idées, ils écrivent même chez eux sans devoir attendre l'atelier. Voilà, il faut leur dire que…c'est juste que moi je suis passé par là, j'ai chanté, j'ai fais un groupe. J'ai tout de suite compris ce que je voulais. Je ne voulais pas me faire piéger par la rue. Je voulais vraiment faire quelque chose. J'étais passionné par la musique, par chanter. Et je leur transmets ça.

Ca m'a fait grandir, ça m'a fait voyager. Ca m'a fait grandir dans le sens où j'ai rencontré des gens. Où je suis sorti de ma communauté maghrébine à 14,15 ans. Après je suis sorti, ma première copine était belge de souche tu vois. Donc j'ai rencontré ça « tiens, c'est comme ça qu'ils vivent waw ! ». Et je me suis ouvert à tout. Et tu ne veux plus que ça. [Du coup, le regard des autres] Le regard des autres change car le mien a changé. Ou l'inverse. Tu vois, j'essaye de leur transmettre ça aussi. « Tu n'es pas que ce que tu crois, tu peux être bien plus. Tu peux être ce que tu rêves ». C'est un outil très efficace la musique, ca leur parle. Et donc, la jeunesse d'aujourd'hui, pour moi, j'ai une tristesse. Quand je vois les exemples qu'ils ont, ce qu'on montre à la télé, c'est con comme Secret Story. Ce sont des émissions qui prônent l'individualise, l'écrasement de l'autre, l'hypocrisie, le mensonge. C'est un jeu, mais il y a d'autres jeux. On est dans une période de crise où on a besoin d'autres jeux ; où on va s'entraider pour pouvoir gagner quelque chose. Tout ce qu'il y a aujourd'hui, ça ne prône que l'inverse. La réussite de soi, l'écrasement. Ca s'insulte, ça gueule. Et donc c'est ça l'exemple qu'ils ont. Et je le vois, je te le jure. Car je monte dans le bus un jour, et je vois 3 jeunes filles, 2 blacks et 1 marocaine, de 16 ans même moins encore. Et je suis assis et elle est assise à côté de moi et à côté il y a le couloir. Et là je me lève pour sortir du bus et je dis excusez-moi. Et la petite, elle me dit, j'entends « ouais, moi aussi je sors, qu'est-ce qu'il y a », genre tu me fais chier. J'ai fait mine de ne pas entendre. Mais il n'y a plus de respect quoi. Je ne suis pas vieux mais tu me dois le respect. J'ai entendu la messe basse et j'aurais pu répliquer, mais je me suis rendu compte de ce réflexe agressif. Je n''étais pas comme ça à son âge, j'avais beaucoup de respect, je baissais les yeux. Ici c'est grave. Moi ça m'effraie. Et tout ce qui est réseaux sociaux aussi. C'est marrant de voir comme les jeunes se valorisent. Finalement, on n'est plus dans une société où on travaille ensemble, où on essaye de se valoriser l'un l'autre. Non, on se valorise soi-même, on fait des blogs sur soi-même, on se raconte, on raconte sa vie, on se fait des photos… On fait sa promo quoi. Alors tu vois, c'est fini le collectif, l'entraide. Donc, les réseaux sociaux c'est du style, ça ne prône plus rien que l'individualisme, ça nous éloignent à mort. Les gens parlent d'eux car ils n'y a plus personne qui parlent d'eux. Il n'y a plus cette solidarité, cette amitié de groupe où on se valorise l'un l'autre. On n'a pas besoin de s'auto-complimenter, parce qu'on fait partie d'un groupe. C'est très dangereux bien sûr ! Ca devient…cynique, non pas cynique, c'est triste. C'est narcissique, ça devient quelque chose d'anormal. [Tu vas faire une chanson sur facebook ?] Non, non ce n'est pas possible car c'est moi qui le comprend comme ça. Ce serait très difficile de faire comprendre aux jeunes, qu'ils arrivent à voir ça. Ce n'est pas possible car ça fait partie d'eux. Maintenant c'est dur de les ramener, d'avoir un regard objectif, c'est dur ! C'est grave quoi. Et ça ne va pas en s'améliorant. C'est une question de génération et d'époque. Certainement quand j'avais 15 ans, les gens de la quarantaine pensaient des choses comme ça aussi. [Tant qu'il y a des personnes pour faire prendre conscience] Oui, c'est le travail d'éducateur aussi.

8) Comment pensez-vous que le public auquel vous vous adressez vous voit ?

Ils me voient comme un grand-frère, un lien entre les grands qui m'ont introduit et qui comprennent bien que je suis…

9) Quels sont vos liens avec les familles/ la culture des personnes dont vous vous occupez ?

Je connais pas mal de parents des jeunes. Et ils ont un énorme respect et beaucoup de confiance aussi. Ils me font vraiment confiance quand ils me confient leurs enfants. Surtout les plus jeunes, les petits de 10 ans et tout ça. Ils sont très contents. Des fois, il y a des parents qui me remercient, qui m'appellent pour ca. Ca c'est gratifiant parce qu'en plus d'avoir les jeunes qui sont satisfaits dans le travail que j'entreprends avec eux, il y a les parents qui sont très contents. Avec parfois les professeurs des jeunes qui veulent me rencontrer, qui sont très contents de la créativité développée de leurs élèves, qui sont passé par mon atelier. Donc en plus des parents, il y a les professeurs, c'est très chouette ! [C'est une reconnaissance] Oui c'est clair.

10) Si vous avez une proximité culturelle/territoriale avec votre public cible, comment la gérez-vous ? Sur une échelle de 1 à 10, comment évalueriez-vous votre proximité avec votre public cible ?

Déjà j'habite le quartier, donc, des fois, je sors le soir, je les revois « salut ». Donc je dirais qu'elle (la proximité) est à 100% parce qu'étant du quartier, je travaille dans le même quartier. Donc, hors travail oui j'entretiens des relations car c'est bien au-delà du travail. Maintenant si je sors, on est là on discute mais c'est la même chose en travail que pendant le weekend. [C'est un engagement sincère] Oui c'est plus sincère que lié au travail et ça c'est une des choses qui a facilité mes rapports avec les jeunes. Que je suis aussi un gars du quartier quoi, je ne viens pas d'un autre…tu vois. Et bizarrement c'est aussi un facteur qui aide quoi. En plus de savoir que j'ai été jeune comme eux, que je suis passé par les même tracas, les mêmes soucis….j'ai eu leur jeunesse quasi. Donc ils voient bien que je suis aussi là quoi. Je n'ai nulle part d'autre…je suis un gars du quartier. Donc ça va au-delà du travail.

11) En cas de proximité territoriale, vous arrive-t-il de croiser hors situation de travail des membres du public auquel vous vous adressez ?

Oui très souvent. [Tu gardes une certaines distance ?] Non, ce n'est pas possible. Déjà faire une distance genre « là je ne suis pas en travail donc ne me prend pas la tête » je ne sais pas faire ça. Car c'est impossible de le faire déjà, c'est très hypocrite je trouve. Et ca n'a aucun sens. Il n'y a rien qui change pour moi. Quand je vais à leur rencontre, on échange quelques mots, on marche un peu ensemble et mon attitude reste la même. J'ai plutôt intérêt de toute façon. [Mais je veux dire, les valeurs prônées par la communauté par exemple et les valeurs prônées par la société, parfois on risque de glisser et de tomber dans les valeurs de la communauté…] Je vois ce que tu veux dire, mais je tiens toujours le même discours de raisonnement. Je reste. Je te dis, c'est important, ca va au-delà du travail qu'on me demande. C'est un réel engagement de ma personne, je suis comme cela. Je comprends l'image que j'ai pour ces jeunes. Le travail

me demande certaines choses, oui, mais moi je me dois de savoir quoi leur dire, mais de toujours avoir le même discours, de raisonnement, de réflexion sur eux-mêmes. Je m'en fous ce que le travail me demande, moi je sais comme je dois être. C'est important d'être intègre. Tu ne peux pas dire le lundi « les gars, c'est pas bien ! » et le samedi dire « rien à foutre ». Non, ca n'a pas de sens. Je me dois d'être… surtout si j'habite le quartier.

12) Est-ce que le public avec lequel vous travaillez est stigmatisé selon vous (= attributs négatifs apposés sur le groupe par les autres) ? Si oui, comment la gérez-vous ?

Certainement, oui. Le public avec lequel je travaille est stigmatisé, c'est sûr. Et moi j'essaye de faire en sorte qu'ils croient en eux, qu'ils aillent au-delà de cette stigmatisation. Moi j'accepte déjà…je sais qu'il y a une stigmatisation… ce n'est pas une stigmatisation gratuite non plus hein. Il y a aussi certains qui provoquent ça aussi. Mais ça c'est encore plus complexe à expliquer. Mais en tout cas, les gens ne sont pas naturellement comme ça haineux, non. Il y a des raisons. Ca va dans les deux sens. S'il y a des conséquences, c'est qu'il y a des causes etc. Moi, c'est dans mon travail d'essayer qu'ils croient en eux, qu'ils prennent conscience de cette réalité là; qu'ils comprennent aussi que ça ne doit pas les stopper.

13) Pensez-vous faire l'objet d'une stigmatisation de la part de la société ? Si oui, comment la gérez-vous ?

Je dirais oui. Je la gère, je suis passé au-dessus. Je sais pertinemment qu'elle est toujours là, ce qui est tout à fait normal, parce que je ne suis pas un belge de souche, je suis un belge d'origine marocaine, de deuxième génération etc. Donc ça reste toujours, tu comprends ? Ces choses là restent toujours. Pourquoi ? Pour plusieurs raisons : on est dans une société où, intellectuellement, on est capable de ne plus faire de différence avec les cultures, la couleur de peau. On a cette intelligence. C'est mon avis, ce n'est pas une réalité. Par contre, ce que les gens ne comprennent pas forcément, c'est que la crise sociale, la misère sociale, c'est ça qui fait qu'il y a une fracture, que le belge se dise « oh putain, les arabes ». C'est parce qu'il y a une crise sociale. Si il y avait du travail, à manger tranquille, il y aurait plus de sourire, il y aurait moins de stigmatisation. C'est juste ça. Il y aurait moins de jeunes en rue car il y aurait du travail pour les jeunes. Il y aurait plus de considération des jeunes, tout ça. C'est parce qu'il y a une crise. Je ne sais pas si c'est trouver un bouc émissaire, mais ce que je veux tenter d'expliquer c'est plutôt qu'on fait semblant, beaucoup d'organismes font semblant de s'intéresser au public avec lequel ils sont censé travailler, mais, en fait, ils ne le font pas car pas assez d'argent. Il n'y a pas eu de réelle motivation. S'il y avait moins de crises financières, moins de crises sociales, moins de fractures, ce serait plus tranquille. Mais là ce n'est pas tranquille. Donc très vite on va montrer l'arabe, on va montrer le noir, on va dire « le sale blanc raciste », tu vois toutes ces conneries parce que les gens sont mal, c'est tout. Quand les gens sont bien, on n'a pas le temps, on n'a pas de raisons à commencer à montrer du doigt, on s'en fout. C'est réellement la crise sociale qui provoque la crise culturelle. Mais les gens ils doivent le comprendre. Il y a

beaucoup de racisme chez les arabes aussi, chez les africains, chez les blancs… il ne faut jamais faire une généralité, c'est multidirectionnel. Ce n'est pas le pauvre blanc raciste, le pauvre maghrébin, les pauvres africains…non ce n'est pas vrai. Il y en a partout parce qu'il y a des fractures sociales, il y a la crise, les gens sont mal. Donc je peux comprendre qu'un belge dise « oui, moi je ne mange pas bien », qu'un blanc passe avec une Mercedes…c'est humain. Il faut arriver à ce que les gens travaillent, à ce que les jeunes soient considérés, à ce qu'on puisse proposer de vraies choses aux jeunes, les assister, les orienter, les accompagner. S'il y a vraiment ça, il n'y a pas de problème.

14) Pensez-vous la différence/proximité culturelle comme une richesse/difficulté dans votre travail ?

C'est une richesse. Mes origines tu veux dire ? Ca dépend, ce n'est pas textuel. Mais oui dans la plupart des cas, c'est une richesse. Et alors, c'est assez marrant parce que c'est une richesse pour les jeunes, pour moi et aussi pour les autres avec qui je travaille, qui sont plus gradés, plus âgés que moi, je suis une manière, pour eux de s'adresser aux jeunes. Moi, je suis un avantage, pour certaines personnes, pour l'administration. C'est une bonne chose d'ailleurs. Pour la communication, c'est très bien aussi. Donc quelque part, oui je peux dire que c'est un avantage quasiment dans tous les angles.

15) Comment pensez-vous que les institutions desquelles vous dépendez, vous voient ?

Je pense qu'ils me voient comme un bon élément. Ils n'auraient probablement pas une personne plus à même de mener ce travail que moi. Moi ou quelqu'un de mon ethnie, tu vois. Je pense. [Comme tu as dit, le fait que tu sois artiste…] Oui, ça c'est un plus à mort énorme. Mais c'est positif, je pense être vu positivement. [C'est plus le fait que tu sois artiste qui les a touchés, plutôt que ton origine ?] Oui, certainement. A mon avis, ils ont dit « oui le mec est d'origine arabe, ça va être bien, on va le mettre dans le quartier ». Mais je pense que c'est plus ce côté artistique qui les a….oui je suis sûr et certain.

16) Quels sont vos liens avec l(es) institution(s) auxquels vous dépendez ? Comment évaluent-ils votre travail ?

Je ne sais pas. C'est toujours «Salim, c'est bien ce que tu fais ». C'est verbal quoi. [Qui te le dis ?] Mes supérieurs, ma coordinatrice ou des gens d'un peu plus haut, d'autres services qui disent que je fais un bon travail avec les jeunes et que ça fait écho un peu dans les autres services, un bon écho. [Il n'y a pas de truc formel] Non, non, il n'y a pas de coupe, pas de médaille. [C'est ça aussi la spécificité du travail de rue. Peut-être pas besoin de la reconnaissance du haut, mais la reconnaissance du bas]. Oui, moi c'est la reconnaissance du bas qui a plus de valeur pour moi. C'est sûr et certain. Quand je vois les jeunes qui redescendent de scène avec un sourire jusqu'aux oreilles, j'ai gagné, ça c'est ma médaille. Quand on fait un cd, quand on fait une chanson, quand ils dansent, pour moi c'est ma médaille. C'est mieux que les remerciements du Bourgmestre, même s'il l'a déjà fait. Arriver à terme, avoir porté ses fruits, c'est

magnifique… [C'est une fonction où il faut vraiment s'engager sincèrement] Oui, c'est ça. Quand tu me dis « hors travail tu rencontres les jeunes »…ben non je dois être sincère. Du coup, dans le travail je dois l'être aussi. [Ce n'est plus vraiment considéré comme un travail ?] Non c'est faire un peu œuvre de salubrité publique, dans le sens où c'est de l'accompagnement, c'est tenir par la main, tirer les oreilles, tu vois. C'est marrant quand on évoque tout ça, c'est aussi un peu m'éduquer moi-même à travers ce travail. Du fait que je doive être solennel, moi-même en tout temps, sans totalement dépendre du travail, sans totalement ne pas en dépendre, être un peu entre les deux, je suis obligé d'être quelqu'un, d'être toujours le même en toute circonstance. Donc quelque part, je m'éduque moi-même.

17) Quel est le rôle dont les institutions vous ont chargé ? Vous imposent-ils des directives précises ? (standards normalité société VS standards normalité communauté)

Oui il y des directives précises, dans les grandes lignes. Prévenir la délinquance, tout ce qui est toxicomanie, tout ce qui est dérive, tout ceux qui sont dans la marge de la société leur prêter une oreille, de les ramener sur leur chemin. [C'est le Bourgmestre qui te demande ça ?] Non, c'est la Région. Ce sont les grandes lignes. Et après ça, tu tricotes, tu cherches un petit peu, mais en l'occurrence c'est ça. Moi je fais de la musique parce que je sais que ça évite les méandres, les chemins sinueux de la rue. Je suis passé par là, ça m'a évité des misères. Donc c'est un moyen de prévention, de partage, d'apprentissage, de faire passer un message et d'éduquer. [La musique interpelle dans la vie des personnes] La musique c'est tout, ça te rappelle une époque de ta vie. Dans 10 ans, les jeunes vont réécouter et ce dire « putain, c'était génial ! ». Moi je me disais, ça quand j'étais jeune. Je n'ai pas fréquenté beaucoup d'éducateur. J'avais beaucoup de respect pour certains éducateurs de rue.

18) Comment définissez-vous votre rôle envers le public auquel vous vous adressez ?

Je crois que j'ai un rôle d'exemple. Les jeunes d'aujourd'hui manquent d'exemple, de référence. Je crois que j'ai plus un rôle de référent. Ils voient peut-être en moi une réussite. Je travail, j'ai un job et c'est peut-être déjà pas mal. C'est une des seules choses qu'ils voient en moi. Après je suis artiste, je suis musicien mais ils voient surtout que j'ai une situation. J'ai un rôle de référent. Tu vois des jeunes de 25 ans, pas de diplôme, qui sont passés par la case prison, ils n'ont rien. Donc en plus ne pas avoir de diplôme, ils ont le bagage de la prison. Donc je ne te dis pas pour trouver un job. Tu vois c'est vraiment, la merde. Ils n'ont pas eu la chance de rencontrer des jeunes, d'autres gens qui les auraient peut-être poussés à raisonner et tout ca. Il y a des gens qui sont dans une situation problématique très grave. Même un simple boulot de manutention, c'est dur. Donc il y en a qui ont des familles, un enfant, une femme. Il y en a qui sont au chômage, qui n'ont plus le droit au CPAS. C'est très grave. Ca me rend triste. Car ils n'ont pas eu la chance d'être confrontés….ils sont restés dans la stigmatisation, dans l'irréel. Et un jour, on leur enlève ces barrières et sont délaissés à eux-mêmes face à la vraie vie, à la réalité. En gros, c'est une protection qu'ils se sont mis eux-mêmes, à la base on leur a imposé, on a voulu les cacher ou eux ont voulu se

protéger. A un moment donné, cette barrière vole en éclat et tu es seul face à la réalité de la vie. Je le vois trop. Moi mon rôle c'est de les armer, de le dire « d'accord mets des barrières, protège-toi, mais fait en sorte que tu puisses toi-même les enlever quand tu décideras mais tu ne seras pas choqué de ce que tu verras quand tu les enlèveras. Construis toi ». Il y en a qui se sont construits, mais tout ce qu'ils ont construit s'écroule car leur base n'était pas bonne.

Entretien Sabria :

1) Depuis combien de temps exercez-vous le métier d'éducateur de rue dans ce quartier ? Où avez-vous travaillé avant et avec quel public ?

Ca fait 3 ans que je suis dans ce service. Avant, j'ai travaillé en tant qu'étudiante parce qu'en fait, je devais passer mon TFE etc. en fin d'année, en janvier. Ce qui fait que j'étais encore étudiante à ce moment là. J'ai travaillé un peu partout. J'ai fait des écoles européennes à Bruxelles. Là, c'était plus des ateliers créatifs et floraux. Avec les enfants. Ca variait, c'était des primaires de 6 à 12 ans. J'ai travaillé dans une école des devoirs aussi. C'était plus un public enfant ado. Donc des activités avec les CEMO (Centre d'Education en Milieu Ouvert), *une école des devoirs Place Saint-Antoine à Forest. Voilà, donc c'était plus des choses que je pouvais combiner avec les peu de cours que j'avais. Donc c'était 2,3 heures en journée quoi. Ce n'est pas un boulot à temps plein. [Histoire de combler quoi]. Voilà.*

2) De quelle communauté/quartier appartenez-vous ?

J'habite dans la commune d'Evere. Je suis de nationalité française. [Tu te sens plus proche de quelle…comment dire…française, italienne ou marocaine ?] Moi je me sens plus proche d'être marocaine parce que c'est ma religion aussi qui fait que je me sens proche de... Je ne connais pas l'Italie, me mère est italienne pure. J'ai de la famille là-bas. Mais je me sens plus marocaine. De la communauté, en tout cas, maghrébine que française ou…

3) Sur quelles bases vous a-t-on embauché pour cet emploi ?

Alors je pense que déjà c'est parce que je suis diplômée. Donc j'ai le diplôme d'éducateur spécialisé. À Defré (Haute école de Bruxelles situé à Uccle), *ils appellent ça en accompagnement psycho-éducatif. Ce qui me permettra un peu de travailler avec tout public. Et c'est pour ça…c'est aussi un des premiers boulot auquel j'ai postulé et qu'on m'a prise quoi. Donc, ce n'est pas vraiment un choix, car si j'avais eu le choix, je travaillerais en IPPJ avec les jeunes délinquants. C'est vraiment le public avec lequel je veux travailler et le public avec lequel j'ai travaillé en stage durant ma dernière année d'étude quoi. Et après, ben c'était juste parce que c'était un travail quoi. A la base, je ne savais pas ce que j'allais faire. Donc c'était un choix parce que je devais*

travailler, mais ce n'était pas un choix personnel. Je veux dire, je n'ai pas appris à être éducatrice de rue. Parce qu'à Defré, on a des formations, mais pas des formations sur le travail de rue. C'est moins concret, c'est moins précis.

4) Comment avez-vous investi votre lieu de travail ? Avez-vous connu des difficultés/facilités quelconques ? En tant que femme, comment avez-vous connu des difficultés/facilités quelconques pour investir le terrain ?

Ce qui était bien quand j'ai commencé à travailler ici, c'est que tout le monde a commencé à peu près en même temps. C'est-à-dire que mon collègue Salim a commencé au mois de juin, mon coordinateur a commencé au mois de juin…donc c'était beaucoup plus facile, pour moi, l'intégration. Et ca c'est super bien fait. Je n'ai pas eu de souci d'intégration au niveau de l'équipe. Marie était déjà présente depuis quelques années, Salim et moi nous étions des nouveaux. Ca nous a vraiment…on a commencé ensemble quoi. [Et l'intégration dans le quartier ?] Pour le quartier, ça n'a pas été un souci non plus parce que je t'avoue que je suis marocaine donc c'est beaucoup plus facile. Parce que la population, ici, est beaucoup maghrébine. Après, il n'y a pas que ça. Il y a aussi le fait d'être qui je suis. Je connais aussi des gens qui ont fait les études avec moi et qui vivent ici au Square Albert, il y en a un qui habite Carpentier. Il y a des amis à moi aussi, parce que je suis trentenaire donc voilà…j'ai des amis un peu plus âgés de ce quartier là qui ont fait leur vie, qui sont mariés, avec des enfants. Je connais déjà des gens à la base dans ce quartier. Avant d'avoir travaillé. Donc, c'est vrai que c'est plus facile pour moi de connaître…l'endroit je le connaissais, le quartier je le connaissais et en plus, je connaissais aussi les personnes. C'était facile pour moi. Je n'ai pas connu de difficultés quand j'ai commencé, même pas en tant que femme.

5) Combien de temps vous a-t-il fallut pour vous intégrer dans le quartier ?

Pour m'adapter au travail et m'intégrer, il m'a fallu, je pense, les 6 premiers mois. Je pense qu'après j'étais bien à l'aise. Et d'ailleurs tellement à l'aise, qu'on m'a proposé d'être responsable d'équipe après 6 mois. De l'équipe Cureghem…enfin plutôt la Bougie avec Marie, Salim, moi et, à l'époque, Jeanne. J'ai accepté car j'aime bien coordonner l'équipe. Ils ont proposé d'être référent de quartier, sans augmentation de salaire etc. mais juste centraliser tout ce qui est administratif, faire les horaires, organiser l'antenne de quartier. Et donc j'ai accepté. Donc c'est vraiment après, j'étais intégrée à 100%. Je n'ai pas eu de difficulté à ce niveau là.

6) Quel est le public avec lequel vous travaillez, et quel est son appartenance (les cultures qui la compose)?

Il y a plusieurs publics. On travaille avec une ASBL, en partenariat. Ce qui fait qu'on a des enfants de 6 à 12 ans dans l'école des devoirs, activités du mercredi après-midi. Après, on travaille avec des adultes aussi. Parce que cette ASBL là propose des pauses café. Ce qui fait qu'on a des seniors et des adultes qui viennent à cette pause café le mercredi matin. Là on peut rencontrer plus des habitants du quartier, qui viennent boire un petit café. C'est une activité qu'on fait une fois par semaine pour eux. Il y a

aussi…j'ai un groupe de femmes, depuis que je suis là. Donc j'ai repris le groupe de femmes et j'ai lancé d'autres…il y avait déjà un projet mis en place. Donc j'ai rajouté quelques trucs et j'ai un peu étoffé le projet. Donc avec les femmes, j'ai un groupe d'une trentaine de femmes. Elles sont pratiquement toutes maghrébines, je pense…Au départ le groupe était mixé. Il y avait des africaines et des maghrébines. Et en fait, avec le temps les africaines se sont retirées un petit peu. Donc, ça c'est recentré sur la trentaine que j'ai maintenant. Alors avec elles, on est dans un projet à 3 axes. Il y a l'axe sportif. Donc on essaye de faire de l'aquagym deux fois par semaines avec ces femmes. On fait des activités vélos dans l'année, on fait des sorties culturelles. On a un axe culturel et pédagogique où on fait tout ce qui est petit déjeuner…j'ai mis en place des petits déjeuners conviviaux, mais qui servent à quelque chose. Soit une réunion pour préparer une activité ou une sortie qu'on a envie de faire. Soit c'est un intervenant qui vient, avec un sujet donné que les femmes ont envie de discuter. Et donc l'intervenant extérieur vient et explique sous forme de débat, sous forme de jeu, sous forme d'une visite. On a fait la visite de Neerpede. Un jeu de l'oie sur l'alimentation bio. Voilà, on a commencé depuis janvier donc on termine l'année…juillet août on ne fait pas d'activités. Puis on recommence en septembre. [Ca a un franc succès ?] Franchement, oui ça va, ça marche assez bien. On a une dizaine, une quinzaine de femmes à chaque fois par activité, par petit déjeuné. Après, pour l'aquagym il y en a un peu moins. C'est une piscine privée, donc c'est mieux pour elles aussi. Comme ça, elles sont plus à l'aise. Il y en a qui n'ont jamais fait de vélo, n'ont jamais été à la piscine. Donc voilà, tu sens vraiment que tu sers à quelque chose quand tu fais ça. Et puis, on fait des ateliers cuisine du monde, une fois par mois. Ce qui leur sert de vendre leurs repas à une trentaine de personnes au local. Donc un petit restaurant social en fait. Et avec cet argent, avec cette caisse là, ils font des petits extras. Donc cette année on a été à Durbuy Aventure, on a fait un camp d'une semaine maman enfants au mois de février, avec l'argent qu'on a récolté de l'année dernière. Donc voilà, en gros c'est le projet des femmes. Et puis, je travaille aussi en rue avec des jeunes entre 15 et 25 ans. Avec eux c'est un peu plus difficile de faire des activités. Parce qu'on a essayé et ça ne fonctionne pas vraiment, parce qu'ils ne sont pas encore dans une logique de projet, d'activités à long terme ou à moyen terme. Eux, ils veulent tout, tout de suite. Ils veulent un camp tout de suite, ils veulent une sortie tout de suite. Et donc on ne peut pas se permettre de prendre un groupe qui est difficile à gérer, dans une activité qu'on ne pourra pas contrôler. Donc, ce qu'on fait avec eux, on essaye de faire le maximum. C'est-à-dire des suivis individuels, pour les jobs étudiants pour faire des recours à l'école parce qu'il y en a certains qui sont encore scolarisés et d'autres non. Et puis quand il y a un incident, qu'il se passe quelque chose dans le quartier, comme il y a 6 mois. Fin de l'année dernière, novembre décembre, il y a 11 jeunes d'ici et 12 jeunes de l'extérieur qui se sont fait prendre pour des braquages, vols etc. Et donc, là aussi on fait le suivi. Il y en a 2 qui étaient en IPPJ chez nous… enfin, de ce quartier ci. Et 1 en prison. On l'a revu et on l'a suivi. Donc, c'est plus des suivis individuel, accompagnement job d'étudiant et là maintenant on va mettre en place des activités. Avec le service jeunesse, cet été, et on prend ces 15 jeunes là, pour voir comment ça se passe. Parce que la dernière fois qu'on a fait une activité avec eux, c'était le projet

Chilivo et ça c'est un tournoi de mini-foot qui a lieu tout les ans. C'est un tournoi international en Belgique. Et alors, on les avait inscrits, ils avaient eu leur salle. Une heure d'entrainement par semaine dans une salle à la Providence, toute l'année. On avait bien organisé la chose, le projet était super bien préparé par Jeanne. Et ça a capoté parce qu'ils sont partis en cacahuète quoi. Le premier jour, ils ont retournés le tournoi. Donc on n'a pas voulu continuer avec eux. Ils ont continué tout seul le tournoi. Et pout finir, le tournois s'est complètement arrêté. C'est même passé sur internet. Il y a eu des plaintes des jeunes et de l'autre côté aussi, car les jeunes se sont fait frappés aussi. Il y a eu des bagarres générales, en fait. Donc voilà, depuis cet incident là, on ne fait plus de sortie avec eux. Il y avait eu aussi un autre incident avant moi. Moi j'arrive au mois de juillet 2010. Ils avaient fait un camp en avril 2010, avec les mêmes jeunes, qui, à cette époque là, avaient 12, 13 ans. Donc il y a 4, 5 ans. Et ça c'était très mal passé parce que le camp était mal préparé et qu'ils avaient pris trois quartiers différents. Et que ça il ne faut pas faire. [Les rivalités ?] Oui, voilà, c'était compliqué. Le camp a duré 2,5 jours. Après, la police était arrivée, donc là aussi c'était un peu le bordel. Donc voilà, nos publics sont…on est prioritairement…on travaille avec….les logiques du service de prévention d'Anderlecht c'est de travailler avec des jeunes. Qui dit jeune, dit 12, 25 ans, 12,30 ans. On n'a pas vraiment d'âge. Ca c'est la priorité pour nous. Mais à côté de ça, on peut faire des projets avec des femmes, avec des enfants. Parce que, justement, c'est le lien. Si on atteint la maman, on atteint les enfants. Et vice versa. Donc c'est pour ca aussi. On est vraiment, en tout cas ici à Anderlecht, les éducateurs de rue sont vraiment des personnes de premières lignes. C'est vraiment ça la définition de notre travail. Ca veut dire qu'on réoriente les gens. Par rapport à la demande. On reçoit la demande, si on peut la traiter, on la traite. Mais c'est vrai qu'une demande d'aide scolaire ou de recours ou de choses comme ça, on peut le faire nous-même, mais c'est mieux de réorienter à l'antenne scolaire qui, lui, se sert de cela et est compétent pour ça. Même si nous aussi on l'est. Car éducateur on fait un peu n'importe quoi, entre guillemets. Tu vois, parce qu'en tant qu'éducateur tu peux faire un suivi individuel comme un assistant social. Comme tu peux faire une activité dehors comme éducateur de rue. Mais la priorité c'est de réorienter les gens et de faire le lien avec les autres services. Si les gens ne vont pas dans les ASBL, pas dans les services communaux ou autre, c'est nous qui réinjections la population dans les différents services. C'est vraiment ça notre objectif. Et c'est pour ça qu'on doit être visible en rue, car on doit être connu dans le quartier pour être des personnes référentes.

7) Comment voyez-vous le public auquel vous vous adressez ?

Moi je me dis que c'est un public, c'est des usagers, des bénéficiaires. Je ne mets aucun frein à quiconque m'arrête dans la rue pour une information ou autre. Que ce soit un jeune ou un vieux. Je ne sais pas si j'ai bien répondu à ta question. [Tu ne les vois pas comme des personnes en détresse…] Ben, je les vois vraiment comme des usagers, des bénéficiaires. C'est-à-dire que s'ils sont en détresse, je ne vois pas ça comme ça. Je me dis qu'on est là au service de la population. Quelque soit la population. C'est vrai qu'on a beaucoup de jeunes en difficultés, beaucoup de personnes âgées. Moi j'ai fait

des suivis avec des personnes qui étaient malades, aussi en psychiatrie. C'est vraiment tout le public. Je ne sais pas exactement te dire voilà. C'est vraiment bénéficiaire et usager. C'est comme cela que je le vois. Après, il y a différents panels de difficultés, de caractéristiques du public. Tu as des petits délinquants, comme des vrais dealers. Comme à côté de cela, tu as des mamans qui font des cours et tu en as d'autres qui travaillent. [Les attentes sont autres] Oui, c'est vraiment tout public. Je ne sais pas te dire exactement. Mais moi je les vois comme des usagers et bénéficiaires.

8) Comment pensez-vous que le public auquel vous vous adressez vous voit ?

Avec les femmes, elles me voient, en tout cas c'est ce que j'entendais, comme la responsable du groupe. Comme la référente. Après, comment elles me voient moi en tant que personne, ça….j'ai souvent entendu « grâce à toi Sabria, on apprend à faire ci ou ça. Merci Sabria de ça ». Mais ça trouve sa logique en fait. Je ne prends même pas ça en compte parce qu'on est là pour eux. Moi c'est mon boulot, je suis payée pour ça. Donc quand on me dit merci, je dis de rien mais parce que c'est mon boulot. Mais c'est clair que ça crée des relations humaines. Voilà, ça crée autre chose, ce n'est pas qu'une relation. Les mamans m'appellent aussi le weekend pour des questions qui n'ont, des fois, rien à voir avec le travail. Donc, c'est vraiment, au fait plus de 2 ans que le groupe est formé, enfin…qu'il est fixe. Et donc ça fait 2 ans que ces femmes là, je les vois au moins une fois par semaine. Donc forcément, il y a des liens qui se créent. [Vous êtes vues comme une prof ou plus comme une amie ou une sœur ?] Oui, je pense que je suis vue, par certaines femmes, comme une fille. Parce qu'elles sont plus âgées que moi, toutes. Et puis d'autres vont me voire comme un référent, une responsable, une éducatrice.

Après, les jeunes, je ne sais pas. J'ai vraiment un point d'interrogation sur comment ils me voient. Je sais que la relation est bonne et qu'il y a du respect. Après, il y a toujours quelques uns qui te taquinent et qui te teste. Mais ils ont fini de faire ça depuis très longtemps. C'était au tout début cela. Alors, je suis peut-être parfois vue comme l'autoritaire. C'est beaucoup moi qui crie et qui remet en ordre par rapport aux enfants, par exemple. Mais à côté de ça, je pense qu'ils m'aiment bien quand même. Tu vois, il faut être des fois droite et autoritaire. Et je sais aussi être très amusante et je laisse un peu couler les choses. Mais quand ça déborde trop, je mets vraiment un holà. Je ne sais pas vraiment comment me voient les enfants. Ils me voient peut-être comme la gentille-méchante, je ne sais pas. Comme une grande-sœur qui dit ce qu'il faut et puis qui laisse un peu quand ce n'est pas grave. C'est une bonne question que je ne me suis jamais posée moi-même.

Pour les adultes et les seniors, je pense que je suis une travailleuse sociale, pour eux. Donc vraiment, on a une bonne relation. Ils nous posent des questions ou ils nous interpellent pour certaines choses quand ils ont besoin. Et puis, il y a des fois où on va juste discuter. Donc avec les seniors, c'est vraiment un travailleur social. Je ne suis pas une amie. Parce qu'il y a des relations avec les adultes où on s'entend super bien. Mais

ce n'est pas au point d'être amis. On ne s'appelle pas le weekend, voilà. Donc c'est vraiment dans le cadre de mon travail.

9) Quels sont vos liens avec les familles/ la culture des personnes dont vous vous occupez ?

Avec les jeunes, en tout cas, c'est compliqué d'avoir la maman. Mais la maman est connue parce que ma collègue Marie est là depuis longtemps. Parce que d'autres collègues les avaient quand ils étaient plus jeunes. Ce qui fait que les familles, on les connait. Moi je ne les connais pas forcément. Le seul contact avec une famille, c'est avec un des jeunes qui est au Trois-bancs, c'est sa sœur. Ils sont jumeaux. Et donc, avec la sœur on fait des camps ado. Avec la petite sœur d'un autre jeune on fait des camps ado, une fois par an. Mais les mamans, je les croise, mais je ne les connais pas forcément. Après, avec les enfants, ce n'est pas pareil parce que les enfants, parce qu'on a l'école des devoirs et les activités du mercredi après-midi, on a plus de contact avec les parents. Là je connais plus les parents. Mais avec ceux qui sont en rue, je connais de nom ou je connais de vue, mais je ne connais pas les parents directement.

10) Si vous avez une proximité culturelle/territoriale avec votre public cible, comment la gérez-vous ? Sur une échelle de 1 à 10, comment évalueriez-vous votre proximité avec votre public cible ?

Alors moi, des fois, je me sens très à l'aise avec ça. Parce que c'est la même culture, c'est la même tradition. C'est à l'aise. Alors, moi je mettrais…je mets quand même des limites des fois, parce que les mamans pourraient mal le prendre….non même pas mal le prendre mais je pourrais en faire trop. Et donc je me sentirais envahie par ça. Je crois qu'il faut le juste milieu. Par exemple, une fille qui fume, ce n'est pas très bien. Mais moi je fume depuis le début. Je n'ai pas…c'est un bête exemple que je donne tout le temps, mais je me dis, je ne me suis pas cachée le premier jour. Le premier jour que j'ai travaillé à Anderlecht, j'ai fumé. Pourquoi ? Parce que j'estime que voilà, je fais ce que je veux. Et que si je me cache, je vais être mal à l'aise tout au long de mon travail. Donc je me dis que je ne vais pas me cacher le premier jour. Et ça va être accepté. Et pour finir, il n'y a aucune femme qui m'a fait la remarque. Pourtant elles auraient pu faire la remarque à leur fille. Là elles n'ont rien dit, car elles ont bien fait la différence. « Je suis éducatrice, je ne suis pas ni ta fille, ni rien ». Ok, ce n'est pas bien de fumer. Arrête. Mais ce n'est pas un truc qui freine. Dans notre culture, ça aurait pu. Je n'ai tout de suite pas voulu rentrer là-dedans. Et ça a fonctionné parce que je n'ai choqué personne et ça a été. Donc moi l'échelle entre 1 et 10, je dirais 7. Parce que je suis à l'aise avec elles. Je parle arabe quand il faut parler arabe. Je traduis. On rigole sur des choses. On raconte un peu les choses qu'on a vécu au Maroc, des anecdotes. Mais à côté de ça, mes autres collègues, même si elles ne sont pas marocaines, elles rentrent aussi dans ça. Par exemple, Marie est rwandaise, elle sort des trucs du Rwanda, de ce qu'elle a vécu. Et ça ne change rien au niveau de l'ambiance quoi. C'est un atout d'être marocaine, mais je ne pense pas que ce soit que ça. C'est un atout c'est sûr, parce que culturellement je peux traduire, je peux avoir les personnes qui vont venir. Pour Marie

et Salim c'est la même chose. On se rapproche culturellement mais ce n'est pas un truc en plus qui a fait que je me sens mieux avec els femmes. Il y a d'autres critères qui rentrent en compte à ce niveau là. Et il y a des stagiaires qui ont été des purs luxembourgeois, blonds aux yeux bleus, qui se sont super bien entendus avec les femmes. Donc c'est un atout mais ce n'est pas ça qui fait qu'on s'entend bien.

11) En cas de proximité territoriale, vous arrive-t-il de croiser hors situation de travail des membres du public auquel vous vous adressez ?

Oui, moi, j'habite à Evere. Ca m'arrive de croiser sur Bruxelles, au Colruyt, en rue, en ville…mais c'est vrai que c'est très rare. Et là, à ce moment là, c'est juste bonjour et c'est tout. Si vraiment on a besoin de moi, je pense qu'on va m'appeler plus, plutôt que si je croise quelqu'un dans la rue. Je pense que le téléphone ou les e-mails, c'est plus ça le contact que j'ai, plutôt que dans la rue. Mais c'est vrai que je n'habite pas ici, donc… Peut-être que c'est aussi ça. Je suis juste ici pendant mes heures de bureau. C'est vrai que des fois le weekend, je suis ici quand je suis chez une amie ou chez un copain…mais c'est rare que j'en croise, je n'en ai pas rencontré beaucoup des personnes d'ici en dehors quoi.

12) Est-ce que le public avec lequel vous travaillez est stigmatisé selon vous (= attributs négatifs apposés sur le groupe par les autres) ? Si oui, comment la gérez-vous ?

Oh oui beaucoup ! En tout cas, les jeunes sont très stigmatisés ici. Les jeunes avec qui on travaille, de 15,20 ans. Les femmes, non. C'est de moins en moins, j'ai l'impression. Mais les jeunes, les pauvres…après je ne dis pas qu'ils sont blancs comme neige. Parce qu'ils ont fait des bêtises, ils ont leur propre comportement…ils n'ont pas des fois les bons comportements. Mais c'est vrai qu'à la base, ils sont très stigmatisés. Pourquoi ? Parce qu'on le voit nous-même, quand on travaille en rue. Des fois, la police elle les contrôle dix fois, dans la même journée, au même endroit. Le flic, il le connait, mais il le contrôle cinq fois dans la même journée. Ca c'est stigmatisant. Tout ça parce que tu viens de Cureghem. C'est stigmatisant. On a détecté ça aussi quand on fait des demandes de jobs d'étudiants. Ils voient l'adresse et ils voient le nom et c'est tout de suite…si nous on ne les aurait pas accompagné, je ne sais pas s'ils auraient eu du travail. À part les jobs d'étudiants qu'on a trouvés ici, par le foyer anderlechtois qui lance des jobs d'étudiants pendant l'été pour les jeunes qui habitent dans les logements sociaux. Où là, ils ne peuvent pas refuser vu que c'est pour eux. Là il n'y a pas de stigmatisation. Mais c'est vrai qu'on en rencontre assez souvent au niveau des jeunes. « Comment tu fais pour travailler à Cureghem ? C'est un quartier de fou ! » [Ce sont des préjugés] C'est vraiment les clichés qu'on a de Cureghem et des jeunes d'ici. C'est des jeunes dealers, des jeunes délinquants, des jeunes drogués. Tu en entends plein, mais en fait, tu ne te fais pas agressé quand tu passes à Place Jaurès ou à Place Lemmens en journée. Il ne faut pas non plus trainer le soir là parce que…voilà dans tous les quartiers je pense qu'il ne faut pas trainer le soir dans les petites rues tout seul. Mais à part ça…tu le vois à la télé aussi. On dit que Cureghem est le quartier le plus chaud de Bruxelles. J'en passe et des meilleurs. Mais quand je vois ça je rigole. Oui

comme partout il y a des dealers. Comme partout il y a des cafés ici qui vendent du shit, de l'herbe. Comme partout il y a des voleurs. Comme partout il y a des braqueurs. Mais ce n'est pas que concentré ici et ce n'est pas…je n'ai jamais vu…il y a eu des incidents. Ce n'est pas quelque chose comme on l'entend quoi. [Ca résonne dans l'esprit des jeunes] Ah oui, c'est ça. Et le pire, c'est que quand on cherche des jobs d'étudiants, on a ramé avec eux pour leur dire « ne vous inquiétez pas, on va vous en trouver ». On a trouvé et heureusement qu'on a trouvé. Car si on n'avait rien trouvé, je n'aurais eu aucun discours à leur donner. J'aurais été bouche bée car on leur a dit « non, ne vous inquiétez pas, ce n'est pas à cause de votre nom, ce n'est pas à cause de votre adresse, on va trouver ». Donc si on n'avait pas trouvé je pense que…. Mais là on a bien…je pense que la relation, ces derniers mois, à super bien évolué avec les jeunes et l'équipe d'ici. On commence à avoir des choses très positives. On fait des démarches qui vaut la peine et on va jusqu'au bout et ça fonctionne. Et ça c'est très compliqué de faire ça avec un jeune en rue, d'avoir un résultat positif. Pourtant la plupart d'entre eux sont très bons à l'école, ils réussissent, ils ont quelques examens de passages. Tu te dis, c'est vrai il y a certains comportements, il y a des jeunes qui trainent en rue. Mais il faut les pousser à aller dans un projet, c'est ce qu'on a envie de faire nous. Comme Salim fait avec l'atelier musique. Il ne prendrait pas des jeunes de 12 à 15 ans dès le départ, qui sont motivés par la musique et qui ont envie, ben ils seraient en rue en train de faire des conneries. Tu vois ? Donc, beaucoup tôt c'est plus facile à gérer. Et puis, après 15 ans, on essaye de faire au cas. [C'est l'âge charnière aussi] C'est ca, on essaye de les accompagner dans une démarche pour ne pas qu'ils aient la haine contre la société, dans une démarche participative et citoyenne. Vraiment où tu te sens citoyen dans ton quartier, dans ta ville, dans ta commune. On essaye vraiment de faire passer ça, c'est très compliqué. Mais là avec les jobs d'étudiants et tout, et les réponses positives, ben ils commencent à avoir confiance. Et donc, on va peut-être continuer là-dessus et faire un projet à long terme avec eux. Un projet humanitaire, normalement. Car ça les branche ! Eux ils veulent partir en vacances, mais nous on peut combiner les deux. On peut combiner l'envie qu'ils ont et, en même temps, construire un projet qui vaut la peine.

13) Pensez-vous faire l'objet d'une stigmatisation de la part de la société ? Si oui, comment la gérez-vous ?

Je pense, comme tout le monde, être stigmatisé. De toute façon, on a tous une étiquette, même si on n'a pas envie. Déjà parce que je suis française mais je ne pense que le fait d'être française ça change quelque chose. Mais le fait d'être marocaine, oui, malheureusement. C'est comme les Roms aujourd'hui. C'est eux qui sont stigmatisés les plus. Il y a 20 ans c'étaient les marocains, maintenant ce sont les Roms. Chaque génération d'immigré ce sent stigmatisé. Mais moi, je ne ressens pas cette étiquette là. Peut-être que les gens me voient comme ça, mais je ne ressens pas. [Tu l'as dépassé ?] Oui, je l'ai dépassé. En tout cas, dans le cadre de mon travail ou dans ma vie privée, il n'y a pas de stigmatisation. Je ne ressens pas ça. Peut-être qu'il y en a. Et s'il y en a, c'est par le fait que je suis marocaine. C'est le seul truc…ou une jeune fille aussi…je

suis une femme. Donc ça aussi ça peut jouer. [Il n'y a pas eu de souci quelconque ?] Il y a eu quelques petites frictions avec les jeunes. Mais là c'était une autre histoire. C'était parce que ma collègue était tellement tolérante, elle avait une sphère de tolérance incroyable. Elle se laissait insulter par les jeunes en rue. Pas forcément tout les jours, mais elle se laissait faire un petit peu. Et donc, elle disait que comme ce sont des ado, c'est leur âge donc ce n'est pas grave. Mais moi, je n'accepte pas et en plus je n'ai pas été éduquée comme cela. Salim est comme ça aussi. Le respect du plus grand est très fort chez nous. Vraiment le respect du plus grand que toi, du parent. Et ça c'est ancré en nous je pense. Et c'est un défaut parce que, en tant qu'éducateur tu dois être ouvert. Mais je pense qu'avec ce genre de public, tu ne dois pas te laisser monter dessus, ni insulter une fois parce que ça va être répétitif après. Elle non, elle disait que « à l'aise ». A cause de sa sphère de tolérance, nous on a eu des difficultés avec ce groupe là. Mais maintenant, ca se passe super bien. Je me suis fait insulter une fois dans la rue, je pense. Une fois. Ca n'a pas été réitéré car j'ai été directement les voir et j'ai demandé c'était qui et personne ne m'a répondu. Et puis, deux jours après, tout le groupe est venu pour s'excuser. Sans me dire c'est qui. Mais tout le monde est venu s'excuser au local. C'était une bonne démarche de leur part, j'étais contente. Mais à part ça, non je n'ai pas eu de soucis. [J'imagine, que quand on travaille dans ce quartier, à force on se connait] C'est ça. [Les autres ont peut-être donné des échos positifs] Oui, peut-être. Je pense, car je n'ai pas eu réellement de soucis.

14) Pensez-vous la différence/proximité culturelle comme une richesse/difficulté dans votre travail ?

Je pense que c'est (la proximité culturelle) *une grosse richesse car tu as un meilleur contact…ce n'est pas un meilleur contact mais tu as un contact beaucoup plus profond je crois. Parce qu'on a les mêmes valeurs, les mêmes principes alors forcément. Que ce soit avec quelqu'un avec qui tu travailles ou un usager, forcément on a plus de points communs, donc forcément c'est un peu plus riche. Mais à côté de cela, ça peut faire des difficultés. Comme je suis une femme, marocaine aussi. Donc ça représente beaucoup de chose. Les jeunes, au départ, ne me prenaient pas vraiment au sérieux. Ils disaient « tu es notre petite sœur quoi ». Mais non, « moi je suis plus âgée que toi et moi je et moi je et voilà ». Je prends ma position. Quand j'ai pris ma position, ça allait mieux. Mais c'est vrai qu'au début voilà, ça faisait chier les jeunes qu'ils se fassent engueuler par une fille. « Qui tu es toi ! » Mais après, ça a été, quand tu poses le cadre et que tu es juste dans ce que tu dis et ce que tu fais, que tu es cohérente, ça passe je pense. Que tu sois blonde, moche, noire, jaune, brune. Il faut juste mettre, au départ, un cadre et s'y tenir. Je pense que c'est important pour les ados, en général. Dans n'importe quelle situation, tu dois poser le cadre et t'y tenir. Poser le cadre, c'est très facile. Mais s'y tenir et le garder c'est ça le plus compliqué. Donc c'est une difficulté comme une richesse. Mais c'est plus une richesse qu'une difficulté, pour moi. En tout cas, dans ce genre de quartier, c'est plus une richesse.*

15) Comment pensez-vous que les institutions auxquels vous dépendez vous voient ?

Je ne sais pas, je n'ai pas eu une évaluation encore. Ca fait 3 ans que je travaille là et je n'ai pas eu d'évaluation, mais c'est en cours. Je ne sais pas du tout. Je n'ai jamais eu d'avertissement, jamais eu de convocation chez mon chef parce que j'avais fait une erreur. Donc je pense qu'on me voit bien. Bonne travailleuse. Je sais qu'on me voit très dynamique et un peu speed partout. Ca je sais qu'on me le dit assez souvent. Après pour le reste je ne sais pas du tout. Je ne sais pas te dire, je ne me suis pas fait évaluer encore.

16) Quels sont vos liens avec l(es) institution(s) auxquels vous dépendez ? Comment évaluent-ils votre travail ?

Je pense que l'évaluation c'est un entretien qu'ils font, normalement, tout les 2 ans. Et donc je vais l'avoir dans pas longtemps, et c'est ma coordinatrice qui nous évalue selon un canevas qui est donné par le GRH. C'est un formulaire avec des points et des niveaux comme bien, excellent etc. [Une sorte d'auto-évaluation ?] Oui, on fait d'abord notre évaluation écrite sur base d'un questionnaire et après on voit avec notre coordinatrice en entretien. Et puis on échange par rapport à ce qu'elle a écrit. Donc je crois que c'est sous forme d'échange.

Après, le lien que j'ai avec les instances c'est le lien de travail normal, je pense que si je dois appeler un de mes collègues au Chapelin, je le fais directement. C'est un lien normal, de travail.

17) est le rôle dont les institutions vous ont chargé ? Vous imposent-ils des directives précises ? (standards normalité société VS standards normalité communauté)

Il y a des directives qui ne sont pas imposées par le service de prévention mais qui sont imposées par la Région, qui nous finance, la Région de Bruxelles-Capitale. Les directives c'est d'être visible en rue, un peu tout ce que je t'ai dit de notre travail…travailler avec des jeunes. Je sais que la Région nous impose X heures, enfin c'est ce qu'on avait fait avec la circulaire… on avait négocié avec la Région de faire 2 heures de rue par jour. Ca c'est une obligation, entre guillemet. On n'est pas obligé vraiment de le faire, mais c'est un minimum de 2 heures de rue par jour. On a…pas une obligation mais disons… la préférence de travailler avec des jeunes. Et donc nous, dans notre cadre, la Bougie, comme on travaille avec une ASBL et qu'on a un partenariat avec elle, on fait des activités aussi avec elle. Donc on n'a pas tout ce temps là aussi, on n'est pas tout le temps en rue. On a d'autres activités. Comparé à d'autres équipes. Donc c'est vraiment l'organisation de chaque service prévention. Je connais des services de prévention d'autres communes qui ne font pas la même chose du tout que nous. Donc c'est vraiment, nous, en annexe, par rapport à la Région. Ils nous avaient imposé deux trois petites choses comme ça, qu'on doit respecter. On doit vraiment travailler avec des gens qui sont en difficultés ou en demande. Et de réorienter les gens car nous sommes un service de première ligne.

18) Comment définissez-vous votre rôle envers le public auquel vous vous adressez ?

Dans n'importe quel public, je suis une travailleuse sociale, vraiment. C'est mon job. Je fais moins d'animation, car je ne suis pas animatrice. Même si je dois le faire, et je l'ai déjà fait. Ce n'est pas quelque chose qui me botte, mais je le fais. Je suis plus dans le psycho-social. C'est pour ça que je dis que je suis travailleur social. Car je suis plus dans l'accompagnement, le suivi plutôt que dans les animations pures. Je préfère vraiment travailler avec un public d'adultes ou de jeunes que d'enfant. Donc voilà comment moi je me sens.

Entretien Bilal :

1. Depuis combien de temps exercez-vous le métier d'éducateur de rue dans ce quartier ? Où avez-vous travaillé avant et avec quel public ?

Dans ce quartier, maintenant, ça fait 4 ans. Avant, j'ai travaillé à Woluwe-Saint-Pierre. J'étais animateur socioculturel. Je travaillais avec un public dit défavorisé mais beaucoup moins qu'ici quoi. J'ai travaillé 4 ans aussi.

2. De quelle communauté/quartier appartenez-vous ?

J'appartiens à la communauté marocaine.

3. Sur quelles bases vous a-t-on embauché pour cet emploi ?

Déjà mon expérience dans le social. Et puis ici ca fonctionne beaucoup avec les pistons donc…j'ai été pistonné. [Vous aviez des qualités particulières ?] Moi j'ai un bon contact avec le public cible, c'est-à-dire un publique problématique, ceux qui sortent de prison, ceux qui vont y rentrer. J'ai un bon contact avec ces gens là. J'ai plus ou moins de bons suivis avec eux. C'est un public qui est difficilement touché et moi j'y arrive facilement. Mais c'est du au fait que moi je les connais déjà d'avant. Je connais leur historique, ils n'ont rien à me cacher quoi. Et donc voilà ca passe beaucoup plus facilement. [Vous les connaissiez d'avant de ?] J'étais du quartier ici, j'ai grandi dans le quartier.

4. Comment avez-vous investi votre lieu de travail ? Avez-vous connu des difficultés/facilités quelconques ?

Non pas de difficultés. J'ai commencé à travailler avec les plus jeunes, c'est-à-dire 14, 15, 16 ans. À partir de là, des activités et ainsi de suite…là on touche facilement ensuite, les publics plus âgés. Avec aussi des activités, des heures de salles. C'est souvent des activités sportives, des sorties, des weekends. Voilà comment j'ai réussi à les accrocher. Puis ils me connaissaient aussi d'avant.

5. Combien de temps vous a-t-il fallut pour vous intégrer dans le quartier ?

Ca s'est fait directement. Vu que j'étais du quartier. C'est plus combien de temps pour que les gens se rendent compte que je suis éducateur de rue et non plus le gars du

quartier. La question ce serait celle-là et pas l'autre. Il faut 1 bonne année voire 2, pour que les gens comprennent que je ne suis plus de la famille. Qu'on est éducateur dans un cadre et qu'on doit respecter les règles. [Vous n'étiez plus simplement le pote…] C'est ça, voilà.

6. Quel est le public avec lequel vous travaillez, et quel est son appartenance (les cultures qui la compose)?

Je ne travaille pas forcément qu'avec des personnes défavorisée. Déjà quand on dit défavorisé il faut voir comment. Si c'est au niveau financier. Je travaille avec des gens qui ont de l'argent et d'autres qui n'en ont pas. Si c'est défavorisé au niveau de l'école et tout ca…je travaille avec des jeunes de bonnes écoles et de mauvaises bonnes écoles. Je travaille au niveau du quartier peu importe les différences. [Ces publics viennent de quelle culture en fait ?] C'est que des marocains. Parce que physiquement dans la rue, il n'y a que ça. Ce n'est pas une question de choix. C'est qu'il n'y a que ça, donc forcément…en tout cas pour ce qui est dans le bas de Forest. [Est-ce que vous pensez que la facilité d'approche du public c'est plus le fait que vous avez habité le quartier ou votre origine ?] Non, non style d'approche, mes techniques d'approches dans la rue…c'est plus ça qui fait que…j'ai des facilités.

7. Comment voyez-vous le public auquel vous vous adressez ?

Déjà c'est un public très large, donc ils n'ont pas forcément tous les mêmes problématiques. Chaque personnes est différente et a des problèmes particuliers qu'il faut traiter, si je peux traiter. Comment je les vois ben voilà…chacun est comme il est. Je ne sais pas te faire une idée générale en disant « lui est comme ça, lui est comme ça ». On a des mariés, on a des pas mariés, on a des prisonniers, on a des malades, on des gens saints. Déjà à la base, quand ils viennent chez moi, même si l'autre me dit « celui là il n'a pas de travail, celui là il est fou etc. » J'attends le déballage de ce qu'il a, je ne les catalogue pas. [C'est vous qui allez vers eux ou ces eux qui viennent vers vous ?] Ca dépend. C'est des techniques d'approche quand tu es dans la rue. Tu parles, tu dis bonjours, tu rigoles avec eux, tu n'essayes pas d'aller dans le sujet, tu attends la deuxième fois, la troisième fois et puis tu glisses des mots… pour voir si il y a moyen d'aller vers du plus secret tu vois. Pour voir ce qu'il essaye de cacher ou pour voir s'il a besoin de quelque chose. C'est juste discuter avec eux, point barre. C'est juste créer une relation sans plus. Mais donc les premières approches se font toujours pour juste créer cette relation de confiance. Savoir qui tu es, savoir qui je suis. [Se faire connaitre] Se faire connaitre voilà. Une simple présentation. Et à partir de là j'ai ouvert la porte et s'il a envie de me glisser quelque chose, il sait qui je suis et ce que je fais.

8. Comment pensez-vous que le public auquel vous vous adressez vous voit ?

De plusieurs manières de me voir. D'abord il y a ceux qui sont énervés contre la société. Ceux là te voient comme un travailleur de la commune. Et qui dit commune, dit l'Etat et qui dit l'Etat, dit contre nous. Et c'est la position d'ancien habitant du quartier

qui me tire un peu de là, qui fait que les gens ne me mettent pas dans cette case là. Ils savent qui je suis. Si je venais d'un autre quartier, j'aurais été catalogué balance de la commune. Et puis, j'ai rendu beaucoup de service à plein de personnes, donc ils savent qui je suis. Ils savent que je suis une personne ressource. C'est comme ça qu'ils me voient, je pense. C'est-à-dire que j'ai plusieurs outils à disposition et je n'hésite pas à les faire partager, à mettre en œuvre tout ca, à leur donner un petit coup de main. Ils le savent très bien. [Ils savent jusqu'où vos compétences vont ?] Non, c'est difficile à délimiter. A certains tu vas dire « un cv je fais », et à d'autre « non un cv je en fais pas ». S'il vient demander un cv comme on demande un paquet de chips au magasin, non je ne fais pas. Si l'autre, a quelque chose derrière, une démarche, alors là je fais. Donc, où elle est la limite, je ne sais pas. Elle est floue. Pour certaines personnes tu vas les accompagner, pour d'autres tu ne vas pas les accompagner à tels endroits.Ca se recalcule tout le temps. [Vous devez chaque fois leur réexpliquer ?] Ah oui, il faut clairement expliquer tout ce qu'on fait. Il faut bien faire attention à quel nom on utilise et la façon dont on le dit. Et donc il faut répéter encore et encore. De un, la personne tu la mets à l'aise…c'est comme par exemple quand la personne elle vient me voir, je la mets à côté de moi, derrière l'écran, pour voir ce que je fais, même si elle ne comprend rien à ce que je fais. Au moins elle ne se dit pas qu'il y a des trucs caché ou « qu'est-ce qu'il est en train de faire ? ». Transparence dans ce que je fais et dans ce que je dis. J'essaye de leur expliquer plus clairement, comme ça ils ne peuvent pas se retourner contre moi…ils étaient prévenus. [Il y en a qui commence à s'accrocher trop ?] Oui, là il faut direct mettre l'espace entre. C'est-à-dire que quand il aura besoin de quelque chose, je ne serai pas disponible. Ce sera ça mes techniques. « Je ne peux pas le faire, je t'ai montré la dernière fois comment faire » ou bien « on prend rendez-vous car dans une semaine ou deux j'aurai le temps pour le faire ». Je le force à faire de lui-même. [Tu n'es pas disponible 24h/24] Je fais des petits jeux comme ça, je retarde, je fais des rendez-vous Je ne vais pas lui dire non, mais je lui dis de se voir le lendemain ou après-demain ou reviens la semaine prochaine quand je travaille. Je sais qu'après ça va l'obliger à se débrouiller tout seul. [Si c'est vraiment urgent pou lui…] alors là je le fais. On dit on ne réagit pas aux situations d'urgence, mais malheureusement dans ce quartier, on n'a pas de cellules qui sont là pour réagir à ces situations d'urgence. En fonction de mon feeling et du feeling que j'ai avec le public que je connais, je peux réagir à ces situations d'urgence. Parce que c'est des gens que je côtoie toute l'année. [Vous savez si c'est du bluff ou non…] Oui, c'est vraiment ça.

9. Quels sont vos liens avec les familles/ la culture des personnes dont vous vous occupez ?

On parle beaucoup de culturelle. Il faut dire qu'on vit en vase clos ici, en quelque sorte. On ne voit pas cette dimension culturelle. On est constamment baigné dedans. Si je viens d'autre par, tout les jours, si je viens d'une autre culture, je peux dire « oui il y a ça qui change ». Mais là, depuis que je suis tout petit, je suis baigné dans cet univers culturel. Donc je ne vois pas le changement. Et puis ce n'est pas la culture marocaine dans laquelle on a grandi. C'est plus la culture marocaine-bruxelloise. Donc, on est en

plein dedans et on ne la voit pas vraiment. Donc, quand tu me dis culture, pour moi ce n'est pas défini. C'est comment on vit tout les jours quoi.

Les familles c'est plus difficiles de les aborder. Si tu ne fais pas d'activité ou quelque chose d'autre, ce n'est pas intéressant. Les problèmes on les règle entre famille. C'est comme ça que ça se passe en général. [Quand vous vous occupez des jeunes] J'ai des contacts. Mais c'est toujours la même chose. Quand les enfants vont bien, quand c'est juste des problèmes d'école, j'ai de très bons contacts avec les parents. C'est quand on rencontre des enfants avec des gros soucis, des cas lourds, que là il n'y a pas ce contact avec les parents où il se fait difficilement. C'est une relation conflictuelle. Heureusement, ce n'est pas la norme, mais il y en a quelques-uns. Mais, les enfants qui ont de gros problèmes, c'est difficile d'avoir les parents. J'imagine que pour les parents, ils ne reconnaissent pas qu'il puisse y avoir des problèmes avec leurs enfants. [J'imagine que pour l'enfant c'est peut-être mieux de se confier à vous...] Oui, en fonction de la relation je regarde si ça vaut la peine de contacter les parents. Si je prends contact et que le jeune le sais, il va se dire « ah il va se mettre du côté des parents ». Alors je préfère rester du côté du jeune. Ca dépend des cas. Là aussi c'est au feeling, c'est l'expérience qui fait que tu sens si tu dois y aller ou non. Vaut mieux garder une relation saine avec le jeune ou, au contraire, marquer le pas en se mettant du côté des parents. Souvent avec les familles, ils ne veulent pas recevoir chez eux, parce que c'est crade. Tu ne les vois jamais. Si tu les vois, c'est bonjour au revoir car ils n'ont pas le temps. Donc on voit les parents, en fin de compte, que quand ça va bien.

10. Si vous avez une proximité culturelle/territoriale avec votre public cible, comment la gérez-vous ? Sur une échelle de 1 à 10, comment évalueriez-vous votre proximité avec votre public cible ?

Je travaille 24h/24. Si c'est comme si j'étais avec eux, c'est comme si j'étais dans le même groupe, c'est comme si je faisais partie d'eux. Sauf que je suis payé par la commune, c'est tout. Sinon c'est la même chose qu'eux. Ecoute c'est simple, moi tu me dépose avec eux, alors pour moi c'est 10/10. Je suis en plein dedans. Immersion totale ! [C'est un avantage j'imagine ?] C'est un avantage oui bien sûr. J'entends plus de choses que les autres entendent. Je suis au courant, à l'avance, de certaines choses. [Des habitudes du quartier] Oui voilà, de tout ce qui se passe en souterrain…enfin, de ce qui est officiel et officieux. Je connais les petites histoires, tout ça.

11. En cas de proximité territoriale, vous arrive-t-il de croiser hors situation de travail des membres du public auquel vous vous adressez ?

Ca se passe très bien. Au fil du temps, ils savent quand je peux leur régler leurs papiers. Je leur dit « passe la semaine prochaine, je t'appelle et on se dit quoi » et à d'autres, je dis « vas-y dis moi qu'est-ce qu'il y a ? ». Ce n'est pas parce que le boulot est fini que je suis là « non, je ne peux plus donner de conseil et tout ». [C'est le boulot d'éducateur qui demande ça ?] Non, à la formation on nous demande de faire cette limite de travail. Mais moi ça ne me dérange pas. C'est juste une info que tu glisses comme ça, il n'y a rien de spécial. Ce n'est pas comme si je devais construire un mur ou une brouette pour

quelqu'un. [C'est un boulot où tu dois être engagé dedans ? il faut le sentir ?] Non, je ne pense pas. L'autre qui fait ses 8 heures et qui se casse après, peut le faire aussi. Il n'y a pas de problème à ce niveau. Ca dépende de la personne. Parce que d'autres, vont avoir ça en dehors du travail et vont se sentir oppresser. Moi ce n'est vraiment pas le cas. Moi mon travail, je ne le vois pas du tout comme une grosse tâche que je dois faire. Là tu es là, tu tournes, c'est plus du relationnel. C'est beaucoup moins hard, c'est plus facile à vivre. C'est flexible. Là je me lève le matin, c'est le Ramadan, les gens ne se lèvent que le soir, alors je vais me lever à midi pour essayer d'être là plus tard le soir.

12. Est-ce que le public avec lequel vous travaillez est stigmatisé selon vous (= attributs négatifs apposés sur le groupe par les autres) ? Si oui, comment la gérez-vous ?

Oui, à 100%. A commencer par les travailleurs eux-mêmes. Quand on parle de public cible, on stigmatise. Moi-même je stigmatise à ce moment là. A un public je donne des caractéristiques que je colle comme ça. La Région nous donne des subsides en fonction de certains critères qu'on a déterminés auprès du public. On a stigmatisé toute une commune pour avoir certains subsides. C'est présent non-stop et il y en aura encore demain. C'est clair. [Comment vous la gérer ?]Déjà de un, la stigmatisation c'est un moyen de faire des généralités, de faire des groupes plus facilement. D'entreprendre des démarches, au niveau de ton travail, plus ciblées avec de tel groupe. Donc là c'est positif. Mais ce qui est négatif, c'est que c'est plein de préjugé et là on ne réfléchit plus forcément à la situation de la personne. Et on entame directement des solutions ou quoi, parce que tu imagines que tel cas est la même que l'autre et j'ai la solution pour toi ou je sais ce qu'il faut faire. Alors que non. Chaque personne est à analyser complètement de A à Z. [Voir la personne pour ce qu'elle est]. Donc c'est comme ça je le vois.

Stigmatisation il y a et il y aura toujours. Passe au dessus. « Tu sais qu'il y a ça, tant pis pour toi mon vieux. C'est comme ça, c'est la vie ». On n'a pas choisi. Je ne vais pas changer le monde en coup de baguette magique. Des fois, il faut leur dire les choses cash. « La stigmatisation ben malheureusement, tu dois fermer ta gueule quand tu prends le train, parce que dès que tu vas dire un truc, on va croire que tu vas foutre le bordel ». Il y une dynamique qui s'est lancée, alors maintenant à nous, par notre comportement, de la changer. Et malheureusement, on doit mordre sur notre chique. [il ne faut pas confirmer les dires] C'est ça, par leurs comportements on va infirmer les stigmates. C'est comme ça que je le vois. A la limite, au niveau de la stigmatisation, ce n'est même pas nous qui devons changer mais le regard de l'autre qui doit changer. Mais les autres on ne travaille pas avec eux. Les journaux, les gens qui habitent autours de Bruxelles qui se font tout un clip sur Bruxelles, qui stigmatisent. Ceux-là on ne sait pas aller vers eux et changer leurs clichés. Alors commençons déjà par nous. [Peut-être que ça fera le déclic chez les autres] Et quand bien même ça ne le ferait pas, nous on saura à ce moment là comment on est. On sait qu'on ne fait pas ça.

13. Pensez-vous faire l'objet d'une stigmatisation de la part de la société ? Si oui, comment la gérez-vous ?

Non-stop hein. Ca passe au dessus. Tu sais comment je le vois ? Il y a des jours où je suis habillé en basket, jeans et training. J'habite à Halle où je prends le train. Je vois tous les regards qui sont sur moi braqués. Je prends le bus, même chose, les gens font attention à leurs sacs. Même coupe de cheveux mais avec un polo, rasé, et une paire de Converse, les gens s'asseyent à côté de moi, ils me parlent. Ca change direct, c'est flagrant ! Même dans les magasins. Toi tu as intérêt à te connaitre pour savoir qui tu es et ne pas le prendre mal. Ne pas insulter chaque personne qui va faire un bizarre truc. «Qu'est-ce que tu as de plus que moi ? J'ai un salaire, je travaille pour la commune… » Je ne me le dit même plus dans ma tête. « De toute façon je n'ai pas besoin de toi pour vivre ». Moi je me dis pauvres victimes. On leur rempli la tête au journal de 19h. Et ils croient tous, pauvres victimes ! Dans tous ceux-là il y en a aucun qui a été agressé par un arabe. A la limite ils ont tous été volé par leur cousin dans un bled perdu. C'est une façon de parler. Ils en ont croisé un, un jour, et il lui a offert un verre de thé, c'est pour te dire. Je ne remets pas la faute sur eux, certes il faudrait un esprit critique, mais on ne peut pas tout leur demander. Tu mets tous les jours que c'est la merde et tout à dans les journaux et ça suffit pour leur faire peur. Et après, quand ils montent dans le train ou quand ils viennent à Bruxelles, ils flippent. Forcément. Partout il y a des petits moutons noirs. Mais pour certains on n'en fait pas tout un fromage. Pour moi, clairement c'est les média, il n'y a pas photo.

14. Pensez-vous la différence/proximité culturelle comme une richesse/difficulté dans votre travail ?

Une richesse car j'avance avec une longueur d'avance par rapport à un qui n'a pas connaissance à ce niveau là. Je sais quelles choses on peut dire, comment on peut aborder, ce qu'il ne faut pas aborder. Avec les mamans, comment faire. [Les codes] Tous les codes sociaux, c'est ça, je les connais. Je pars avec une longueur d'avance. Entrer chez quelqu'un ce n'est pas juste enlever ses chaussures, tu vois. Tu dis Salam Aleikom, tu fais attention à ne pas trop regarder les bonnes femmes qui sont à la maison, tu regardes les papas, tu manges si on t'offre quelque chose à manger. Tu vois plein de codes sociaux. Avec les jeunes, tu leur dis bonjour, pas trop de question, pas de pression. Avec les parents, on ne parle pas trop du familial. Il y a plein de codes sociaux comme ça. Celui qui ne les connais pas va se planter mais il va mes apprendre, mais ça prend plus longtemps.

15. Comment pensez-vous que les institutions auxquels vous dépendez vous voient ?

Contrôle social. Des agents de contrôle social. Ils ont besoin de mettre des gens sur le terrain. « On va mettre des petits marocain, ça va faire plaisir à la communauté ». [Un peu comme une vitrine] C'est ca. A la limite, si vous ne venez pas travailler, on n'en a rien à foutre. Ils s'en foutent. Notre travail n'est pas contrôlé. S'ils nous payent sans contrôler, ça veut dire qu'ils n'en ont rien à foutre. A la fin de l'année ils payent un évaluateur interne pour qu'il remplisse des cases et des chiffres. Mais tu peux écrire ce que tu veux. « Combien il y a eu de plaintes cette année ? 20 ? Allez, je vais mettre 30 » Tu fais ce que tu veux. Prouve-moi que j'ai eu autant de suivis individuels. C'est

confidentiel. [Ce n'est pas leur priorité] Oui, quand bien même, ils ne veulent ne pas brûler leur poste. On a mis des gens, voilà. Je te jure que je ne viendrais pas que ça ne changerait rien. Alors la qualité du travail dépend de chaque personne. C'est pour ca que chaque éducateur a sa manière de travailler, à sa philosophie. On est tous différent. C'est la fierté qui fait que tu viens ou non.

16. Quels sont vos liens avec l(es) institution(s) auxquels vous dépendez ? Comment évaluent-ils votre travail ?

L'évaluation ce sont que des chiffres. [Vous faites votre propre évaluation ?] On a changé. La coordinatrice nous demande combien de suivis on a fait, combien de camp, combien de sortie et puis c'est tout. La Région a besoin juste de chiffres. Et les petites phrases bateau on les a tous : émancipation, ouverture, mixité. Ce sont les phrases clés. La Région ne demande pas plus. Le public en a besoin mais c'est mal géré. Le service de prévention reçoit l'argent du gouvernement pour mettre des gens dans la rue, c'est tout. L'objet social, le bien être, tout ça ils s'en foutent. Ils veulent juste que les rues soient propres. Le Bourgmestre veut juste le bien être de sa commune et pas de ses habitants. Tout dépend de la motivation personnelle de la personne. Si tu as un moral solide et des bonnes bases théorique, que tu connais bien le social alors tu tiens. Les autres ont difficiles. Ils craquent, ils ne sont plus motivés. Moi je garde la motivation parce que je sais que le public en a besoin. Et on touche quand même bien pour le travail qu'on fait. C'est le public qui me force à travailler. Je les connais et quand ils viennent me demander des trucs, ça me force à travailler. Je pourrais me cacher dans un coin que ça irait.

17. Quel est le rôle dont les institutions vous ont chargé ? Vous imposent-ils des directives précises ? (standards normalité société VS standards normalité communauté)

Tu fais ce que tu veux, quand tu veux, où tu veux. On a un projet pédagogique rédigé par l'équipe. J'ai organisé un camp qui a été annulé en dernière minute. C'est te dire combien ils n'ont rien à foutre. J'essaye de les faire chier un peu en envoyant quelques jeunes, des coups de téléphones. J'ai fait du vélo, des sorties théâtre, des tournois de football, des pièces de théâtre etc. On essaye de se lancer dans tout. Les marocains, ils ne te parleront que de foot tous les jours. Et moi j'essaye de leur faire faire un peu de tout. [Il y a de la reconnaissance de leur part ?] Oui, comme hier je rentre à 2h du matin et je croise deux petits avec lesquels je travaille et on discute gentiment et je reste avec eux. Et ils ne me demandent rien hein. Le courant il passe voilà. On a de bonnes relations. Tu t'entends avec tout le monde dans ton propre village, c'est bien non ? C'est une forme de reconnaissance. Je suis invité aux mariages, fiançailles, les baptêmes. C'est comme au bled. C'est toujours bien vu. C'est comme ça l'ambiance dans le quartier. C'est une des habitudes qui est restée de nos parents.

18. Comment définissez-vous votre rôle envers le public auquel vous vous adressez ?

Orientation, plateforme d'orientation. « Tu es venu chez moi, tu m'as posé une question, je t'envoi là ». Donc je dois bien connaitre le tissus social, savoir qui fait

quoi, où, comment. Tu cherches une formation, une habitation, un avocat etc. c'est à moi de me débrouiller pour savoir où l'envoyer. Mon outil de travail c'est mon téléphone. Je dispatche.

Entretien Marie :

1. Depuis combien de temps exercez-vous le métier d'éducateur de rue dans ce quartier ? Où avez-vous travaillé avant et avec quel public ?

Depuis juillet 2005. J'ai commencé à travaillé dans l'enseignement pendant 5 ans, c'était dans une école où il y avait le premier cycle de secondaire et c'était des filles. C'était des 12,15 ans. Et puis donc j'ai enseigné pendant 5 ans. Après j'ai travaillé, dans une société. J'ai changé carrément de domaine. Je me suis convertie en comptable, caissière. C'était l'équivalent d'Electrabel. J'y ai travaillé jusqu'à la guerre chez nous. Par après, j'ai travaillé avec un public un peu de tout dans les camps de réfugiés. Du coup, j'ai travaillé avec toutes des personnes vulnérables, et les personnes âgées et les enfants non-accompagnés. Voilà, en gros c'est ça. J'ai fait un suivi avec eux. C'était un public d'enfants vulnérables. C'était des enfants de la rue, pas des enfants, comme ici. Ce sont des enfants qui étaient vraiment délaissés. Et après j'ai débarqué. J'ai fait une formation pour m'intégrer. J'ai eu le boulot ici. [Donc, c'était beaucoup dans le social que vous avez été] Oui, c'est ça. En comptabilité, comme j'étais caissière, j'étais tout le temps en contact avec le public. Tu es contact avec des gens qui sont… qui ont des problèmes d'argent et qui demandent des avances. Tu dois expliquer, que ça ne s'obtient pas comme ça, qu'il y a toute une procédure.

2. De quelle communauté/quartier appartenez-vous ?

[Vous vous considérez plus rwandaise ou belge ?] Ici, je sens plus rwandaise, par mes racines, aussi par tout ce que j'ai du Rwanda. Mais je me vois aussi dans cette communauté belge, qui m'a accueilli et qui m'a permis de me stabiliser aussi, un certain épanouissement, surtout coté psychologique et psychique. Je reconnais je veux tout faire pour me maintenir dans la communauté.

3. Sur quelles bases vous a-t-on embauché pour cet emploi ?

Je ne sais pas vraiment ce qui a motivé le… parce que moi j'ai fais des tests écrits. J'ai d'abord répondu à une offre, comme toutes les personnes qui recherchent un travail. Déjà je n'habitais pas à Bruxelles, ni à Mons, j'habitais à Tournai. Et puis, j'ai postulé et j'ai eu un courrier comme quoi je peux envoyer des documents, si je suis intéressée à passer les tests écrits anonymes. Après le test écrit, 2 semaines après j'ai été convoquée pour une interview. Je ne connaissais pas vraiment la commune, je ne connaissais pas Bruxelles. Et voilà, donc j'ai passé l'interview. Trois jours après, on m'a appris que j'étais retenue dans le service. Ce qui m'a aidé, je pense, c'est que le service avait envie de changer un peu dans sa façon de fonctionner. Ca, c'est un fait. Parce qu'avant, ça n'était pas comme ça que se passait les recrutements. Ca c'est de un. De deux, peut-être

la façon dont j'avais répondu aux questions lors de l'interview…déjà le fait de ne m'occuper pas seulement des jeunes…parce qu'on est éducateur de rue ça supposait les jeunes…moi j'ai pensé qu'il fallait travailler aussi avec les familles. Si tu travailles avec un jeune et pas de contact avec la famille, tu ne sais pas ce que vit l'enfant dans la famille. Un jeune délinquant, il faut aller puiser derrière, dans tout ce qui se passe et s'est passé dans son enfance aussi. Il faut avoir accès à ça. Et ce qui se passe aussi dans sa famille. Parce que ce n'est pas comme ça, du jour au lendemain, que l'enfant se retrouve délinquant. Donc j'avais avancé ça. J'avais retracé mon parcours dans les camps de réfugiés. J'ai travaillé avec des jeunes dans une violence, qui ne sera jamais pareille. Et je ne le conseille à personne, et en plus après la guerre. Et puis, je connaissais un peu le milieu de la violence et des jeunes laissés à eux-mêmes et tout ça. Peut-être aussi mon âge. J'étais la première femme à travailler dans le service. Parce que j'ai longtemps travaillé toute seule. Après 4 ans, il y a eu une autre fille. Maintenant, il y a plus de filles dans le service. Mais la personne qui m'avait accueillie avant, m'avait dit « d'habitude, on n'engage pas les femmes ». J'avais peut-être satisfait aux critères qu'eux s'étaient fixés. Pour moi, c'est plus ce contact que j'avais déjà eu avec les jeunes, ce contact avec des milieux défavorisés et très défavorisés d'ailleurs, par rapport à ici.

4. Comment avez-vous investi votre lieu de travail ? Avez-vous connu des difficultés/facilités quelconques ? En tant que femme, comment avez-vous connu des difficultés/facilités quelconques pour investir le terrain ?

Je ne sais pas si je dois retracer tout ça…mais déjà en tant que femme dans un service qui n'utilise que des hommes ; en tant que femme âgée dans un milieu où tu dois n'être qu'en contact qu'avec des jeunes. En tant que femme ne venait pas de Bruxelles, c'était supposé que je ne maitrise pas vraiment les problèmes du milieu. J'ai dû m'investir pour essayer de prendre moi-même les marques…je n'habitais pas le milieu. Et en tant que femme africaine, enfin subsaharienne, qui débarque avec une population carrément d'origine maghrébine. Donc là aussi, il fallait que je prenne mes marques, et puis, que je vois comment fonctionner, comment approcher les gens. J'ai dû vraiment puiser dans moi-même. Mais du côté du public, je n'ai pas vraiment eu de difficultés. Les gens viennent vers vous quand ils ont des problèmes et quand…vu la façon de les approcher. Les gens qui ont des soucis, les gens viennent vers vous. Côté professionnel là j'ai eu pas mal de soucis, mais là c'est plus côté pas public, mais plutôt collègue, sur ma façon de gérer les choses. J'avais ma façon de gérer les choses justement parce que j'avais déjà mon passé assez mouvementé, par les violences que j'avais vécues. Mon côté femme aussi qui a joué là-dedans. Parce que les femmes n'ont pas la même façon d'aborder…voilà. Et puis, mon côté aussi de défier les circonstances. Donc, il fallait aussi défier tout ce qui est obstacle avec qui j'étais vraiment motivée à m'intégrer….à être autrement. Parce que quand on arrive ici en tant que réfugié, immigré, demandeur d'asile ou bien demandeur de régulation, ici il y a moyen de vivre. J'ai repris ma vie à moi, et ça m'a motivé à voir comment j'ai gérer les choses, comment gérer les problèmes, comment approcher le public, quel public je peux approcher…et voilà. C'est

plus dû à mon parcours personnel qu'à mes capacités professionnelles. Les deux peut-être, mais plus mon parcours personnel.

5. Combien de temps vous a-t-il fallu pour vous intégrer dans le quartier ?

Ca prend du temps. Pour s'intégrer vraiment et connaitre le public, ça ne prend pas moins de 6 mois, déjà. D'autant que chaque éducateur de rue… je trouve que c'est un avantage, que de pouvoir bouger, aller dans le quartier, d'aller vers les gens. Pour voir comment se présenter au gens, les gens qui sont réceptifs, les gens qui sont un peu réticents, on ne prend pas moins de 6 mois pour voir vraiment comment avancer [Que les gens vous reconnaissent] Oui.

6. Quel est le public avec lequel vous travaillez, et quel est son appartenance (les cultures qui la compose)?

Pour l'instant, avec le public, on a un secteur où on travaille. Dans mes débuts, le secteur ici, c'était un public presque typiquement maghrébin. Mais la population en fait change. Sur les 8 ans où j'ai travaillé ici, la population change vraiment. Dans mon public, il y a autant de maghrébins, autant d'africains subsahariens qui viennent d'arriver, les primo-arrivants. Et là, j'insiste là-dessus. Beaucoup avec les primo-arrivants. Beaucoup de personnes orientent les primo-arrivants. De un, il y en a qui me connaisse car je venais d'arriver. Il y en a, au fur et à mesure qu'on parle avec les gens, qui savent que moi j'ai connu la même chose, que mes enfants ont connus plus ou moins le même parcours que leurs enfants. Les primo-arrivants, je travaille beaucoup avec eux. Ce n'est pas vraiment des affinités, parce que je reste toujours professionnelle. Mais je pense qu'il y a plus une relation de confiance qui s'installe et puis une relation aussi…comment dire… pas d'intérêt…mais une relation où on sait vers qui aller avant de chipoter un peu de gauche à droite parce qu'ils savent que je peux donner l'information. J'oriente aussi beaucoup. Moi je sais où arrivent mes compétences. Donc je m'arrête là et j'oriente vers les structures adéquates. Ce qui fait que dans l'intégration du service, pendant ces 6 mois, la première chose que j'ai faite, c'est savoir plus ou moins tous les services, quels services qui est habilité pour ceci, pour cela. Si c'est pour un cv, j'oriente vers la mission locale. Si c'est des primo-arrivants, j'écoute d'abord, est-ce qu'il y a une école de devoirs habilitée, pour le classement dans les écoles, car ils sont plus en contact avec les écoles. C'est vraiment, il faut pouvoir, j'ai pris l'habitude de structurer mon travail, ce qui est de mon domaine. C'est plus les contacts, l'écoute et puis l'orientation et évidemment le suivi, parce qu'il y a des gens qui ne savent pas parler français, qui ne savent pas aller dans les services tout seuls. « Vous allez, là, vous vous asseyez et vous n'intervenez même pas. Et puis tu es là ». Et petit à petit, tu les rends autonomes. Et dans un premier temps, ils ont besoin vraiment d'un suivi assez intense. [Vous êtes la personne de référence pour eux] Oui. Et puis après on les dispatche de gauche à droite. Mais avant, ils se concentrent sur une même personne. [Vous en avez que vous avez du suivre longtemps ?] Oui qui s'accrochent. Des fois, il y a une coupure et on pense que c'est fini. Et 2,3 ans après, la personne revient. Sinon, il y a des familles avec lesquels on fait

des suivis. Des fois, on fait le suivi d'un grand et après, 3,4 ans, on continue avec le suivant. Puis après, c'est les parents qui sont au chômage, qu'il faut encore réorienter. Et puis, il y a des familles qui sont regroupées. C'est un suivi quotidien, au fur et à mesure des problèmes qui arrivent. Des fois, ils vous amènent des problèmes qui ne vous regardent même pas. Et là, on met les limites quoi. [Vous savez mettre les barrières] Mais c'est vrai qu'à certains moment, c'est comme un peu…il y a des gens qui pensent que j'habite dans le quartier, tout simplement parce qu'ils me voient tout le temps. On est tout le temps dans la rue, on connait les enfants qui ont maintenant 18 ans, que je connais depuis qu'ils ont 11 ans. [Vous êtes comme la voisine quoi] Ben oui.

7. Comment voyez-vous le public auquel vous vous adressez ?

Il y a beaucoup de diversité quand même. Par exemple, le public des adultes. Ils sont là, ils vous approchent comme un adulte, ils vous parlent un peu de tout, de leur problème et vous les accompagnez s'ils le demandent. Le public des jeunes… je ne sais pas de quel côté tu veux aller mais… ils sont voilà… une fois ils doivent venir et tu dois être là, mais tu ne peux pas toujours être là. Donc là, il faut vraiment cadrer, ce que les jeunes n'aiment pas. Les plus jeunes, ça va. On passe toujours par les parents. En espérant qu'on va les mener jusqu'au bout. Mais, malheureusement, il y a des jeunes qu'on accompagne jusque 12, 13,14 ans et après tu vois qu'ils ont dévié. Et là tu te poses la question « est-ce que j'aurais dû faire mieux ? ». Mais la réponse est qu'on ne peut pas faire tout, non plus. On peut faire quelque chose ici, dans le bureau, mais ce qui se passe après…ce n'est pas qu'on n'est pas responsable mais on ne sait pas gérer ça. Donc il y a beaucoup de paramètres qu'il faut mettre face à face, ou superposer pour comprendre ce qui s'est passé. C'est assez décevant et même ça donne un peu mal au cœur de voir qu'on a suivi un gosse dans sa famille, il évolue, il termine son cycle primaire, puis il fait sa 2ème, 3ème, 4ème et qu'après tu vois que ça n'a pas été. Et là, ça fait un petit mal. Tu évalues ton travail, tu fais un petit recul. Mais après, tu te dis « voilà, j'ai fais ce que je pouvais faire ». Après, on essaye de voir ce qui peut marcher. Quand on a la chance d'avoir un jeune qui s'accroche et avec qui on peut avancer, ça va. Mais des fois, il faut voir de l'autre côté du trottoir. Et là, on laisse faire. Ca ne sert à rien de foncer, car, des fois, après une année ou quelques mois, il peut revenir. Donc là, c'est peut-être le revers de notre métier. On n'atteint pas toujours des résultats satisfaisants. [Vous les voyez comme des personnes en détresse ?] Ce sont surtout les parents qui sont en situation… mais le problème, des fois, on apprend les choses quand ça va mal. Donc, il faut vraiment avoir été vigilant pour voir comment ça a évolué. Des fois, on ne s'en rend pas compte et quand on nous informe de la chose, le couvercle commence à siffler. Il y a des parents qui sont effectivement en détresse car les enfants se sont retrouvés en prison…donc on se rend compte qu'il y a tout un tas de petites choses dont on n'a pas été informé et qu'on apprend sur le tard. [Il faut essayer de rattraper ça, résoudre là où ça a posé problème] Oui.

8. Comment pensez-vous que le public auquel vous vous adressez vous voit ?

Alors là…Déjà, si je prends côté communauté, je suis quelqu'un qui est là et qui peut répondre à leurs demandes, tout en sachant que je leur dis clairement que je ne peux pas répondre à tout. Il faut des fois, il faut expliquer qu'il y a des instances au-dessus de nous. Parce que nous on nous voit sur le terrain mais nous on obéit aussi aux instances. Ce n'est pas un acquis, mais c'est un langage que je tiens. Qu'on soit content ou qu'on ne soit pas content. Il y a une partie de notre public qui croit qu'on sait tout faire. Là je leurs dis « non, là stop, on ne sait pas tout faire ». Les personnes en détresse te voient comme quelqu'un qui sait tout faire. Autre chose, c'est qu'on est toujours à leur disposition. Donc, ce qui fait qu'il y a des gens qui pensent qu'on doit être tout le temps à leur disposition. Du coup, quand tu ne réponds pas à ça, tu es la méchante. Et ça tu encaisses. Et les gens se rendent compte que ce n'est pas ça, tu as des limites aussi. Par ailleurs, il y a des publics qui me voient comme compétente, mais c'est juste dans le domaine des suivis dans les écoles des devoirs. On est détaché dans une association qui fait école des devoirs. Comme j'ai enseigné et que je connais pas mal de petits trucs, je pense que les parents reconnaissent qu'il y a eu une certaine avancée. Je sais qu'il y a pas mal d'enfants qui m'ont trouvée très sévère et stressante. Pourtant, je rigole. Mais quand je vois que je dois déposer un ordre, je le fais. Tout en restant, c'est ce que je crois, très cool, comme disent les jeunes. Mais je sais que je suis vue comme sévère. C'est ou bien j'affronte trop, ou bien ce sont les enfants qui ne veulent pas ça. Mais il faut savoir jongler avec ça. [Donc, savoir être bien mais tout en ayant un cadre, c'est aussi pour ça que vous êtes là] Voilà, tout à fait. [Il y a des gens qui vous prennent comme une amie ? je ne sais pas si vous travaillez avec les femmes] Oui, il y en a. Je ne pense pas que c'est vraiment comme une amie mais…on crée une relation où les gens vous appellent. Moi par exemple, quand il y a des gens qui ont beaucoup de difficultés avec la famille, je prends leur numéro de téléphone et je le mets dans mon GSM de fonction. Si les gens ont besoin de moi, ils m'appellent. Si vous n'avez pas d'unité, je peux essayer de vous appeler soit de mon GSM, soit quand je suis au bureau. A un certain moment, il y a un public qui se considère comme s'il faisait partie de la famille. Si je dois donner mon mail, je vais donner mon mail professionnel et jamais le privé. Il m'est arrivé une fois de donner mon mail privé pour transférer des photos. Je fais confiance pour le transfert des photos et puis je demande de supprimer mon mail. C'est une manière de prendre distance. Voilà. Alors pendant les weekends, il y a des personnes qui sont vraiment en détresse et qui m'appellent. Quand je sais qu'ils sont en détresse, là j'appelle directement. Car moi, si je suis dans ces conditions, j'aimerais que quelqu'un me réponde. Mais ce sont des cas qui nécessitent un suivi. Pendant, les weekends ou en congé, je réoriente aussi. Les gens, à un certain moment, vous avez une relation pas d'amitié, mais on reste toujours dans le cadre professionnel. N'empêche que s'il y a quelque chose, un problème, par exemple les mamans qui appellent au secours, on passe un peu dans la famille et on voit un peu ce qui se passe. Voilà. Mais tout en gardant cette distance. Ces pourquoi dans le milieu communautaire noire, je n'ai pas beaucoup de…je mets de distance. Je suis là pour la profession, je ne suis pas là pour les communautés. Si je dois les orienter quelque part, si je dois les aider, je le fais, je les oriente, et puis ça en reste là. Parfois, on nous invite à passer à la maison. Moi, je peux passer à la maison. On m'offre un thé, un café. Ca fait plaisir aussi. [Une

forme de reconnaissance ?] Voilà, ça fait plaisir. Maintenant, il y a une famille, dont le gosse avait besoin d'un suivi scolaire, je lui ai dit que s'il réussissait l'année, il aurait droit à un petit cadeau. Il a réussi donc il est venu pour son cadeau. Je lui ai acheté durant les soldes, mais c'est un cadeau en rapport avec l'école. Je lui ai offert un truc sur lequel je pourrai travailler avec lui. Et ca c'est une relation que j'ai créée exprès juste pour...parce qu'il y a des enfants qui m'appellent, des parents qui m'appellent. C'est une relation qui est vue parfois comme une fusion avec la famille, mais ce n'est pas une fusion mais c'est juste que…la maman marocaine m'a dit qu'elle préférait me dire tous ses problèmes plutôt que de les ramener chez quelqu'un de ma communauté. Parce que parfois je leur dis, « faites vous aider par quelqu'un qui comprend plus, quand on n'est pas là ». Mais après, tu comprends que la personne ne peut pas subir cette frustration de la communauté. Là, c'est elle-même qui m'a ouvert les yeux que des fois, que en communauté, il y a des choses qu'on évite pour ne pas vivre des frustrations, ne pas subir les regards. Elle m'a appris quelque chose que je n'avais pas appris, sauf si j'avais fait attention peut-être, dans les cours. Là elle m'a fait voir qu'il y a des choses qu'on aimerait garder que pour un professionnel, plutôt que…Donc les gens te prennent comme un confident, comme une personne de référence. Mais parfois ça va au-delà de la personne de référence. Mais ça va, moi je pense que je gère ça.

9. Quels sont vos liens avec les familles/ la culture des personnes dont vous vous occupez ?

Oui donc, comme j'ai dit, il y a des contacts avec la famille, mais il y a une certaine distance que je respecte. Les contacts avec les familles…il y un public vraiment…il y a les blacks, les européens… là on fait avec eux un peu de tout. On fait des activités, on discute avec eux du racisme. Quand ils parlent du racisme, il y a machin machin machin des étrangers…et moi je dis « hé, je suis là » et ils disent « oui mais.. » et je dis » non, il n'y a pas de mais ». Moi je leur dit que je fais partie de la minorité visible, donc je suis la première visible, malgré tout ce que vous connaissez sur moi. Oubliez ça. Je sais que je suis étrangère dans un Etat, je travaille pour la commune mais ça n'enlève pas ma propre identité. Pour la communauté maghrébine avec laquelle je suis le plus en contact, j'essaye de faire mon boulot, avec tous les publics. En respectant aussi le cadre du travail. Je me sens très à l'aise avec les gens. Ca fait 8 ans. Mais ça a pris 6 mois pour connaitre le terrain, mais ça prend 2,3 ans pour vraiment être à l'aise, savoir comment parler aux gens. [Apprendre les codes] Il y a des choses que je devais apprendre et que j'ai appris, par exemple je sais que si je vais dans une famille, il y a des choses que je dois dire et d'autres que je ne dois pas dire. Des comportements que je dois adopter parce que je suis dans une communauté musulmane. Il y a beaucoup de chose que je dois maitriser. J'échange sur beaucoup de chose. Avec les africains, il y a des choses que je connais et d'autres que je ne connais pas, car je ne connais pas toute l'Afrique. Là par contre, avec les africains, j'ai du travailler plus sur leur vision de mon travail, plus que chez les maghrébins. Sachant que chez nous, on peut passer par vous pour aller à la commune, on peut débloquer les situations etc. Là j'ai dû travailler là-dessus pour leur dire qu'ici on est en Belgique et pas au Rwanda. Il y a des règles. Ce

n'est pas parce que je travaille pour la commune que je peux aller chez le Bourgmestre. Il suffit de leur dit sèchement une fois ou deux et ils comprennent. Autre chose pour laquelle j'ai dû travailler dur, c'est que ce n'est pas parce que je suis noire, de leur communauté, qu'à 10h je dois être là pour eux, 20h je dois être là pour eux. Quand je donne des rendez-vous à 15h30 c'est 15h30. Ici, il faut respecter les heures et ce n'est pas parce qu'on est africain qu'il ne faut pas respecter les horaires. Là j'ai eu du mal…mais maintenant ça va. Ce sont des choses sur lesquelles on travaille sur le long terme. Et puis tu travailles avec la personne, elle te prend comme confidente ou référente et le bouche à oreille commence car elle t'amène d'autres personnes. Ca fait un chainon. Parfois ils peuvent aller directement au bon service, mais ils préfèrent passer par moi, comme ça ils sont passé par le même tuyau. Chaque communauté et chaque public, on adopte un certain comportement. Par exemple, les seniors belges ont aussi souvent des soucis. On est un peu comme des assistants sociaux, c'est difficile de dire à quelqu'un « oui je suis pressée ». On essaye dans le social, mais on n'essaye de ne pas être structuré comme ça. Le côté professionnel prime d'abord sur le nombre d'heures. Moi je prends le train, par exemple, le temps d'aller du quartier à la gare, je rate deux trains. Tellement j'ai croisé des gens. Et puis c'est son problème qui domine tout le temps. Ce n'est pas le problème du train. Parfois j'arrive à prendre rendez-vous pour le lendemain, mais parfois je ne sais pas. Mais ce sont des cas vraiment rares.

10. Si vous avez une proximité culturelle/territoriale avec votre public cible, comment la gérez-vous ? Sur une échelle de 1 à 10, comment évalueriez-vous votre proximité avec votre public cible ?

[Ici ce sera davantage la proximité culturelle qui m'intéresse] Je dirais 7/10. Parce qu'il y a toute une variété de culture. Maintenant, on est plein dedans des bulgares, des Roms depuis peut-être 2 ans. Si c'est ce côté-là, je mettrais même 2/10 parce qu'ils font des gosses pour nous mettre en contact avec eux, leur expliquer qu'éventrer les poubelles c'est malsain pour les habitants. Maintenant, en gros, il faut savoir que la population change d'année en année. Moi j'ai commencé avec les maghrébines, maintenant il y a plein d'africaines noires qui portent le foulard et ça ne fait pas sur 5 ans. Ca fait seulement 4 ou 3 ans qu'on les voit comme ça en nombre. Depuis 2 ans, on voit cette population des Roms. C'est une population qui change. [Donc la façon dont vous la gérez c'est…] Comme j'ai dit pour les familles. Je sais adopter les comportements quand il faut, tout en gardant une certaine distance.

11. En cas de proximité territoriale, vous arrive-t-il de croiser hors situation de travail des membres du public auquel vous vous adressez ?

Oui, même à la gare ou même un peu partout. Quand je vais à Molenbeek j'en croise. Surtout des jeunes. Des fois ils te disent bonjour, des fois ils font semblant de ne pas t'avoir vu. Il y en a qui viennent spontanément comme ça. C'est vraiment au cas par cas. Mais surtout les jeunes, parce que les jeunes, ca bouge.

12. Est-ce que le public avec lequel vous travaillez est stigmatisé selon vous (= attributs négatifs apposés sur le groupe par les autres) ? Si oui, comment la gérez-vous ?

Oui, vraiment stigmatisé. Et moi ça me met mal à l'aise qu'on stigmatise comme ça. Tout en sachant que ce n'est pas à sens unique. On a des préjugés des deux côtés. Pour les communautés étrangères, africaine, maghrébine, le blanc c'est raciste. Ces préjugés existent. Pour les blancs, les étrangers il y a une catégorie de voleurs, des malpropres, des sales. Je précise, que personne ne peux vivre le racisme mieux que moi, mais ce n'est pas à sens unique. Et ça, mon public le sait. Par exemple, certains parents donnent le racisme comme excuse de l'échec scolaire des enfants. Je leur dit que « je suis noire, mais vous, le français c'est la langue maternelle de vos gosses, donc si votre enfant a un échec en français ce n'est pas d'office le racisme. Il y a une autre raison ». S'il y a vraiment racisme, alors là on peut faire un recours. Mais avant de faire cela, il faut chercher les vraies raisons. Jusqu'à aujourd'hui personne ne m'a envoyé de copie de devoirs. A force de leur répéter ça, ils comprennent. Dans les communautés, il faut oser pointer le problème et ce côté de vouloir avoir raison. La stigmatisation n'est pas à sens unique. On cherche la facilité. Le racisme existe. Comme je travaille avec les marocains, je leur explique que par l'histoire, les noirs et les arabes ont des soucis. Il faut dépasser tous ces problèmes. Pointer les vraies questions et ne pas rester superficiel quoi. Ce sont des excuses trop faciles. Il faut utiliser les ressources qu'on a chez soi. Et moi je suis là pour appuyer.

13. Pensez-vous faire l'objet d'une stigmatisation de la part de la société ? Si oui, comment la gérez-vous ?

La stigmatisation est là de profiteur et est entretenue par cette population qui vit effectivement dans l'assistanat. Mais je n'aime pas la globalisation. J'essaye de m'en sortir pour ne pas vivre cette stigmatisation. D'abord en venant ici, je savais où je mettais les pieds, pourquoi je venais ici. J'essaye d'expliquer aux gens pourquoi je suis venue ici parce que je fuyais quelque chose. Je suis sûre de ma sécurité. C'est mon parcours personnel. Au lieu de vivre cette stigmatisation, je vais faire tout mon possible pour me prendre en main et pour intégrer mes enfants dans la même voie. Et j'ai réussi. [Vous avez déjoué le stigmate de profiteur] Oui voilà exactement. Je dis aux membres de mon public qu'il faut le moins possible donné l'occasion de vivre le racisme et la stigmatisation. Essayer de limiter au maximum ça. Je vis des situations comme ça, mais je relativise quoi. Je sais où je suis et je sais où je vais. J'essaye de le partager avec toutes les personnes qui veulent partager ça avec moi. Pour montrer que j'ai eu le même parcours. Les enfants qui viennent ici, je leurs dit qu'ils ont déjà un bagage, c'est la langue française. C'est un atout. Je dis aux parents qu'il y a plein de dispositifs pour les aider. Nous on est content d'aider les enfants dans leurs devoirs car leurs parents ne savent pas. Mais ils doivent s'aligner sur mon horaire. C'est des choses là qu'on comprend l'angoisse des parents. Je n'ose pas les envoyer dans des cybers. Notre travail c'est de remettre sur les rails et aiguiller. Il n'y a pas de distinction de communauté, c'est le bouche à oreille qui fonctionne. Et après, on est invité dans les mariages, les baptêmes, mais moi je refuse poliment pour des raisons déontologiques. Pour revenir avec la stigmatisation, ce sont les compétences qui vont défendre les

enfants et pas la nationalité. Je dis aux parents que « vos enfants sont aussi intelligents que les autres ». Il faut vraiment nourrir cette envie chez les enfants dès leur jeune âge.

14. Pensez-vous la différence/proximité culturelle comme une richesse/difficulté dans votre travail ?

Je trouve que c'est une richesse où même les réactions des gens peuvent être différentes en fonction de leur culture. Et là, c'est une richesse pour moi. Parce que je peux creuser pourquoi elle a réagit comme ça. C'est dans les habitudes. Les africains me disent « oui, nous on fait comme ça ». Mais moi je leur dit « ici, je travaille pour la commune et pas pour la communauté des africains noirs ». « Vous êtes ici. Quand vous allez travailler, vous ne ratez pas le bus, parce que vous êtes pressé. Alors, je ne vois pas pourquoi vous ratez le rendez-vous avec moi parce que vous êtes des africains noirs ». Il faut s'adapter. Quand les marocains me disent qu'ils sont pris comme des voleurs, je ne cautionne pas ça et j'essaye de savoir pourquoi. Cette multi culturalité, ça donne à réfléchir. Et ça montre, que, face à un même problème, on peut réagir différemment et qu'on peut tout de même surmonter ce problème. On peut trouver des solutions différentes.

Moi je préfère des éducateurs qui viennent d'un autre quartier. Pourquoi ? Chez nous on dit « il n'y a pas de prophète chez lui ». Parce que des fois tu es pris en otage par des gens qui t'ont vu grandir et avec lesquels tu as grandi. C'est le côté négatif. D'un autre côté, il y a un petit côté positif. On connait toutes les subtilités, toutes celles qui sont cachées derrière les réactions des gens. Quand je balance, moi je penche pour ne pas être du quartier dans lequel on travaille. Il vaut mieux une mixité. Parce que parfois quand on est du quartier, on doit prendre une distance.

15. Comment pensez-vous que les institutions auxquels vous dépendez vous voient ?

Je ne sais pas répondre parce qu'on est des gens de terrain. Ils nous voient comme des gens de terrain qui doivent leur obéir et recueillir les infos. Je ne sais pas m'avancer là-dessus. On est là leur miroir. [Nous sommes les yeux des institutions] oui c'est ca. [C'est une sorte d'instrumentalisation ?] Non, pas vraiment. Mais c'est comme ça que c'est conçu. Parfois, on n'a pas le droit de répondre à certaines questions.

16. Quels sont vos liens avec l(es) institution(s) auxquels vous dépendez ? Comment évaluent-ils votre travail ?

Non, eux, ils nous fixent des objectifs, mais moi personnellement je réponds aux objectifs et au fonctionnement qui nous est demandé. Et j'oriente en fonction de ce que je vois sur le terrain. Et jusqu'à aujourd'hui, je pense que le service ne va pas à l'encontre de ce que nous on met en place. Evidemment, il y a la lourdeur administrative. Mais côté terrain, même si je dois rester jusqu'à 20h dans le quartier, je le fais et pourtant personne ne m'a vu. Ca fait foi en moi parce que je fais mon rapport. Donc de ce côté-là, il y a vraiment une certaine souplesse, sauf dans le travail administratif. Mais ça c'est un peu partout. Si on doit remplir ceci ou cela.

Quant à l'évaluation, on sait que ce n'est pas trop stricte non plus. On sait qu'on a un rôle de premier plan et on nous évalue en conséquence. [C'est bien cette souplesse] Oui en fonction des particularités du terrain. Il y a une souplesse dans notre façon de fonctionner à part dans les paperasses administratives. Mais c'est justifié car ils doivent justifier les subsides. Cette souplesse qu'on a, montre aussi qu'on doit être engagé, vraiment.

[Est-ce que parfois il y a un manque de clarté autour de la fonction ?] Je préfère ne pas répondre. Tout ce que je dirais c'est que ça change en fonction du politique qu'on a.

17. Quel est le rôle dont les institutions vous ont chargé ? Vous imposent-ils des directives précises ? (standards normalité société VS standards normalité communauté)

Oui, comme tout projet. Il y a des grosses lignes mais après c'est à chaque…Tous les services de prévention ne fonctionnent pas tous de la même façon. La Région donne ses directives. Après, au niveau de la commune, on voit ce qui est essentiel dedans. Il y a beaucoup de chose qui font partie de nous même. Mais il faut s'adapter à la vie ici. Mais il y a des trucs qu'on ne peut pas changer, qui tiennent toujours à nous en tant que communauté qui viennent d'ailleurs. Garder ses trucs mais respecter ce qui vient d'ailleurs. On peut se cramponner à ses trucs à soi mais je trouve que c'est bien aussi de s'ouvrir à la culture des autres pour la découvrir. On a fait des activités où on faisait découvrir des éléments de la religion de l'autre, ou de sa culture. Les enfants y ont pris goût. Et les parents sont mis au courant. C'est ça qu'il faut encourager. C'est le rôle des parents à apprendre à leurs enfants pourquoi ils se sont installés ici etc. Mais il y a des enfants qui ne savent pas !

18. Comment définissez-vous votre rôle envers le public auquel vous vous adressez ?

Mon rôle est d'accompagner et d'orienter. Je me mets au service des personnes qui ignorent souvent qu'il y a des choses qui sont à leur disposition, des choses auxquelles ils ont accès et qui peuvent alléger leur manière de vivre, etc., mais qui ne savent pas comment s'y prendre. Des choses qui sont à leur portée, des potentialités. C'est pourquoi je les aide à croire en eux. C'est vraiment ça. J'essaye de ne pas laisser les enfants s'enfoncer dans des croyances, en leur faisant utiliser positivement ce qui est à leur disposition. Voilà en gros mon rôle.

Annexe 4 : Grille d'analyse de Salim

Catégorie	Propriétés	Dimensions	Extrait
Ressources expérientielles	Expérience antérieure	-Oui/Non -Ecole/prison	*Avant, j'ai travaillé dans des prisons avec des détenus de longues peines. […]J'ai aussi travaillé dans des écoles.*
Ressources expérientielles	Activités proposées	Atelier rap : → occasion de sortie (//prison //fermeture) → écriture (pouvoir se dire) → //création → musique comme clé vers ouverture (>< sinuosité de la rue)	*Je faisais des ateliers de rap avec eux. […]Alors, tu vois il y avait des détenus qui venaient juste pour sortir de leur cellule.* *[…] C'était des activités extra scolaires et aussi des ateliers. J'ai mené des ateliers d'écriture. Alors là aussi on a fait un cd.* *[…] Moi je fais de la musique parce que je sais que ça évite les méandres, les chemins sinueux de la rue.*
Conception identitaire	Support d'identification	Communauté multiculturelle (→ artistes //ouvert) VS Communauté maghrébine (→ ≠ artistes //fermé)	*Je suis plutôt voilà, genre belge, européen. J'ai des amis juifs, belges, tu vois black… donc tu vois je me sens plus appartenir à cette communauté multiculturelle plutôt qu'à la communauté maghrébine, tu vois. […] Parce que je suis artiste donc je rencontre beaucoup de gens.*
Ressources expérientielles	Origine des activités proposées	Embauche → compétences artistiques : = raisons de l'embauche = capital professionnel (acquis (>< inné // rien à transmettre)) → visée de transmission aux jeunes	*Sur mes ateliers musique que je faisais avec les jeunes. Il me semble que c'est ca qui les a motivés à m'engager.[…] Tu vois, ça me passionne quoi. Alors j'essaye de faire ça aussi avec les jeunes tout doucement.*
Initialisation de la relation	Mode d'intégration	Intégration du public : Difficulté (pas évident)→ solution =neutralisation difficulté via connaissances interpersonnelles (capital social (//enfant du quartier)) VS Facile (évident)	*Quand je suis arrivé, j'ai été dans la rue, je connaissais un gars qui m'introduisait à d'autres. Ca s'est passé comme ça. Donc c'était via toujours une connaissance.* *[…]Donc, ça m'a permis de m'introduire parce que ce n'est pas évident.*
Maintenir le lien	Modes d'entretien	Entretenir la relation : → serrer les pinces → sortir → discuter	*[…] Ce qui me permettait de rentrer en contact avec d'autres jeunes et alors après ça ne tenais qu'à moi de maintenir le lien, de sortir, de discuter un peu avec eux, de serrer les pinces.*
Ressources	Relais pour entrer en relation (capital social)	Connaissances interpersonnelles (pères, grands-frères, gens connus du quartier, gens de la génération) = personnes relais (//gens d'influence) → permet d'être respecté + pris au sérieux	*Moi je connais leur grands-frères. Des fois, pour certains, leur père, pour les plus petits.* *[…]Donc, ça m'a facilité en rencontrant des gens de ma génération qui sont très connus et implantés dans le quartier. Et ça m'a permis aussi de m'introduire, d'être plus respecté, d'être pris un peu plus au sérieux.*
Développement de la relation	Conditions fortification de relation	Activité utiles pour jeune (+institutions) = chercher un job (jeune actif, accéder demande du jeune, long terme, reconnaissance reçue par le jeune) VS activité occupationnelle = camps (foutre le bordel) (jeunes passifs, court terme (satisfaction immédiate))	*Je ne peux pas vraiment faire des camps, les emmener 15 jours machin, car ça c'est une catastrophe. Ils vont foutre le bordel.* *Mais, par contre, leurs trouver un job d'été, les assister pour les inscriptions scolaires, les accompagner, voilà des choses comme ça… là ils sont très*

			reconnaissants.
Conscience du travail	Fonctions d'éducateur	Eduquer = ramener à la raison (rôle+droit+attentes+devoirs du jeune) >< trucs faciles	*Donc voilà, ça aussi c'est un travail d'éducateur, de tenter d'éduquer. Il y a une notion d'éducation, de ramener le jeune car ils sont tiraillés par les trucs faciles, par l'argent facile. Donc il y a une notion de vouloir les ramener toujours à la raison quoi. […] . Donc il faut mon travail d'éducateur se clarifie un petit peu, quelle est la situation, quelle est le rôle du jeune, quels sont ses droits, que peut-il attendre, que ne doit-il pas faire, quels sont ses limites, quels sont les limites du système.*
Problème des jeunes	Problématique identifiée par l'éducateur	Problème du jeune : manque de référence (//instabilité) Solution : éducateur = tient lieu de référence (voient en moi une réussite) (// stabilité) (mêmes discours, mêmes raisonnements)	*[…] Les jeunes d'aujourd'hui manquent d'exemple, de référence. Je crois que j'ai plus un rôle de référent. Ils voient peut-être en moi une réussite.* *[…] Je comprends l'image que j'ai pour ces jeunes. Le travail me demande certaines choses, oui, mais moi je me dois de savoir quoi leur dire, mais de toujours avoir le même discours, de raisonnement, de réflexion sur eux-mêmes.*

Finalité du travail	Fonction de guide	Microcosme du quartier (//piège, // fermé) →rôle de l'éducateur = ouvrir, armer (construire protection) VS Macrocosme de la société (//protection enlevée lorsque ce n'est plus nécessaire)	*[…] Là, ils s'épanouissent dans le microcosme du quartier. Ils sont en bandes, ils sont entre jeunes. Il faut ouvrir.* *[…]Moi mon rôle c'est de les armer, de le dire « d'accord mets des barrières, protège-toi, mais fait en sorte que tu puisses toi-même les enlever quand tu décideras mais tu ne seras pas choqué de ce que tu verras quand tu les enlèveras».*
Gestion des obstacles	Obstacles à épanouissement du jeune	Pièges de la rue (//passif) VS Faire quelque chose (//actif) (obstacle de l'action = soi-même)	*[…]La première personne qui va t'empêcher de faire quelque chose c'est probablement toi, personne d'autre.* *[…]J'ai tout de suite compris ce que je voulais. Je ne voulais pas me faire piéger par la rue. Je voulais vraiment faire quelque chose.*
Caractéristique du public	Tendances groupe multiculturel	Communauté maghrébine VS culture maghrébine (rejoint par cultures différentes (vision positive))	*Alors, ce qui est assez comique c'est de voir d'autres jeunes d'origines différentes, portugaise, italienne voire des fois, espagnole, turque, se fondre dans cette culture commune qui est la culture maghrébine.[…] Ils s'assimilent, ils se fondent dans cette culture majoritaire, c'est comique.*
Initialisation de la relation	Facilité d'accès au terrain	Appartenance ethnique = ressource :	*Ben disons que si je m'appelais*

		Avantage (heureusement)= entrée terrain, grands-frères, capital expérientiel (transmission) Inconvénient (malheureusement)= //cliché (//politique des grands-frères)	*Christophe, ça m'aurait moins aidé quoi de travailler dans ce quartier, certainement oui. Ca aide oui, un peu. Heureusement ou malheureusement. Ca dépend pour qui, pour quoi. Mais c'est vrai que ça aide parce que je suis un peu vu comme le grand-frère. Alors certainement, je suis probablement déjà passé par ce quoi ils sont en train de passer.* *[…] Moi je suis un enfant du quartier, tu vois. Mais ce n'est pas ma génération.* *[…] Et bizarrement c'est aussi un facteur qui aide quoi. En plus de savoir que j'ai été jeune comme eux, que je suis passé par les même tracas, les mêmes soucis….j'ai eu leur jeunesse quasi.*
Conception identitaire	Conception de la jeunesse	Problème = jeunes victimes de culture d'aujourd'hui (→ désoeuvrement (//passivité)) Solution= ateliers artistiques (→ œuvrer (//actif (écrire chez eux)))	*Je les vois comme des proies emprises par la culture d'aujourd'hui, la culture de la musique rap, qui ne prône pas grand-chose d'autre que la violence, que le sexe, que l'argent.[…] Donc je la vois vraiment comme une jeunesse un petit peu désœuvrée, franchement.* *[…] Ils reviennent, ils crient, ils sont motivés, ils ont des idées, ils écrivent même chez eux sans devoir attendre l'atelier.*
Conscience du travail	Besoins des jeunes	Jeunes → manque : estime, création	*Il faut les estimer ces jeunes, il faut*

		(créer du bonheur chez le public, réaction au désoeuvrement), reconnaissance Solution : finalité de l'éducateur = estimer + croire en eux	*croire en leur capacité, leur talent.* *[…] Tu vois, ces visages qui étaient plein de préjugés soudainement changent. Et ils voient des sourires radieux, un émerveillement dans le regard. Les jeunes voient ça et ils se disent « putain, je suis quelqu'un en fait ! Je suis capable de provoquer cette sensation de bonheur, d'émerveillement chez les gens ! Je suis bien ».* *[…] C'est ca, c'est aussi une des prérogatives de notre travail, c'est croire en ces jeunes, les estimer.*
Conception identitaire	Modes d'épanouissement	-Commuanuté maghrébine → fermée Comment ? vivre sa passion + transmission -Communauté artistique → ouvert : champs capital social (élargi), regard sur le monde et sur lui	*J'étais passionné par la musique, par chanter. Et je leur transmets ça. Ca m'a fait grandir, ça m'a fait voyager. Ca m'a fait grandir dans le sens où j'ai rencontré des gens. Où je suis sorti de ma communauté maghrébine à 14,15 ans. Après je suis sorti, ma première copine était belge de souche tu vois. Donc j'ai rencontré ça « tiens, c'est comme ça qu'ils vivent waw ! ». Et je me suis ouvert à tout.* *[…] Le regard des autres change car le mien a changé. Ou l'inverse.*
Support de transmission	Modes de transmission valeurs	Musique : → intermédiaire (canal) : éducation, apprentissage, prévention, partage → signification pour les jeunes	*Moi je fais de la musique avec les jeunes donc je fais déjà un truc qui leur parle. Ca a un sens dans le sens où je transmets des idées par ça. Je*

		(interpellant) → outils de communication de l'éducateur (puiser dans capital expérientiel)	*leur parle de sujets, on discute de sujets intéressants, des conneries quoi. Mais ce sont des trucs qui font réfléchir. Je les interpelle.* *[...] Je ne suis pas vieux mais tu me dois le respect.* *[...] Donc c'est un moyen de prévention, de partage, d'apprentissage, de faire passer un message et d'éduquer.*
Capital social construit	Réseau de communication	Capital social initial (grands-frères) + Capital social élargi (parents + profs) → reconnaissance : confiance + respect + feedbacks positifs sur créativité des jeunes + demandes de rencontres	*Je connais pas mal de parents des jeunes. Et ils ont un énorme respect et beaucoup de confiance aussi.* *[...]Avec parfois les professeurs des jeunes qui veulent me rencontrer, qui sont très contents de la créativité développée de leurs élèves, qui sont passé par mon atelier.* *[...]Moi je connais leur grands-frères.*
Prolongation de la relation	Conception de l'engagement relationnel extra-horaire	Raisonnement + comportements constants (in – out work) : → appris VS innés (//être comme ça) → intérêt (bon déroulement de la relation) VS désintérêt → sincérité (engagement réel) VS superficialité	*Donc, hors travail oui j'entretiens des relations car c'est bien au-delà du travail. Maintenant si je sors, on est là on discute mais c'est la même chose en travail que pendant le weekend.* *[...]Quand je vais à leur rencontre, on échange quelques mots, on marche un peu ensemble et mon attitude reste la même. J'ai plutôt intérêt de toute façon.* *[...] Je vois ce que tu veux dire, mais je tiens toujours le même discours de raisonnement. Je reste. Je te dis, c'est*

			important, ca va au-delà du travail qu'on me demande. C'est un réel engagement de ma personne, je suis comme cela.
Conduite à adopter	Lignes de conduite	Sources de lignes de conduites de l'éduc de rue : → interne (soi-même, je sais comment) → externe (institution impose)	*[...]Je m'en fous ce que le travail me demande, moi je sais comme je dois être.*
Gestion du stigmate	Gestion personnelle du stigmate	Educateur et stigmatisation : → causes + conséquences perçues → indélébile (ça reste) (stigmate tribal) →surmontée (transmission expérience) VS blocage → conscience de son existence VS inconscience	*Moi j'accepte déjà...je sais qu'il y a une stigmatisation... ce n'est pas une stigmatisation gratuite non plus hein.* *[...]Il y a des raisons. Ca va dans les deux sens. S'il y a des conséquences, c'est qu'il y a des causes etc.* *[...] Je la gère, je suis passé au-dessus. Je sais pertinemment qu'elle est toujours là, ce qui est tout à fait normal, parce que je ne suis pas un belge de souche, je suis un belge d'origine marocaine, de deuxième génération etc. Donc ça reste toujours, tu comprends ?*
Gestion du stigmate	Conseil de gestion du stigmate	Jeune stigmatisé : → blocage + déni (//fermeture) → croire en eux + prise de conscience (//ouverture) = finalité de l'éducateur	*Moi, c'est dans mon travail d'essayer qu'ils croient en eux, qu'ils prennent conscience de cette réalité là; qu'ils comprennent aussi que ça ne doit pas les stopper.*
Ressource	Bénéficiaires avantages	Richesse de l'éducateur : → capital de compétence (art/musique) (//faire) = richesse pour lui + administration → capital culturel (symbolique) (//être) =	*[...] c'est une richesse pour les jeunes, pour moi et aussi pour les autres avec qui je travaille, qui sont plus gradés, plus âgés que moi, je suis une manière, pour eux de s'adresser aux*

		richesse pour lui, jeune, administration, collègues Capital de compétence + capital culturel = atouts pour embauche	*jeunes. Moi, je suis un avantage, pour certaines personnes, pour l'administration.* *[…] Je pense qu'ils me voient comme un bon élément. Ils n'auraient probablement pas une personne plus à même de mener ce travail que moi. Moi ou quelqu'un de mon ethnie, tu vois. Je pense.* *[…][C'est plus le fait que tu sois artiste qui les a touchés, plutôt que ton origine ?] Oui, certainement.[…] Mais je pense que c'est plus ce côté artistique qui les a….oui je suis sûr et certain.*
Recconnaissance	Modes de reconnaissance	Reconnaissance pour l'éducateur : → verbale (du haut (les institutions)) = échos positifs → symbolique (du bas (public)) = sourire, projets réussis = + gratifiant et + éducatif pour lui	[…] *C'est toujours «Salim, c'est bien ce que tu fais ». C'est verbal quoi.[…] Mes supérieurs, ma coordinatrice ou des gens d'un peu plus haut, d'autres services qui disent que je fais un bon travail avec les jeunes et que ça fait écho un peu dans les autres services, un bon écho.* *[…] Oui, moi c'est la reconnaissance du bas qui a plus de valeur pour moi. C'est sûr et certain. Quand je vois les jeunes qui redescendent de scène avec un sourire jusqu'aux oreilles, j'ai gagné, ça c'est ma médaille.* *[…] C'est marrant quand on évoque tout ça, c'est aussi un peu m'éduquer*

			moi-même à travers ce travail. *[…] Arriver à terme, avoir porté ses fruits, c'est magnifique…*

Annexe 5 : Grille d'analyse de Sabria

Catégorie	Propriétés	Dimension	Extrait
Ressources expérientielles	Expérience antérieure	Lieux de travail: Ecole/Ecole de devoir/milieu ouvert → contact avec enfants +jeunes → En parallèle aux études	*Avant, j'ai travaillé en tant qu'étudiante parce qu'en fait, je devais passer mon TFE etc. en fin d'année, en janvier. Ce qui fait que j'étais encore étudiante à ce moment là. J'ai travaillé un peu partout. J'ai fait des écoles européennes à Bruxelles. Là, c'était plus des ateliers créatifs et floraux. Avec les enfants. Ca variait, c'était des primaires de 6 à 12 ans.J'ai travaillé dans une école des devoirs aussi. C'était plus un public enfant ado. Donc des activités avec les CEMO* (Centre d'Education en Milieu Ouvert)*, une école des devoirs Place Saint-Antoine à Forest. Voilà, donc c'était plus des choses que je pouvais combiner avec les peu de cours que j'avais.*
Conception identitaire	Support d'identification	Educateur et affinité identitaire : Communauté marocaine/maghrébine (→ //la religion) VS Communauté française VS communauté italienne (→nationalité VS origine) ---> Identité culturelle (maghrébine) > Identité juridique (française)	*J'habite dans la commune d'Evere. Je suis de nationalité française. […]Moi je me sens plus proche d'être marocaine parce que c'est ma religion aussi qui fait que je me sens proche de… Je ne connais pas l'Italie, ma mère est italienne pure. J'ai de la famille là-bas. Mais je me sens plus marocaine. De la communauté, en tout cas, maghrébine que française ou…*
Embauche	Raisons de l'embauche	Raisons de l'embauche : Pour l'employeur →Diplôme éduc.spéc. Pour l'éducateur → 1er job postulé VS travail en IPPJ=souhait initial	*Alors je pense que déjà c'est parce que je suis diplômée. Donc j'ai le diplôme d'éducateur spécialisé. À Defré, ils appellent ça en accompagnement psycho-éducatif. Ce qui me permettra un peu de travailler avec tout public. […] c'est aussi un des premiers boulot auquel j'ai postulé et qu'on m'a prise quoi. Donc, ce*
			n'est pas vraiment un choix, car si j'avais eu le choix, je travaillerais en IPPJ avec les jeunes délinquants. C'est vraiment le public avec lequel je veux travailler et le public avec lequel j'ai travaillé en stage durant ma dernière année d'étude quoi.
Ficelle du métier	Source d'apprentissage du métier	Defré (éduc. Spéc)→ formation « théorique » (//« moins concret ») VS Educ. de rue → pratique, savoir-faire aquis	*Je veux dire, je n'ai pas appris à être éducatrice de rue. Parce qu'à Defré, on a des formations, mais pas des formations sur le travail de rue. C'est moins concret, c'est moins précis.*
Initialisation de la relation	Mode d'intégration	Raisons de la facilité d'intégration : Dans service → arrivée « groupée » dans le service → intégration satisfaisante→ ascension dans les responsabilités. Dans quartier → appartenance communauté maghrébine (//stock de connaissance valeurs/principes) →capital social préalable (amis d'étude, amis ayant fondé famille)→ connaissance des lieux.	*Ce qui était bien quand j'ai commencé à travailler ici, c'est que tout le monde a commencé à peu près en même temps. C'est-à-dire que mon collègue Salim a commencé au mois de juin, mon coordinateur a commencé au mois de juin…donc c'était beaucoup plus facile, pour moi, l'intégration. Et ca c'est super bien fait. Je n'ai pas eu de souci d'intégration au niveau de l'équipe. Marie était déjà présente depuis quelques années, Salim et moi nous étions des nouveaux. Ca nous a vraiment…on a commencé ensemble quoi.* *[…]Pour le quartier, ça n'a pas été un souci non plus parce que je t'avoue que je suis marocaine donc c'est beaucoup plus facile. Parce que la population, ici, est beaucoup maghrébine. Après, il n'y a pas que ça. Il y a aussi le fait d'être qui je suis. Je connais aussi des gens qui ont fait les études avec moi et qui vivent ici au Square Albert, il y en a un qui habite Carpentier. Il y a des amis à moi aussi, parce*

			que je suis trentenaire donc voilà…j'ai des amis un peu plus âgés de ce quartier là qui ont fait leur vie, qui sont mariés, avec des enfants. Je connais déjà des gens à la base dans ce quartier. Avant d'avoir travaillé. Donc, c'est vrai que c'est plus facile pour moi de connaître…l'endroit je le connaissais, le quartier je le connaissais et en plus, je connaissais aussi les personnes. *[…]Et d'ailleurs tellement à l'aise, qu'on m'a proposé d'être responsable d'équipe après 6 mois.*
Condition de travail	Effet du genre	« être femme » (difficulté supposée) → neutralisation de la difficulté par exercice de l'autorité (//mettre les limites) (avec jeune) et principe (//ne pas se cacher pour fumer) (avec autres femmes)	*[…]Je n'ai pas connu de difficultés quand j'ai commencé, même pas en tant que femme. […]Par exemple, une fille qui fume, ce n'est pas très bien. Mais moi je fume depuis le début. Je n'ai pas…c'est un bête exemple que je donne tout le temps, mais je me dis, je ne me suis pas cachée le premier jour. Pourquoi ? Parce que j'estime que voilà, je fais ce que je veux. Et que si je me cache, je vais être mal à l'aise tout au long de mon travail. Et pour finir, il n'y a aucune femme qui m'a fait la remarque. Pourtant elles auraient pu faire la remarque à leur fille. Là elles n'ont rien dit, car elles ont bien fait la différence.*

Entretien de la relation	Activités proposées	Activités occupationnelle proposées : → école devoir+activité mercredi après midi (enfants) → pauses café (adultes/seniors)→ //vase clos (rencontre entre habitant) ----> //partager la routine des habitants (= construction d'un bagage commun) PASSIVITE //Educateur =	*Ce qui fait qu'on a des enfants de 6 à 12 ans dans l'école des devoirs, activités du mercredi après-midi. Après, on travaille avec des adultes aussi. Parce que cette ASBL là propose des pauses café. Ce qui fait qu'on a des seniors et des adultes qui viennent à cette pause café le mercredi matin. Là on peut rencontrer plus des habitants du quartier, qui viennent boire un petit café.[…]*
		organisateur/manager Sport et culture (femmes maghrébine)→ //sortir physiquement de la communauté et du quartier (//avec les sorties culturelles) + sortir « mentalement » (// discours des intervenants) VS communauté et quartier « fermé ». ACTIVITE → éducateur = solution Cuisine (= manière de voyager/sortir) → projet financier bénéfiques (//microéconomie) ----> construction d'un vécu commun	*Il y a aussi…j'ai un groupe de femmes, depuis que je suis là. Donc j'ai repris le groupe de femmes et j'ai lancé d'autres… Donc avec les femmes, j'ai un groupe d'une trentaine de femmes. Elles sont pratiquement toutes maghrébines, je pense…Au départ le groupe était mixé. Il y avait des africaines et des maghrébines. Et en fait, avec le temps les africaines se sont retirées un petit peu.[…] Il y a l'axe sportif. Donc on essaye de faire de l'aquagym deux fois par semaines avec ces femmes. On a un axe culturel et pédagogique où on fait tout ce qui est petit déjeuner…j'ai mis en place des petits déjeuners conviviaux, mais qui servent à quelque chose. Soit une réunion pour préparer une activité ou une sortie qu'on a envie de faire. Soit c'est un intervenant qui vient, avec un sujet donné que les femmes ont envie de discuter.[…] Et donc l'intervenant extérieur vient et explique sous forme de débat, sous forme de jeu, sous forme d'une visite. On a fait la visite de Neerpede.[…] Il y en a qui n'ont jamais fait de vélo, n'ont jamais été à la piscine. Donc voilà, tu sens vraiment que tu sers à quelque chose quand tu fais ça. Et puis, on fait des ateliers cuisine du monde, une fois par mois. Ce qui leur sert de vendre leurs repas à une trentaine de personnes au local. Donc un petit restaurant social en fait. Et avec cet argent, avec cette caisse là, ils font des petits extras.*

Méthode de travail	Gestion des demandes	Demande des jeunes = tout immédiatement → sorties impossibles car dur à contrôler. (= action collective) Offre de l'éducateur= projets/activités « utiles » (//job, suivis) = action individuelle	*[…]Et puis, je travaille aussi en rue avec des jeunes entre 15 et 25 ans. Avec eux c'est un peu plus difficile de faire des activités. Parce qu'on a essayé et ça ne fonctionne pas vraiment, parce qu'ils ne sont pas encore dans une logique de projet, d'activités à long terme ou à moyen terme. Eux, ils veulent tout, tout de suite. Ils veulent un camp tout de suite, ils veulent une sortie tout de suite. Et donc on ne peut pas se permettre de prendre un groupe qui est difficile à gérer, dans une activité qu'on ne pourra pas contrôler. Donc, ce qu'on fait avec eux, on essaye de faire le maximum. C'est-à-dire des suivis individuels, pour les jobs étudiants pour faire des recours à l'école parce qu'il y en a certains qui sont encore scolarisés et d'autres non.*
Accès au public	Etendue du réseau	Offre des services aux : enfants/jeunes/femmes/adultes → = toucher la famille (//lien femme et enfants). Problème : Accès direct difficile aux mères des jeunes. Solution : accès indirect via autres collègues.	*Donc voilà, nos publics sont…on est prioritairement…on travaille avec….les logiques du service de prévention d'Anderlecht c'est de travailler avec des jeunes. Qui dit jeune, dit 12, 25 ans, 12,30 ans. On n'a pas vraiment d'âge. Ca c'est la priorité pour nous. Mais à côté de ça, on peut faire des projets avec des femmes, avec des enfants. Parce que, justement, c'est le lien. Si on atteint la maman, on atteint les enfants.* *[…]Avec les jeunes, en tout cas, c'est compliqué d'avoir la maman. Mais la maman est connue parce que ma collègue Marie est là depuis longtemps. Parce que d'autres collègues les avaient quand ils étaient plus jeunes. Ce qui fait*

			que les familles, on les connait.[…] Mais les mamans, je les croise, mais je ne les connais pas forcément. Après, avec les enfants, ce n'est pas pareil parce que les enfants, parce qu'on a l'école des devoirs et les activités du mercredi après-midi, on a plus de contact avec les parents.
Compétence de l'éducateur	Fonction de l'éducateur	Rôle de l'éducateur : 1er thelos de éducateur= réorienter → unitâche (personne référente (via présence en rue) = statut fixe) 2ème thelos de éducateur=prise en main → multitâche (// « faire n'importe quoi ») (assistant social, éducateur de rue = statut souple)	*On est vraiment, en tout cas ici à Anderlecht, les éducateurs de rue sont vraiment des personnes de premières lignes. C'est vraiment ça la définition de notre travail. Ca veut dire qu'on réoriente les gens. […]Et c'est pour ça qu'on doit être visible en rue, car on doit être connu dans le quartier pour être des personnes référentes.[…]* *Par rapport à la demande. On reçoit la demande, si on peut la traiter, on la traite. Mais c'est vrai qu'une demande d'aide scolaire ou de recours ou de choses comme ça, on peut le faire nous-même, mais c'est mieux de réorienter à l'antenne scolaire qui, lui, se sert de cela et est compétent pour ça. Même si nous aussi on l'est. Car éducateur on fait un peu n'importe quoi, entre guillemets.[…] Tu vois, parce qu'en tant qu'éducateur tu peux faire un suivi individuel comme un assistant social. Comme tu peux faire une activité dehors comme éducateur de rue.*
Conception identitaire	Conception du public	Public = bénéficiaire/consommateur d'un service → éducateur=offre ses services (//vision commerciale) VS Public = personnes en détresse →	*Moi je me dis que c'est un public, c'est des usagers, des bénéficiaires. Je ne mets aucun frein à quiconque m'arrête dans la rue pour une information ou autre. Que ce soit un jeune ou un vieux.[…] C'est-à-dire que s'ils sont en détresse,*

		(éducateur=solution/thérapeute (//vision médicale))	*je ne vois pas ça comme ça. Je me dis qu'on est là au service de la population. Quelque soit la population. C'est vrai qu'on a beaucoup de jeunes en difficultés, beaucoup de personnes âgées.*
Représentation de la fonction	Représentation faites par le public	Educateur= responsable (-> nécessité du travail, « évidence ») + fille (femme) (-> effet générationnel (rapport semi professionnel et semi amical)	*Avec les femmes, elles me voient, en tout cas c'est ce que j'entendais, comme la responsable du groupe.[…] Moi c'est mon boulot, je suis payée pour ça. Donc quand on me dit merci, je dis de rien mais parce que c'est mon boulot. Mais c'est clair que ça crée des relations humaines.[…] Oui, je pense que je suis vue, par certaines femmes, comme une fille. Parce qu'elles sont plus âgées que moi, toutes*

Conception identitaire	Représentation pour les jeunes	Educateur = autorité aimante (//grande sœur)→Tester l'autorité (//tester les limites (//stade des soupçons), taquiner = //se construire des repères ---> //assoir la crédibilité de l'éducateur)
		(rapport amical « relatif »)
			Après, les jeunes, je ne sais pas. […]Je sais que la relation est bonne et qu'il y a du respect. Après, il y a toujours quelques uns qui te taquinent et qui te teste. Mais ils ont fini de faire ça depuis très longtemps. C'était au tout début cela. Alors, je suis peut-être parfois vue comme l'autoritaire. C'est beaucoup moi qui crie et qui remet en ordre par rapport aux enfants, par exemple. Mais à côté de ça, je pense qu'ils m'aiment bien quand même. Tu vois, il faut être des fois droite et autoritaire.
			Je ne sais pas vraiment comment me voient les enfants. Ils me voient peut-être comme la gentille-méchante, je ne sais pas. Comme une grande-sœur qui dit ce qu'il faut et puis qui laisse un peu quand ce n'est pas grave.

Conception identitaire	Représentation pour les adultes	Educateur = travailleur (rapport professionnel stricte) VS affinité relationnelle (// contact weekend)	*Pour les adultes et les seniors, je pense que je suis une travailleuse sociale, pour eux.[…] Je ne suis pas une amie. Parce qu'il y a des relations avec les adultes où on s'entend super bien. Mais ce n'est pas au point d'être amis. On ne s'appelle pas le weekend, voilà. Donc c'est vraiment dans le cadre de mon travail.*
Méthode de travail	Gestion de l'espace culturelle	Proximité culturelle = avantage VS envahissement = piège → solution = juste milieu	*Alors moi, des fois, je me sens très à l'aise avec ça* (la proximité culturelle). *Parce que c'est la même culture, c'est la même tradition. […]je mets quand même des limites des fois, parce que les mamans pourraient mal le prendre….non même pas mal le prendre mais je pourrais en faire trop. Et donc je me sentirais envahie par ça.*
Conception identitaire	Effet du genre	Interdit culturel lié à statut femme maghrébine (//femme qui fume)→ piège VS statut professionnel privilégié → neutralisation du piège (//éducatrice avant tout)	*[…]je ne me suis pas cachée le premier jour. Le premier jour que j'ai travaillé à Anderlecht, j'ai fumé. Pourquoi ? Parce que j'estime que voilà, je fais ce que je veux. Et que si je me cache, je vais être mal à l'aise tout au long de mon travail.[…] Et pour finir, il n'y a aucune femme qui m'a fait la remarque. Pourtant elles auraient pu faire la remarque à leur fille. Là elles n'ont rien dit, car elles ont bien fait la différence. « Je suis éducatrice, je ne suis pas ni ta fille, ni rien ». Ok, ce n'est pas bien de fumer. Arrête. Mais ce n'est pas un truc qui freine. Dans notre culture, ça aurait pu. Je n'ai tout de suite pas voulu rentrer là-dedans.*

Initialisation de la relation	Prise de contact	« Etre marocaine » = facilitateur relatif (//langue, cultures, anecdotes)	*[…]Parce que je suis à l'aise avec elles. Je parle arabe quand il faut parler arabe. Je traduis. On rigole sur des choses. On raconte un peu les choses qu'on a vécu au Maroc, des anecdotes[…] Et ça ne change rien au niveau de l'ambiance quoi. C'est un atout d'être marocaine, mais je ne pense pas que ce soit que ça. C'est un atout c'est sûr, parce que culturellement je peux traduire, je peux avoir les personnes qui vont venir[…] On se rapproche culturellement mais ce n'est pas un truc en plus qui a fait que je me sens mieux avec les femmes.*
Gestion du stigmate	Réaction face au stigmate	Problème: stigmate lié au quartier Solution : infirmer le stigmate (via recherche jobs, accompagnement de éducateur, réussites des projets)	*En tout cas, les jeunes sont très stigmatisés ici.[…] Le flic, il le connait, mais il le contrôle cinq fois dans la même journée. Ca c'est stigmatisant. Tout ça parce que tu viens de Cureghem. […]On a détecté ça aussi quand on fait des demandes de jobs d'étudiants. Ils voient l'adresse et ils voient le nom et c'est tout de suite…si nous on ne les aurait pas accompagné, je ne sais pas s'ils auraient eu du travail.[…] On dit que Cureghem est le quartier le plus chaud de Bruxelles. J'en passe et des meilleurs. Mais quand je vois ça je rigole. Oui comme partout il y a des dealers.[…] Ah oui, c'est ça. Et le pire, c'est que quand on cherche des jobs d'étudiants, on a ramé avec eux pour leur dire « ne vous inquiétez pas, on va vous en trouver ». On a trouvé et heureusement qu'on a trouvé. Car si on n'avait rien trouvé, je n'aurais eu aucun discours à leur donner.*

Consolidation de la relation	Qualité de la relation	Améliorer la relation éduc-jeune : → via projets aboutis (//reconnaissance) → participation des jeunes //actif VS rue//passivité	*[…]je pense que la relation, ces derniers mois, à super bien évolué avec les jeunes et l'équipe d'ici. On commence à avoir des choses très positives. On fait des démarches qui vaut la peine et on va jusqu'au bout et ça fonctionne. Et ça c'est très compliqué de faire ça avec un jeune en rue, d'avoir un résultat positif.[…] Tu te dis, c'est vrai il y a certains comportements, il y a des jeunes qui trainent en rue. Mais il faut les pousser à aller dans un projet, c'est ce qu'on a envie de faire nous.*
Conception du travail	Rôle de l'éducateur	Problème : jeune : haine contre société (→ sentiment de non participation action collective) Solution : accompagnement éduc via job et projets ----> « utile socialement » → bénéfice engendré = se sentir citoyen (//perspective communautaire) + confiance (en eux ? envers société ?)	*[…]C'est ca, on essaye de les accompagner dans une démarche pour ne pas qu'ils aient la haine contre la société, dans une démarche participative et citoyenne. Vraiment où tu te sens citoyen dans ton quartier, dans ta ville, dans ta commune. On essaye vraiment de faire passer ça, c'est très compliqué. Mais là avec les jobs d'étudiants et tout, et les réponses positives, ben ils commencent à avoir confiance.*
Entretenir la relation	Choix des activités	Envies (demandes des jeunes) = sortir (//partir en vacances) VS offre des éduc. (utilité// « activité qui vaut la peine ») ➔ Solution trouvée: combinaison demande offre	*[…] Et donc, on va peut-être continuer là-dessus et faire un projet à long terme avec eux. Un projet humanitaire, normalement. Car ça les branche ! Eux ils veulent partir en vacances, mais nous on peut combiner les deux. On peut combiner l'envie qu'ils ont et, en même temps, construire un projet qui vaut la peine.*
Gestion du stigmate	Conception du stigmate	Educ et la stigmatisation : → Conscience (« tous une étiquette ») vs inconscience →stigmate « marocaine+ femme » > stigmate	*Je pense, comme tout le monde, être stigmatisé. De toute façon, on a tous une étiquette, même si on n'a pas envie. Déjà parce que je suis française mais je ne pense que le fait d'être*

		« française » → dépassement du stigmate « marocaine » → Stigmate « femme marocaine »	*française ça change quelque chose. Mais le fait d'être marocaine, oui, malheureusement.[…] Mais moi, je ne ressens pas cette étiquette là.[…]* *Oui, je l'ai dépassé. En tout cas, dans le cadre de mon travail ou dans ma vie privée,[…] Et s'il y en a, c'est par le fait que je suis marocaine. C'est le seul truc…ou une jeune fille aussi…je suis une femme. Donc ça aussi ça peut jouer.[…]*
Initialisation de la relation	Gestion des dérives	Problème : insultes venant des jeunes (→cause=femme maghrébine) (> < code culturel=respect du plus grand) Solution : réaction immédiate de l'éduc (confrontation, excuses reçue (//mise en place des barrières)) (→// « sorte de baptême », tester les limites de l'éduc)	*Il y a eu quelques petites frictions* (insultes) *avec les jeunes. […]Mais moi, je n'accepte pas et en plus je n'ai pas été éduquée comme cela.[…] Le respect du plus grand est très fort chez nous. Vraiment le respect du plus grand que toi, du parent. Et ça c'est ancré en nous je pense. Et c'est un défaut parce que, en tant qu'éducateur tu dois être ouvert. Mais je pense qu'avec ce genre de public, tu ne dois pas te laisser monter dessus, ni insulter une fois parce que ça va être répétitif après.[…] Je me suis fait insulter une fois dans la rue, je pense. Une fois. Ca n'a pas été réitéré car j'ai été directement les voir et j'ai demandé c'était qui et personne ne m'a répondu. Et puis, deux jours après, tout le groupe est venu pour s'excuser. Sans me dire c'est qui. Mais tout le monde est venu s'excuser au local. C'était une bonne démarche de leur part, j'étais contente.*
Initialisation de la relation	Prise de contact	Proximité culturelle = avantage+inconvénient Avantage « évident » (// « forcément ») :	*Je pense que c'est* (la proximité culturelle) *une grosse richesse car tu as un meilleur contact…ce n'est pas un meilleur contact mais*

		→partage spatial (//quartier) de codes communs (affinité niveau valeurs/principes) → relation plus profonde Inconvénient = Représentation de la femme marocaine dans la culture maghrébine : →pas prise au sérieux → affirmation d'autorité féminin mal pris par jeunes (solution : poser des cadre VS se laisser faire)	*tu as un contact beaucoup plus profond je crois. Parce qu'on a les mêmes valeurs, les mêmes principes alors forcément.[…] En tout cas, dans ce genre de quartier, c'est plus une richesse.* *[…]Mais à côté de cela, ça peut faire des difficultés. Comme je suis une femme, marocaine aussi. Donc ça représente beaucoup de chose. Les jeunes, au départ, ne me prenaient pas vraiment au sérieux.[…] Quand j'ai pris ma position, ça allait mieux. Mais c'est vrai qu'au début voilà, ça faisait chier les jeunes qu'ils se fassent engueuler par une fille. « Qui tu es toi ! »* *Mais après, ça a été, quand tu poses le cadre et que tu es juste dans ce que tu dis et ce que tu fais, que tu es cohérente, ça passe je pense.*

Annexe 6 : Grille d'analyse de Bilal

Catégorie	Propriété	Dimension	Extrait
Ressources expérientielles	Type de public	Contact avec le public : Acquis → fonction animateur (apprentissage supposé) Inné → « un bon contact » (qualité intrinsèque) Prison//fermeture	*[…]Avant, j'ai travaillé à Woluwe-Saint-Pierre. J'étais animateur socioculturel. Je travaillais avec un public dit défavorisé mais beaucoup moins qu'ici quoi.[…]* *Moi j'ai un bon contact avec le public cible, c'est-à-dire un public problématique, ceux qui sortent de prison, ceux qui vont y rentrer.*
Ressources expérientielles	Contact avec public	Raisons de l'aisance avec public : → capital social initial (//enfant du quartier) → stock connaissance : biographie des membres + informations officieuses et officielles du quartier(➔ longueur d'avance par rapport au non habitant) → techniques approches → origine ethnique → codes sociaux (langagière, comportementale) déjà connu (= avantage temporel/avance par rapport aux non initiés)	*C'est un public qui est difficilement touché et moi j'y arrive facilement. Mais c'est du au fait que moi je les connais déjà d'avant. Je connais leur historique, ils n'ont rien à me cacher quoi. Et donc voilà ca passe beaucoup plus facilement.[…] J'étais du quartier ici, j'ai grandi dans le quartier.* *[…][Est-ce que vous pensez que la facilité d'approche du public c'est plus le fait que vous avez habité le quartier ou votre origine ?] Non, mon style d'approche, mes techniques d'approches dans la rue…c'est plus ça qui fait que…j'ai des facilités.* *[…]J'entends plus de choses que les autres entendent. Je suis au courant, à l'avance, de certaines choses. [Des habitudes du quartier] Oui voilà, de tout ce qui se passe en souterrain…enfin, de ce qui est officiel et officieux. Je connais les petites histoires, tout ça.* *[…]*(La proximité culturelle)*Une richesse car j'avance avec une longueur d'avance par rapport à un qui n'a pas connaissance à ce niveau là. Je sais quelles choses on peut dire, comment on peut aborder, ce qu'il ne faut pas aborder.[…] Il y a plein de codes sociaux comme ça. Celui qui ne les connais pas va se planter mais il va mes apprendre, mais ça prend plus longtemps.*
Initialisation de la relation	Processus d'intégration	Public étendu : Toucher les jeunes = toucher les plus âgés → comment ? faire jouer capital social	*[…]J'ai commencé à travailler avec les plus jeunes, c'est-à-dire 14, 15, 16 ans. À partir de là, des activités et ainsi de suite…là on touche facilement ensuite, les publics plus âgés.[…] C'est souvent des activités sportives, des sorties, des weekends. Voilà comment j'ai réussi à les accrocher. Puis ils me connaissaient aussi d'avant.*
Initialisation de la relation	Prise de conscience du public	Changement de statut (membre du quartier (// «relation libre» → éduc (cadre normatif à respecter)) :	*Ca* (l'intégration) *s'est fait directement. Vu que j'étais du quartier. C'est plus combien de temps pour que les gens se rendent compte que je suis éducateur de rue et non plus le gars du quartier. La question ce serait celle-là et pas l'autre. Il faut 1 bonne année voire 2, pour que les gens comprennent que je ne suis plus de la famille. Qu'on est éducateur dans un cadre et qu'on doit respecter les règles.*
Méthode de travail	Sélection du public	Choix du public : Tout public (« peu importe les différences »)→pas de choix vs public ciblé → choix délibéré	*Je travaille au niveau du quartier peu importe les différences.[…] C'est que des marocains. Parce que physiquement dans la rue, il n'y a que ça. Ce n'est pas une question de choix. C'est qu'il n'y a que ça, donc forcément…en tout cas pour ce qui est dans le bas de Forest.*

Construction de la confiance	Entrepreneur de la discussion	Educateur pousse à la discussion (→cerner hypothétiquement le besoin (//cataloguer //entretien directif) VS Personne cible amène la discussion (liberté de parole // entretien non directif) - - -> jugement de confiance	*Déjà à la base, quand ils viennent chez moi, même si l'autre me dit « celui là il n'a pas de travail, celui là il est fou etc. » J'attends le déballage de ce qu'il a, je ne les catalogue pas.*
Construction de la relation	Approche du besoin de la personne	Techniques d'approche de l'éducateur : Approche directe (mettre le doigt directement sur le besoin) VS Approche indirecte (via discussion, rigoler, plusieurs rencontres, approche en douceur) (→ secret//sensible, demande réelle) → but = installation confiance (// porte ouverte « s'il a envie de me glisser qqch ») + faire connaissance	*C'est des techniques d'approche quand tu es dans la rue. Tu parles, tu dis bonjours, tu rigoles avec eux, tu n'essayes pas d'aller dans le sujet, tu attends la deuxième fois, la troisième fois et puis tu glisses des mots… pour voir si il y a moyen d'aller vers du plus secret tu vois. Pour voir ce qu'il essaye de cacher ou pour voir s'il a besoin de quelque chose. C'est juste discuter avec eux, point barre. C'est juste créer une relation sans plus. Mais donc les premières approches se font toujours pour juste créer cette relation de confiance. Savoir qui tu es, savoir qui je suis. [Se faire connaitre] Se faire connaitre voilà. Une simple présentation. Et à partir de là j'ai ouvert la porte et s'il a envie de me glisser quelque chose, il sait qui je suis et ce que je fais.*
Conception identitaire	Représentation de l'éducateur par le public	Educateur perçu par le public comme : « Travailleur de la commune » (=connoté négativement // « balance de l'Etat », adversaire) → être catalogué = risque VS « Personne ressource » (terme neutre) →	*D'abord il y a ceux qui sont énervés contre la société. Ceux là te voient comme un travailleur de la commune. Et qui dit commune, dit l'Etat et qui dit l'Etat, dit contre nous. Et c'est la position d'ancien habitant du quartier qui me tire un peu de là, qui fait que les gens ne me mettent pas dans cette case là. Ils savent qui je suis. Si je venais d'un autre quartier, j'aurais*

		neutralisation du risque par l'obtention du statut « ancien habitant » (déjà connu) + services rendus (//preuve de bonne foi)	*été catalogué balance de la commune. Et puis, j'ai rendu beaucoup de service à plein de personnes, donc ils savent qui je suis. Ils savent que je suis une personne ressource.*
Conception du travail	Manière d'agir de l'éducateur	L'éducateur et ses compétences : → frontières variable (//floue, recalculer) (en fonction des cas) → clarification et transparence nécessaire au public (= condition/garantie de confiance (>< méfiance) + garantie de protection (« pas se retourner contre moi »)	*Donc, où elle est la limite* (des compétences), *je ne sais pas. Elle est floue. Pour certaines personnes tu vas les accompagner, pour d'autres tu ne vas pas les accompagner à tels endroits.Ca se recalcule tout le temps.[…] Ah oui, il faut clairement expliquer tout ce qu'on fait. Il faut bien faire attention à quel nom on utilise et la façon dont on le dit. Et donc il faut répéter encore et encore.[…] De un, la personne tu la mets à l'aise…[…] Au moins elle ne se dit pas qu'il y a des trucs caché ou « qu'est-ce qu'il est en train de faire ? ». Transparence dans ce que je fais et dans ce que je dis. J'essaye de leur expliquer plus clairement, comme ça ils ne peuvent pas se retourner contre moi…ils étaient prévenus.*
Relation avec le public	Mode d'intervention	Réaction de l'éducateur envers les situations de : →Forte dépendance (personnes non autonome). ➔ Solution de l'éducateur : maitrise des temps de rencontres (« espacer », « retarder », « reprendre rendez-vous ») Thelos de sa technique = autonomisation de la personne →Situation d'urgence ➔ Solution de l'éducateur : Se fier à son instinct (// « feeling » (=// ressource interne et non formelle) Se baser	*[Il y en a qui commence à s'accrocher trop ?] Oui, là il faut direct mettre l'espace entre. C'est-à-dire que quand il aura besoin de quelque chose, je ne serai pas disponible. Ce sera ça mes techniques.* *[…]Je fais des petits jeux comme ça, je retarde, je fais des rendez-vous Je ne vais pas lui dire non, mais je lui dis de se voir le lendemain ou après-demain ou reviens la semaine prochaine quand je travaille. Je sais qu'après ça va l'obliger à se débrouiller tout seul.[…]*

		sur les connaissances et les relations créées qu'il a avec les personnes (//côtoie toute l'année) Thelos de sa technique = repérer et réagir aux réelles situations d'urgence	*Je le force à faire de lui-même.* *En fonction de mon feeling et du feeling que j'ai avec le public que je connais, je peux réagir à ces situations d'urgence. Parce que c'est des gens que je côtoie toute l'année. Vous savez si c'est du bluff ou non…] Oui, c'est vraiment ça.*
Conception identitaire	Conscience culturelle	Vision de la culture de l'éducateur : Culture marocaine (//plus étendu, universel) : ouverture VS Culture marocaine-bruxelloise (//cercle davantage « restreint ») : fermeture (//vase clos), distanciation difficile (// « on ne la voit pas ») = quotidien //habitus (//« comme on vit tout les jours », « on a grandi dedans »)	*[…] Il faut dire qu'on vit en vase clos ici, en quelque sorte. On ne voit pas cette dimension culturelle. On est constamment baigné dedans. Si je viens d'autre par, tout les jours, si je viens d'une autre culture, je peux dire « oui il y a ça qui change » Mais là, depuis que je suis tout petit, je suis baigné dans cet univers culturel. Donc je ne vois pas le changement. Et puis ce n'est pas la culture marocaine dans laquelle on a grandi. C'est plus la culture marocaine-bruxelloise. Donc, on est en plein dedans et on ne la voit pas vraiment. Donc, quand tu me dis culture, pour moi ce n'est pas défini. C'est comment on vit tout les jours quoi.*
Etendue du public	Gestion des problèmes	Relation entre éducateur et les familles : → fonction du degré de sériosité du problème chez le jeune : Problème léger (ex : scolaire) → bon contact avec famille Problème lourd (rare) → contact difficile/impossible avec famille : décision de	*Les familles c'est plus difficiles de les aborder. […]Les problèmes on les règle entre famille. Quand les enfants vont bien, quand c'est juste des problèmes d'école, j'ai de très bons contacts avec les parents. C'est quand on rencontre des enfants avec des gros soucis, des cas lourds, que là il n'y a pas ce contact avec les parents où il se fait difficilement.[…] Heureusement, ce n'est pas la norme, mais il y*

		contacter ou non les parents basée sur feeling + état de la relation (→dans l'intérêt du jeune)	*en a quelques-uns. […]Oui, en fonction de la relation je regarde si ça vaut la peine de contacter les parents. […]Alors je préfère rester du côté du jeune. Ca dépend des cas. Là aussi c'est au feeling, c'est l'expérience qui fait que tu sens si tu dois y aller ou non. Vaut mieux garder une relation saine avec le jeune ou, au contraire, marquer le pas en se mettant du côté des parents.*
Intégration au milieu	Niveau de proximité avec le public	Educateur se fond dans le groupe (// »immersion totale ») ---- > //statut d'ancien habitant VS Educateur marque la différence	*Je travaille 24h/24. Si c'est comme si j'étais avec eux, c'est comme si j'étais dans le même groupe, c'est comme si je faisais partie d'eux. Sauf que je suis payé par la commune, c'est tout. Sinon c'est la même chose qu'eux. Ecoute c'est simple, moi tu me dépose avec eux, alors pour moi c'est 10/10. Je suis en plein dedans. Immersion totale !*
Conception du travail	Disponibilité hors-travail	Comportement de l'éducateur hors horaire travail : Limiter sa disponibilité (conseil officiel (→ éviter d'être envahi par les demandes, garder distance) VS Disponibilité permanente (→ adaptation aux heures du quartier (//flexibilité, Ramadan)	*Non, à la formation on nous demande de faire cette limite de travail. Mais moi ça ne me dérange pas. C'est juste une info que tu glisses comme ça, il n'y a rien de spécial. […]Parce que d'autres, vont avoir ça en dehors du travail et vont se sentir oppresser. Moi ce n'est vraiment pas le cas. Moi mon travail, je ne le vois pas du tout comme une grosse tâche que je dois faire. Là tu es là, tu tournes, c'est plus du relationnel. C'est beaucoup moins hard, c'est plus facile à vivre. C'est flexible. Là je me lève le matin, c'est le Ramadan, les gens ne se lèvent que le soir, alors je vais me lever à midi pour essayer d'être là plus tard le soir.*

Gestion du stigmate	Conception de la stigmatisation	Educateur et la stigmatisation : → conscience de son existence VS inconscience → stigmatisation inévitable dans le travail (//utilisation du terme (« public cible ») → moyen d'obtenir l'aide de la Région (subsides) → facilité organisationnelle (// pour faire les groupes) → indélébile (//fatalité)(« il y aura toujours ») → stigmate = concentration sur un élément d'une personne VS personne dans son entier	*Oui,*(public stigmatisé) *à 100%. A commencer par les travailleurs eux-mêmes. Quand on parle de public cible, on stigmatise. On a stigmatisé toute une commune pour avoir certains subsides. C'est présent non-stop et il y en aura encore demain. C'est clair.* *[…]Stigmatisation il y a et il y aura toujours.* *[…]Déjà de un, la stigmatisation c'est un moyen de faire des généralités, de faire des groupes plus facilement.* *[…]Mais ce qui est négatif, c'est que c'est plein de préjugé et là on ne réfléchit plus forcément à la situation de la personne.*
Gestion du stigmate	Conseil de gestion du stigmate	Réaction de l'éducateur face à la stigmatisation : → Educateur = compagnon de misère (// dans le même bateau) →Fatalité (//destinée) (« c'est la vie ») VS choix (// « on n'a pas choisi ») → Impuissance (// « tu dois fermer ta gueule », « morde sur notre chique ») VS Capacité de changer (//tentative de sortir de la dynamique = se changer > changer regard des autres) → Si échec de sortie, solution = connaître son « être » et son « faire » (----- > // = manière de se protéger du cheminement du stigmate)	*Passe au dessus* (de la stigmatisation). *« Tu sais qu'il y a ça, tant pis pour toi mon vieux. C'est comme ça, c'est la vie ». On n'a pas choisi. Je ne vais pas changer le monde en coup de baguette magique. Des fois, il faut leur dire les choses cash. « La stigmatisation ben malheureusement, tu dois fermer ta gueule quand tu prends le train, parce que dès que tu vas dire un truc, on va croire que tu vas foutre le bordel ». Il y une dynamique qui s'est lancée, alors maintenant à nous, par notre comportement, de la changer. Et malheureusement, on doit mordre sur notre chique.* *[…]A la limite, au niveau de la stigmatisation, ce n'est même pas nous qui devons changer mais le regard de l'autre qui doit changer.* *[…]Ceux-là on ne sait pas aller vers eux et changer leurs clichés. Alors commençons déjà par nous.* *[…]Et quand bien même ça ne le ferait pas, nous on saura à ce moment là comment on est. On sait qu'on ne fait pas ça.*
Gestion du stigmate	Expérience personnelle du stigmate	Vision personnelle du stigmate : → dépassement (« passe au dessus ») VS blocage → problème : stigmatisation ➔ solution : se connaître = éviter le piège de la stigmatisation (= « ne pas le prendre mal ») → entrepreneur de la stigmatisation (//entrepreneur de morale)= média (via la mise à l'agenda) Retournement du statut de victime → les stigmatisants = victimes. → existence d'autres catégorie « stigmatisables » (// « moutons noirs ») mais emphase mise sur « les arabes » (→ sentiment d'injustice présumé)	*Non-stop hein. Ca passe au dessus. […]Toi tu as intérêt à te connaitre pour savoir qui tu es et ne pas le prendre mal. Je ne me le dit même plus dans ma tête.* *Moi je me dis pauvres victimes. On leur rempli la tête au journal de 19h. Dans tous ceux-là il y en a aucun qui a été agressé par un arabe.[…] Je ne remets pas la faute sur eux, certes il faudrait un esprit critique, mais on ne peut pas tout leur demander. Tu mets tous les jours que c'est la merde et tout à dans les journaux et ça suffit pour leur faire peur. […]Partout il y a des petits moutons noirs. Mais pour certains on n'en fait pas tout un fromage. Pour moi, clairement c'est les média, il n'y a pas photo.*
Conception identitaire	Vision supposée de l'institution	Ressenti de l'éducateur à la vision supposée de l'institution : Problème : → objet agissant de l'institution (« agent de contrôle social ») VS sujet → désintérêt quant à l'efficacité (« rien à foutre », « pas contrôlé ») + intérêt quant à l'effectivité (« avoir des gens sur le terrain », « faire plaisir à la communauté », « que les rues soient propres »)	*Des agents de contrôle social. Ils ont besoin de mettre des gens sur le terrain. « On va mettre des petits marocain, ça va faire plaisir à la communauté ». […] « A la limite, si vous ne venez pas travailler, on n'en a rien à foutre ». Ils s'en foutent. Notre travail n'est pas contrôlé.[…] S'ils nous payent sans contrôler, ça veut dire qu'ils n'en ont rien à foutre. Alors la qualité du travail dépend de chaque personne. C'est pour ca que chaque éducateur a sa manière de travailler, à sa philosophie.*

		Solution : → indépendance dans l'action (« chacun à sa manière de travailler») ----> détachement de la relation éducateur-institution → moteur de l'action = source interne (//fierté, moral solide, connaissances) VS source externe (salaire) ---> Satisfaction : rendre service (donner quelque chose) + être payer (recevoir quelque chose)	*On est tous différent. C'est la fierté qui fait que tu viens ou non.* *[…]Le service de prévention reçoit l'argent du gouvernement pour mettre des gens dans la rue, c'est tout. L'objet social, le bien être, tout ça ils s'en foutent. Ils veulent juste que les rues soient propres.* *[…]Tout dépend de la motivation personnelle de la personne. Si tu as un moral solide et des bonnes bases théorique, que tu connais bien le social alors tu tiens. Moi je garde la motivation parce que je sais que le public en a besoin. Et on touche quand même bien pour le travail qu'on fait. C'est le public qui me force à travailler.*
Entretien de la relation	Activité proposée	Ouverture culturelle et sportive (« faire un peu de tout », vélo, théâtre) VS Fermeture sportive (foot) // communauté marocaine = vase clos	*J'ai fait du vélo, des sorties théâtre, des tournois de football, des pièces de théâtre etc. On essaye de se lancer dans tout. Les marocains, ils ne te parleront que de foot tous les jours. Et moi j'essaye de leur faire faire un peu de tout.*
Reconnaissance	Mode de reconnaissance	Reconnaissance pour l'éducateur : →symbolique (discussion, qualité de la relation, participation aux événements des familles) → Source de reconnaissance = groupe (le quartier = « le village ») ----> aspect famille, communauté important (//particularité culturelle)	*Oui, comme hier je rentre à 2h du matin et je croise deux petits avec lesquels je travaille et on discute gentiment et je reste avec eux. Et ils ne me demandent rien hein. Le courant il passe voilà. On a de bonnes relations. Tu t'entends avec tout le monde dans ton propre village, c'est bien non ? C'est une forme de reconnaissance. Je suis invité aux mariages, fiançailles, les baptêmes. C'est comme au bled. C'est toujours bien vu. C'est comme ça l'ambiance dans le quartier. C'est une des habitudes qui est restée de nos parents.*

Annexe 7 : Grille d'analyse de Marie

Catégorie	Propriété	Dimension	Extrait
Ressource expérientielle	Expériences antérieures	Oui/non Ecole/comptable dans société/camps de réfugié ➔ contact avec les gens	*J'ai commencé à travailler dans l'enseignement pendant 5 ans, c'était dans une école où il y avait le premier cycle de secondaire et c'était des filles.[…] Après j'ai travaillé, dans une société.[…] En comptabilité, comme j'étais caissière, j'étais tout le temps en contact avec le public.[…] Par après, j'ai travaillé avec un public un peu de tout dans les camps de réfugiés.*
Ressource expérientielle	Expériences antérieures	Confrontation à la violence : → Relativisation de la situation des jeunes en Belgique (//« pas des enfants comme ici », « violence qui ne sera jamais pareille ») ---> esprit critique → Suivi de différents publics (jeunes, personnes âgées, enfants) VS concentration sur un public cible	*[…]Du coup, j'ai travaillé avec toutes des personnes vulnérables, et les personnes âgées et les enfants non-accompagnés. J'ai fait un suivi avec eux. C'était un public d'enfants vulnérables. C'était des enfants de la rue, pas des enfants, comme ici. Ce sont des enfants qui étaient vraiment délaissés […] J'ai travaillé avec des jeunes dans une violence, qui ne sera jamais pareille.*
Conception identitaire	Support d'identification	Communauté rwandaise (inné) → attache par les attributs (/ : « tout ce que j'ai » ; « racines ») VS Communauté belge (acquis) → attache par parcours de vie (// accueil (>< fuite ?), stabilité (>< fragilité liée à histoire Rwanda), épanouissement) →place reconnue dans la société (« je me vois dans cette communauté »)	*Ici, je sens plus rwandaise, par mes racines, aussi par tout ce que j'ai du Rwanda. Mais je me vois aussi dans cette communauté belge, qui m'a accueilli et qui m'a permis de me stabiliser aussi, un certain épanouissement, surtout coté psychologique et psychique. Je reconnais je veux tout faire pour me maintenir dans la communauté.*
		→ fragilité de la place dans la société → nécessité de la conserver en restant actif (// « tout faire pour me maintenir ») (----->//limiter les occasions de perdre cette reconnaissance)	
Embauche	Accès au poste d'éducateur	Raisons de l'embauche : → procédure de demande d'emploi (offre, postuler, tests, interview) + changement fonctionnel du service (= //aubaine) → Vision systémique du travail de rue (jeune + famille + biographie (//vision globale dans le temps)) VS focalisation sur le jeune → Expériences avec situation de violence et des défavorisés (=ressource expérientielle) →Attribut physiologique : âge (//expérience de la vie supposée) + sexe (//1ère femme dans le service (//lié au changement fonctionnel du service))	*Je ne sais pas vraiment ce qui a motivé le… parce que moi j'ai fais des tests écrits. J'ai d'abord répondu à une offre, comme toutes les personnes qui recherchent un travail.[…] Ce qui m'a aidé, je pense, c'est que le service avait envie de changer un peu dans sa façon de fonctionner.* *De deux, peut-être la façon dont j'avais répondu aux questions lors de l'interview…déjà le fait de ne m'occuper pas seulement des jeunes…parce qu'on est éducateur de rue ça supposait les jeunes…moi j'ai pensé qu'il fallait travailler aussi avec les familles.[…] Un jeune délinquant, il faut aller puiser derrière, dans tout ce qui se passe et s'est passé dans son enfance aussi.[…] Donc il y a beaucoup de paramètres qu'il faut mettre face à face, ou superposer pour comprendre ce qui s'est passé.* *J'avais retracé mon parcours dans les camps de réfugiés.[…] Et puis, je connaissais un peu le milieu de la violence et des jeunes laissés à eux-mêmes et tout ça. Pour moi, c'est plus ce contact que j'avais déjà eu avec les jeunes, ce contact avec des milieux défavorisés et très défavorisés d'ailleurs, par rapport à ici.*

			Peut-être aussi mon âge. J'étais la première femme à travailler dans le service. […]Mais la personne qui m'avait accueillie avant, m'avait dit « d'habitude, on n'engage pas les femmes ».
Conception identitaire	Gestion des statuts	Educateur et les implications des différents statuts Problème : accumulation de statut → statut de femme (dans un entourage « généralement » (//fermeture) masculin au début) → statut de femme âgée (dans un milieu de jeune) → statut d'habitant hors Bruxelles -> présomption de carence de connaissance du milieu →statut de femme subsaharienne (face à public maghrébin) → code culturel maghrébin à apprendre (//adaptation culturelle) Solution : Affirmer sa place au sein de l'équipe (« prendre mes marques »).	*[…]* (difficultés) *déjà en tant que femme dans un service qui n'utilise que des hommes ; en tant que femme âgée dans un milieu où tu dois n'être qu'en contact qu'avec des jeunes. En tant que femme ne venait pas de Bruxelles, c'était supposé que je ne maitrise pas vraiment les problèmes du milieu.[…] Et en tant que femme africaine, enfin subsaharienne, qui débarque avec une population carrément d'origine maghrébine.* *[…] il fallait que je prenne mes marques, et puis, que je vois comment fonctionner, comment approcher les gens. J'ai dû vraiment puiser dans moi-même.* *[…]Il y a des choses que je devais apprendre et que j'ai appris, par exemple je sais que si je vais dans une famille, il y a des choses que je dois dire et d'autres que je ne dois pas dire. Des comportements que je dois adopter parce que je suis dans une communauté musulmane. Il y a beaucoup de chose que je dois maitriser.*
Relation professionnelle interne	Gestion des soucis interne au service	Cause soucis avec collègues : → vision autre pour gérer les situations -> puiser dans ses ressources expérientielles (//camps de réfugiés) → approche différente lié au statut de	*Côté professionnel là j'ai eu pas mal de soucis, mais là c'est plus côté pas public, mais plutôt collègue, sur ma façon de gérer les choses. J'avais ma façon de gérer les choses justement parce que j'avais déjà mon passé*

		femme (sensibilité autre) ----> ouverture (apport regard neuf) Solution de l'éducateur : Défier les circonstances (→action, se faire une place (« motivée à m'intégrer »), engagement) VS Se faire envahir par circonstances.	*assez mouvementé, par les violences que j'avais vécues. Mon côté femme aussi qui a joué là-dedans. Parce que les femmes n'ont pas la même façon d'aborder…voilà. Et puis, mon côté aussi de défier les circonstances. Donc, il fallait aussi défier tout ce qui est obstacle avec qui j'étais vraiment motivée à m'intégrer….à être autrement.*
Gestion du stigmate	Support de gestion des difficultés	Gestion de l'arrivée dans nouveau contexte (professionnel et de vie) : Problème= être « étranger » en Belgique --> //difficulté à gérer sa vie ----> l'éducateur est resté actif dans son installation Solution de l'éducateur = maitriser son travail // maitriser sa vie (« j'ai repris ma vie à moi ») (= source de motivation) → Ses expériences de vie comme support	*Parce que quand on arrive ici en tant que réfugié, immigré, demandeur d'asile ou bien demandeur de régulation, ici il y a moyen de vivre. J'ai repris ma vie à moi, et ça m'a motivé à voir comment j'ai gérer les choses, comment gérer les problèmes, comment approcher le public, quel public je peux approcher…et voilà. C'est plus dû à mon parcours personnel qu'à mes capacités professionnelles.*
Réseau social construit	Capital social professionnel	L'éducateur et son public (primo-arrivant) : →proximité expérientielle (« j'ai connu les mêmes choses qu'eux ») et générationnel (« me connaisse car je venais d'arriver ») → installation de la confiance et de reconnaissance comme personne ressource VS affinité (distance professionnelle installée)	*Beaucoup avec les primo-arrivants. Beaucoup de personnes orientent les primo-arrivants. De un, il y en a qui me connaisse car je venais d'arriver. Il y en a, au fur et à mesure qu'on parle avec les gens, qui savent que moi j'ai connu la même chose, que mes enfants ont connus plus ou moins le même parcours que leurs enfants.[…] Ce n'est pas vraiment des affinités, parce que je reste toujours professionnelle. Mais je pense qu'il y a plus une relation de confiance qui s'installe et puis*

			une relation où on sait vers qui aller avant de chipoter un peu de gauche à droite parce qu'ils savent que je peux donner l'information.
Méthode de travail	Mode de fonctionnement avec public	L'éducateur et son champ de compétence : → conscience des limites de ses possibilités (cadre déterminé) VS inconscience des limites (limites floues) → apprentissage de la palette des services ---> //constituer son stock de connaissance technique (--->// étape de l'étude du milieu) → organisation séquentielle du travail (prise contact, écoute, orientation, suivi éventuel (//guide)) (---> structure du travail //maîtrise de son travail (gérer sa vie)) ➔Thelos de l'éducateur = mener à autonomie de la personne (s'assumer)	*Moi je sais où arrivent mes compétences. Donc je m'arrête là et j'oriente vers les structures adéquates.Ce qui fait que dans l'intégration du service, pendant ces 6 mois, la première chose que j'ai faite, c'est savoir plus ou moins tous les services, quels services qui est habilité pour ceci, pour cela. C'est vraiment, il faut pouvoir, j'ai pris l'habitude de structurer mon travail, ce qui est de mon domaine. C'est plus les contacts, l'écoute et puis l'orientation et évidemment le suivi, parce qu'il y a des gens qui ne savent pas parler français, qui ne savent pas aller dans les services tout seuls. Et petit à petit, tu les rends autonomes. Et dans un premier temps, ils ont besoin vraiment d'un suivi assez intense.[…] Des fois, ils vous amènent des problèmes qui ne vous regardent même pas. Et là, on met les limites quoi.*
Reconnaissance par public	Mode de connaissance du public	Problème = éducateur non habitant du quartier (----> >< longueur d'avance) Solution = Présence régulière dans la rue (// flânage pour se faire connaitre = prise de contact informelle)	*Mais c'est vrai qu'à certains moment, c'est comme un peu…il y a des gens qui pensent que j'habite dans le quartier, tout simplement parce qu'ils me voient tout le temps. On est tout le temps dans la rue, on connait les enfants qui ont maintenant 18 ans, que je connais depuis qu'ils ont 11 ans.*

Méthode de travail	Disponibilité avec les jeunes	Problème : Disponibilité permanente (pour les jeunes) (--->//confusion/illusion) Solution : Educateur n'y satisfait pas (« les jeunes n'aiment pas » = perte de l'illusion + éducateur assume statut de « méchant »)→ poser un cadre (//restructuration des exigences, juste distance)	*Le public des jeunes… je ne sais pas de quel côté tu veux aller mais… ils sont voilà… une fois ils doivent venir et tu dois être là, mais tu ne peux pas toujours être là. Donc là, il faut vraiment cadrer, ce que les jeunes n'aiment pas.* *[…] Donc, ce qui fait qu'il y a des gens qui pensent qu'on doit être tout le temps à leur disposition. Du coup, quand tu ne réponds pas à ça, tu es la méchante. Et ça tu encaisses.*
Conception du travail	Gestion de l'échec du travail	Educateur face à un échec : Echec pour l'éducateur = jeune s'écarte du chemin (« ils ont dévié ») (---> // accompagnement terminé) >< accompagnement sur le chemin (« aiguiller ») Réaction de l'éducateur = réflexion sur qualité de son travail et des limites des compétences (« pu faire mieux ? »)→ gestion intérieur (->maitrise) (position d'acteur) VS gestion extérieur= hors relation (->non-maitrise) (position de spectateur) ➔ mise à mal de l'objectif « prévenir le développement de problème chez jeune » →Courir après le jeune en décrochage (« ca ne sert à rien de foncer ») VS laisser le jeune revenir sur le chemin (« après quelques mois il peut revenir »)	*Mais, malheureusement, il y a des jeunes qu'on accompagne jusque 12, 13,14 ans et après tu vois qu'ils ont dévié. Et là tu te poses la question « est-ce que j'aurais dû faire mieux ? ». Mais la réponse est qu'on ne peut pas faire tout, non plus. On peut faire quelque chose ici, dans le bureau, mais ce qui se passe après…ce n'est pas qu'on n'est pas responsable mais on ne sait pas gérer ça.* *[…]Et là, ça fait un petit mal. Tu évalues ton travail, tu fais un petit recul. Mais après, tu te dis « voilà, j'ai fais ce que je pouvais faire ». Après, on essaye de voir ce qui peut marcher.* *[…]Mais des fois, il faut voir de l'autre côté du trottoir. Et là, on laisse faire. Ca ne sert à rien de foncer, car, des fois, après une année ou quelques mois, il peut revenir. Donc là, c'est peut-être le revers de notre métier. On n'atteint pas toujours des résultats satisfaisants.* *[…]Notre travail c'est de remettre sur les rails*

			et aiguiller.
Conscience du travail	Détection des problèmes	Gestion des problèmes Problème : Conscience tardive des problèmes latents/enfouis (« on apprend les choses quand ça va mal ») Solution : Repérer les signaux plus tôt ----> //vision systémique du travail (biographie du jeune + travail avec famille)	*[…] mais le problème, des fois, on apprend les choses quand ça va mal. Donc, il faut vraiment avoir été vigilant pour voir comment ça a évolué. Des fois, on ne s'en rend pas compte et quand on nous informe de la chose, le couvercle commence à siffler.[…] donc on se rend compte qu'il y a tout un tas de petites choses dont on n'a pas été informé et qu'on apprend sur le tard.*
Conception du travail	Limites du travail	Clarification du cadre d'exercice du travail de rue : → Public : Illusion de capacité étendue de l'éducateur (« je ne peux pas répondre à tout ») VS Educateur : explication de la dépendance à cadre formel (instance supérieure (---> = avantage ou désavantage))	*[…] je suis quelqu'un qui est là et qui peut répondre à leurs demandes, tout en sachant que je leur dis clairement que je ne peux pas répondre à tout.[…] Parce que nous on nous voit sur le terrain mais nous on obéit aussi aux instances. Ce n'est pas un acquis, mais c'est un langage que je tiens. Qu'on soit content ou qu'on ne soit pas content. Il y a une partie de notre public qui croit qu'on sait tout faire.*
Ressource expérientielle/reconnaissance	Activation des connaissances expérientielles	Reconnaissance des compétences par le public (« parents reconnaissent qu'il y a eu des avancées ») → expériences domaine enseignement : mise à disposition du stock de connaissance « scolaire » (« je connais pas mal d'astuces »)	*[…] il y a des publics qui me voient comme compétente, mais c'est juste dans le domaine des suivis dans les écoles des devoirs. Comme j'ai enseigné et que je connais pas mal de petits trucs, je pense que les parents reconnaissent qu'il y a eu une certaine avancée.*
Méthode de travail	Ambivalence des qualificatifs appliqués	Qualificatif agréable (« cool ») ---> facteur de proximité VS qualificatif désagréable (« sévère »)---> facteur de distance	*Je sais qu'il y a pas mal d'enfants qui m'ont trouvée très sévère et stressante. Mais quand je vois que je dois déposer un ordre, je le fais.*

		→éducateur va à l'encontre ou jeune à l'encontre Solution : concilier les qualificatifs (rester droit)	*Tout en restant, c'est ce que je crois, très cool, comme disent les jeunes […] Mais je sais que je suis vue comme sévère. C'est ou bien j'affronte trop, ou bien ce sont les enfants qui ne veulent pas ça. Mais il faut savoir jongler avec ça.*
Relation avec public	Prolongation de la relation	Educateur et conception du public : Amitié ->confident (risque de proximité trop forte « jamais numéro privé », « pas vraiment une amie », « il se considère comme faisant partie de la famille »)) VS Professionnel : distance de sécurité (« je donne mail professionnel », « manière de prendre distance ») ---> manière de maitriser son travail (« je gère tout ça »)	*Je ne pense pas que c'est vraiment comme une amie mais…on crée une relation où les gens vous appellent.[…] Si les gens ont besoin de moi, ils m'appellent.[…] A un certain moment, il y a un public qui se considère comme s'il faisait partie de la famille. Si je dois donner mon mail, je vais donner mon mail professionnel et jamais le privé.[…]C'est une manière de prendre distance.* *[…]Les gens, à un certain moment, vous avez une relation pas d'amitié, mais on reste toujours dans le cadre professionnel.* *[…]Donc les gens te prennent comme un confident, comme une personne de référence. Mais parfois ça va au-delà de la personne de référence. Mais ça va, moi je pense que je gère ça.* *[…]Je sais adopter les comportements quand il faut, tout en gardant une certaine distance.*
Conception du travail	Choix du public	Travail pluricommunautaire (professionnalisme > communautarisme) (« je travaille pour la commune ») VS travail mono communautaire (Communauté noire (→ éviter les affinités communautaire via mise à distance))	*C'est pourquoi dans le milieu communautaire noire, je n'ai pas beaucoup de…je mets des distances. Je suis là pour la profession, je ne suis pas là pour les communautés. Si je dois les orienter quelque part, si je dois les aider, je le fais, je les oriente, et puis ça en reste là.*

			[…]Mais moi je leur dit « ici, je travaille pour la commune et pas pour la communauté des africains noirs ».
Méthode de travail	Accessibilité hors horaire et contexte travail	Professionnalisme (rigueur) hors travail : → prise en charge des vrais appels urgents (« personnes en détresses m'appellent ») →limitation des implications événementiels privés (déontologie = excuse polie) ---> //distance de sécurité	*Alors pendant les weekends, il y a des personnes qui sont vraiment en détresse et qui m'appellent. Quand je sais qu'ils sont en détresse, là j'appelle directement.[…] Mais tout en gardant cette distance. […]Et après, on est invité dans les mariages, les baptêmes, mais moi je refuse poliment pour des raisons déontologiques.*
Reconnaissance	Invitations des sujets	Marques de reconnaissance = partage café.	*Parfois, on nous invite à passer à la maison. Moi, je peux passer à la maison. On m'offre un thé, un café. Ca fait plaisir aussi. [Une forme de reconnaissance ?] Voilà, ça fait plaisir.*
Ressource communautaire	Atout communautaire	Communauté d'appartenance de l'éducateur et autre communauté : interlocuteur non maghrébin (→ regard neuf + non jugement) VS interlocuteur maghrébin (communauté // tribunal social)	*[…] la maman marocaine m'a dit qu'elle préférait me dire tous ses problèmes plutôt que de les ramener chez quelqu'un de sa communauté. Parce que parfois je leur dis, « faites vous aider par quelqu'un qui comprend plus, quand on n'est pas là ». Mais après, tu comprends que la personne ne peut pas subir cette frustration de la communauté. Là, c'est elle-même qui m'a ouvert les yeux que des fois, que en communauté, il y a des choses qu'on évite pour ne pas vivre des frustrations, ne pas subir les regards.*

Conception identitaire	Gestion des identités	Educateur et ses différentes identités : Identité professionnelle = acquise (travailleuse communale --->// supposition de non concernée par racisme) + identité « étrangère » = innée (stigmate physique (noir)) (« fais partie de la minorité visible »)	*Quand ils parlent du racisme, il y a machin machin machin des étrangers…et moi je dis « hé, je suis là » et ils disent « oui mais.. » et je dis » non, il n'y a pas de mais ». Moi je leur dit que je fais partie de la minorité visible, donc je suis la première visible, malgré tout ce que vous connaissez sur moi. Oubliez ça. Je sais que je suis étrangère dans un Etat, je travaille pour la commune mais ça n'enlève pas ma propre identité.*
Conception du travail	Travail communautaire	Educateur et public communauté d'appartenance : Marquer la différence (→clarifier son travail (restrictions normatives) « il y a des règles »)) VS Appartenance à même communauté (« on est africain ») = avoir les mêmes habitus que le groupe (horaires non respectés, accès aux hautes sphères (« aller cher le Bourgmestre »)	*[…]Là par contre, avec les africains, j'ai dû travailler plus sur leur vision de mon travail, plus que chez les maghrébins.[…] Là j'ai dû travailler là-dessus pour leur dire qu'ici on est en Belgique et pas au Rwanda. Il y a des règles. Ce n'est pas parce que je travaille pour la commune que je peux aller chez le Bourgmestre.[…] ce n'est pas parce que je suis noire, de leur communauté, qu'à 10h je dois être là pour eux, 20h je dois être là pour eux. Quand je donne des rendez-vous à 15h30 c'est 15h30. Ici, il faut respecter les heures et ce n'est pas parce qu'on est africain qu'il ne faut pas respecter les horaires.*
Initialisation de la relation	Mode de propagation de réputation	Elargissement du public via mise en relation informelle/secondaire (// « bouche à oreille ») VS Approche formelle /primaire (//zoner en rue, aller à la rencontre)	*Et puis tu travailles avec la personne, elle te prend comme confidente ou référente et le bouche à oreille commence car elle t'amène d'autres personnes. Ca fait un chainon. Parfois ils peuvent aller directement au bon service, mais ils préfèrent passer par moi, comme ça ils sont passé par le même tuyau. […]Il n'y a pas de distinction de communauté,*

			c'est le bouche à oreille qui fonctionne.
Conception du travail	Gestion du temps de travail	Professionnalisme = adaptation temporelle (« côté professionnel prime sur nombre d'heure ») VS Professionnalisme = horaire stricte (//« difficile de dire je suis pressée »)	*On est un peu comme des assistants sociaux, c'est difficile de dire à quelqu'un « oui je suis pressée ». On essaye dans le social, mais on essaye de ne pas être structuré comme ça. Le côté professionnel prime d'abord sur le nombre d'heures.*
Gestion du stigmate	Conception personnelle de la stigmatisation	Educateur et la stigmatisation : → Source plurielle (« dans les deux sens », « préjugés des deux côtés ») ---> transmission de la prise de conscience au public (« je leur répète », « je leur explique ») → Apport d'un discours alternatif sur stigmatisation (« excuses trop facile ») → blocage (passivité) VS surmonter (activité) via utilisation des atouts (ex : langue française) (// « dépasser ces problèmes », « utiliser les ressources qu'on a ») ---> éducateur =soutien (« là pour appuyer ») Faire > Etre (// compétence > nationalité)	*Et moi ça me met mal à l'aise qu'on stigmatise comme ça. Tout en sachant que ce n'est pas à sens unique. On a des préjugés des deux côtés.[…] Je précise, que personne ne peux vivre le racisme mieux que moi, mais ce n'est pas à sens unique. Et ça, mon public le sait.* *[…] A force de leur répéter ça, ils comprennent. Dans les communautés, il faut oser pointer le problème et ce côté de vouloir avoir raison.[…] La stigmatisation n'est pas à sens unique. On cherche la facilité.[…] Comme je travaille avec les marocains, je leur explique que par l'histoire, les noirs et les arabes ont des soucis. Il faut dépasser tous ces problèmes. Ce sont des excuses trop faciles. Il faut utiliser les ressources qu'on a chez soi. Et moi je suis là pour appuyer.[…] Les enfants qui viennent ici, je leurs dit qu'ils ont déjà un*

			bagage, c'est la langue française. C'est un atout. […] ce sont les compétences qui vont défendre les enfants et pas la nationalité.
Gestion du stigmate	Gestion personnelle de stigmatisation	Réaction face à stigmatisation : Partage des expériences personnelle (→ prise en main de sa vie VS vivre dans la prise en main (assistanat)) ---> transmission expérience (compagnon de misère (« eu le même parcours »)	*La stigmatisation est là de profiteur et est entretenue par cette population qui vit effectivement dans l'assistanat. […]Au lieu de vivre cette stigmatisation, je vais faire tout mon possible pour me prendre en main et pour intégrer mes enfants dans la même voie. […] Je dis aux membres de mon public qu'il faut le moins possible donné l'occasion de vivre le racisme et la stigmatisation. J'essaye de le partager avec toutes les personnes qui veulent partager ça avec moi. Pour montrer que j'ai eu le même parcours.*

Ressource	Conception de la diversité	Diversité culturelle→ regard neuf sur une même chose (pousse à la réflexion) //Ouverture
		
		VS
		
		Proximité géographique :
		→avantage = connaissance des codes sociaux de la zone
		→ désavantage = se faire piéger par son capital social (« pris en otage par les gens qui t'ont vu grandir ») // fermeture -----
		>solution = position extérieur de l'éducateur (« préfère des éducateurs qui viennent d'un autre quartier »)
			Je trouve que (la différence culturelle) *c'est une richesse où même les réactions des gens peuvent être différentes en fonction de leur culture.[…] Parce que je peux creuser pourquoi elle a réagit comme ça.[…] Cette multi culturalité, ça donne à réfléchir. Et ça montre, que, face à un même problème, on peut réagir différemment et qu'on peut tout de même surmonter ce problème. On peut trouver des solutions différentes.*
			Moi je préfère des éducateurs qui viennent d'un autre quartier. […]Parce que des fois tu es pris en otage par des gens qui t'ont vu grandir et avec lesquels tu as grandi. C'est le côté négatif. D'un autre côté, il y a un petit côté positif. On connait toutes les subtilités,

			toutes celles qui sont cachées derrière les réactions des gens.
Investissement du milieu	Adaptation culturelle	Culture de l'éducateur et la culture du public : → Educateur➔ Dosage culturel (----> = manière de maintenir son rôle et constituer stock connaissance commun) : conserver son altérité (inné pour éduc) + appréhender culture de l'autre (acquis pour éduc) (---> //double ouverture : bulle personnelle + bulle public)	*Il y a beaucoup de chose qui font partie de nous même. Mais il faut s'adapter à la vie ici. Mais il y a des trucs qu'on ne peut pas changer, qui tiennent toujours à nous en tant que communauté qui viennent d'ailleurs. Garder ses trucs mais respecter ce qui vient d'ailleurs. On peut se cramponner à ses trucs à soi mais je trouve que c'est bien aussi de s'ouvrir à la culture des autres pour la découvrir.*
Conception du travail	Fonction de l'éducateur	Problème du public : inconscience de leurs ressources (//potentialité) + piège des discours (//croyances des enfants) Solution : éducateur = guide pour ouvrir les yeux (via prise de confiance en eux) +exploitation des atouts des enfants (-> éviter le piège des discours)	*[…] Je me mets au service des personnes qui ignorent souvent qu'il y a des choses qui sont à leur disposition, des choses auxquelles ils ont accès et qui peuvent alléger leur manière de vivre, etc., mais qui ne savent pas comment s'y prendre. Des choses qui sont à leur portée, des potentialités. C'est pourquoi je les aide à croire en eux. C'est vraiment ça. J'essaye de ne pas laisser les enfants s'enfoncer dans des croyances, en leur faisant utiliser positivement ce qui est à leur disposition.*

de Jager Valérie **Janvier 2014**

La proximité relationnelle entre les éducateurs de rue et leurs publics au sein des quartiers populaires de Bruxelles.

Promoteur : Professeur Fabienne Brion

Educateur de rue : un métier, une vocation ? Quelles sont les ressources requises ? Comment approcher les jeunes du quartier et gagner leur confiance ? L'éducateur doit-il vivre au milieu de son quartier ? Comment gérer la stigmatisation ? L'objectif est de mener les jeunes à leur autonomie dans leur vie future. C'est une analyse basée sur des enquêtes auprès de quatre éducateurs de rue.

C'est la recherche d'une solution équilibrée via une approche sociologique.